



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

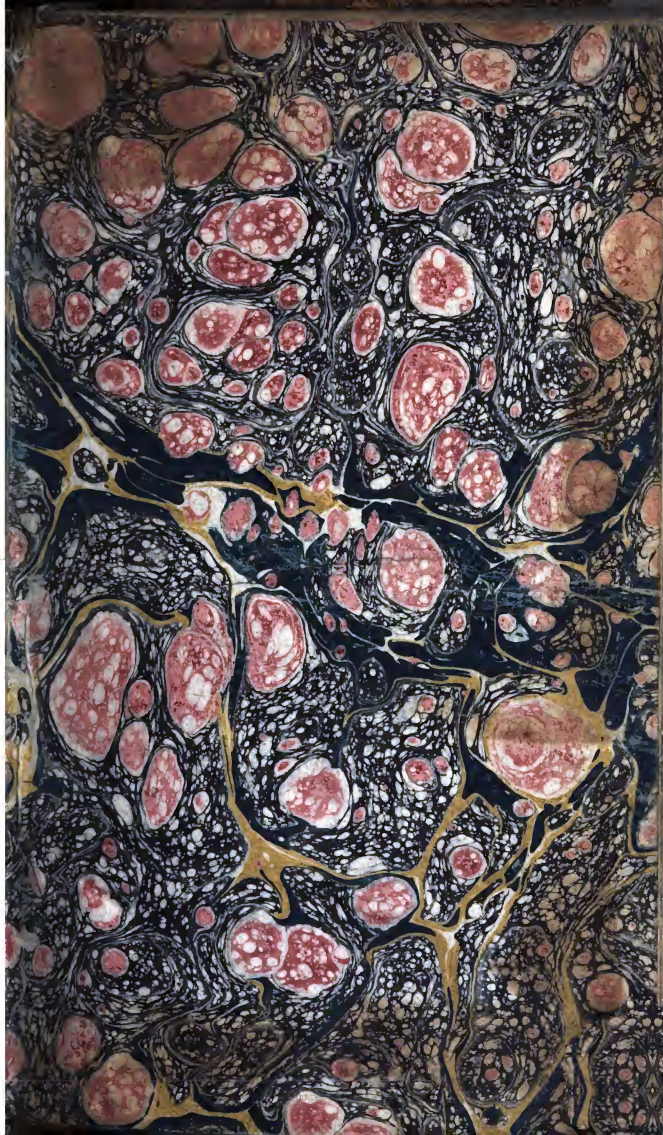
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES ARTS

Catalogue de BOHAIRE, lib.^e,
rue Puits-Gaillot, n.º 9, A LYON.

— = *u2*
M. BOHAIRE achète au comptant les
livres de hasard et les bibliothèques, à
un prix satisfaisant pour le vendeur. On
trouve chez lui beaucoup de livres rares
et précieux, et généralement toutes les
nouveau^tés.



LA BIBLIOTHÈQUE
BLEUE,

*Entièrement refondue, & considérablement
augmentée.*

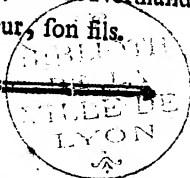
TOME I.

CONTENANT:

Histoire de Pierre de Provence, & de la belle
Maguelonne.

Histoire de Robert le Diable, duc de Normandie.

Histoire de Richard sans Peur, son fils.



HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE,
ET DE
LA BELLE MAGUELONNE.



A L I È G E,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur - Libraire,
sur le Pont-d'Isle.

M. D C C. L X X X V I I.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL paroîtra, fans doute, bien fingulier, qu'on ait pris la peine de rajeunir des ouvrages, qui, depuis plus de deux fiècles, font abandonnés au Peuple; des Romans, que la plus mince Bourgeoise n'oseroit se vanter d'avoir lus, non pas à cause du style & du langage, qui les lui rendent aussi inintelligibles, que le jargon alambiqué de Marianne l'est, quelquefois, pour nos Petites-Maitresses, mais précisément parce qu'ils ont fait l'amusement de la plus vile Populace, qui commence à ne plus les entendre. Ce n'est, aujourd'hui, ni la manière d'écrire des Auteurs,

VILLE DE LYON

a iij

Biblioth. du Palais des Arts

ni les fujets qu'ils traitent, ni le désir de s'instruire, ni même celui de s'amuser, qui déterminent à lire; c'est l'ennui, le caprice ou la mode; c'est aussi par ces motifs que la plupart des Ecrivains sont entraînés. Mais ce n'est rien de tout cela qui a donné lieu à l'idée de refondre quelques-uns des ouvrages qui composent ce qu'on appelle *la Bibliothèque Bleue* *.

On venoit de publier un Roman, que tout le monde s'arrachoit, parce qu'il portoit le titre de *Philosophique*: Les femmes le lisoient avec fureur, sans y rien comprendre; les Petits-Maitres le vantoient beaucoup, sans l'avoir lu, & les gens raisonnables convenoient qu'il auroit été passable, si l'Auteur l'eût réduit au quart du volume. Un homme de lettres,

* Quelques personnes attribuent le nom de *Bibliothèque Bleue*, qu'on donne à la collection immense de brochures, qu'on étale sur les quais, à leur modeste couverture de papier bleu. Tout au contraire; on donne, dans certaines Provinces, le nom de *Papiers bleus*, aux membres d'un corps qui éblouit sous les autres, pour les distinguer des Gens d'Affaires d'un autre genre.

qui lit peu de Romans, eut la curiosité de parcourir le nouveau chef-d'œuvre. Il étoit, à la campagne, chez Madame de *** : Eh bien ! lui dit-elle, lorsqu'il eut achevé de lire, jugerez-vous toujours d'un ouvrage sans le connoître ; n'est-il pas vrai que celui-ci est charmant ? Quelle connoissance du monde ! Quelle imagination ! Que d'esprit ! L'homme de lettres, pour toute réponse, lui rendit le livre, & la remercia. Enfin, pressé de dire son sentiment : Je ne puis disconvenir, dit-il, que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit ; son ouvrage en est rempli, & c'est ce qui m'en a le plus ennuyé. Madame de *** ouvroit de grands yeux, prenoit cet homme pour un fou, & alloit se fâcher. Alors, il prit le livre, chercha l'endroit le plus intéressant, & le relut avec toute la chaleur que la situation du Héros du Roman lui inspiroit. Madame de *** triomphoit, lorsque le Lecteur, reprenant le même endroit, l'examina, phrase par phrase, & fit voir qu'il n'y avoit pas un mot qui

convînt à l'état du personnage. Madame de *** étoit toute étonnée, & ne se pardonnoit pas de s'être laissé attendrir : C'est, lui dit l'homme de lettres, que votre cœur, entraîné par la situation, a suppléé au sentiment qui manque à l'Auteur. Combien, à pièces nos de théâtre, ne voit-on pas de spectateurs verser des larmes, qui sont aussi surpris que vous, lorsqu'à la lecture, ils ne trouvent que des mots vides de sentiment, des expressions recherchées, un style ampoulé, & toujours hors du vrai ! Quant à cette connoissance du monde, je ne vois pas pourquoi on en fait tant de cas dans un Ecrivain : Est-il donc si difficile d'en saisir le jargon, les usages, les mœurs ? Et, quand on a saisi tout cela, que tient-on ? Je conviens qu'un Auteur est blâmable de manquer de ce qu'on appelle urbanité ; mais il n'y a pas un grand mérite à la posséder chez une nation, où le plaisir est le premier lien de la société. Une connoissance plus essentielle, plus difficile, &, malheureusement,

plus négligée, est celle du cœur humain : C'est faute de cette connoissance que nos Romanciers, & nos Auteurs dramatiques, mettent l'esprit à la place du sentiment, font parler aux passions un langage étranger, raisonnent quand il faudroit toucher, amusent l'esprit, ou cherchent à lui en imposer par des expressions singulières, quand il faudroit porter dans l'ame les coups les plus sensibles. Madame de ** sentoit la vérité de tout ce que disoit le critique ; mais elle ne vouloit pas abandonner l'Auteur du Roman nouveau ; elle se retrancha sur le style & sur l'imagination. Qu'entendez-vous par style ? reprit l'homme de lettres : N'est-ce pas ce ton, cette couleur, que doit donner à la diction la chose qu'on peint, ou le sentiment qu'on exprime ? Madame de ** convint que cette définition rendoit, à peu près, l'idée qu'elle se faisoit du style. Le style est donc mauvais, reprit-il, toutes les fois qu'il n'est pas d'accord avec le fonds des choses ? Or, vous convenez que l'Auteur s'expri-

me avec esprit, lorsqu'il devoit mettre dans la bouche & dans les actions de ses personnages, le langage simple & les mouvemens impétueux des passions; qu'il rend avec véhémence des évènements ordinaires; qu'il peint avec pompe les choses les plus communes. Votre Auteur n'a donc point de style, ou, si vous l'aimez mieux, n'a qu'un style faux & menteur. Quant à cette imagination, que vous trouvez si brillante, il n'y a pas un de ces anciens Romans, qu'on ne lit plus, qui n'en offre mille fois davantage; je n'en excepte aucun. Madame de ** l'accusa de prévention. Il soutint son avis avec une modeste opiniâtreté, & alla si loin, qu'il mit les Romans de *la Bibliothèque Bleue* au dessus de la plupart de ceux qui composoient la sienne, du moins pour l'imagination. Elle fut indignée, humiliée même, de la comparaison. Suspendez encore votre colère, lui dit-il; je n'ai rien avancé que je ne puisse prouver: Je fais bien que, dans l'état où sont ces ouvrages, il n'est guère

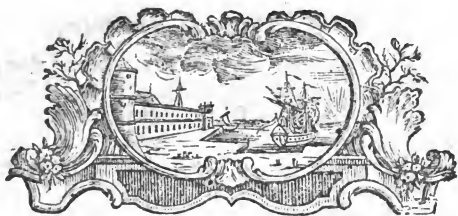
possible d'en juger : Outre qu'ils ne sont, presque tous, que des traductions informes, ils sont écrits d'une manière si barbare, que vous auriez de la peine à les entendre; ce sont de vieux tableaux qu'il faut raccommoder après les avoir bien lavés, & à plusieurs desquels il faut mettre des fonds. Madame de **, qui vouloit des preuves, sonna sa femme-de-chambre, & lui demanda l'*Histoire de Pierre de Provence*, &c. La Soubrette, étonnée, se fit répéter jusqu'à trois fois, & reçut avec dédain cet ordre bizarre : Il fallut pourtant obéir; elle descendit à la cuisine, & rapporta la brochure en rougissant. Sa maîtresse eut la force d'en lire deux pages, & la remit au Critique, en le défiant d'en tirer parti. Il accepta le défi, se mit à l'ouvrage; & comme il étoit fort pressé de se justifier, il n'y mit pas toute la correction dont il étoit capable. Madame de ** reçut sa rédaction, avec peu d'espoir de s'en amuser, la lut avec plaisir, & exhorta l'Auteur à continuer.

xij *PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.*

Ces essais sont tombés entre mes mains; je les donne tels qu'ils sont sortis de la plume de cet homme de lettres. S'ils plaisent au Public, je puis lui donner une suite de Romans anciens, plus intéressans, qui sont devenus fort rares, après avoir fait les délices de leur siècle. L'Auteur ne s'est pas contenté de les rajeunir, il a tâché de les rendre dignes de toute sorte de lecteurs, en les refondant entièrement, & en y ajoutant des situations & des épisodes nouveaux.



HISTOIRE



HISTOIRE

DE

PIERRE DE PROVENCE,

ET DE

LA BELLE MAGUELONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation de PIERRE; ses exercices; présomption punie; combat du père & du fils.

LA tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors, ces seigneurs se réunirent, pour se partager

VILLE DE LYON

A

Biblioth. du Palais des Arts

ses dépouilles; chacun, sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état; mais, bientôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent, entr'eux, des guerres aussi sanglantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poésie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli, de ses pères, une fortune considérable; il avoit un assez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux; il préféra une obscurité tranquille, à une gloire meurtrière; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon, & y jouit, paisiblement, de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle, & aussi vertueuse, lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût, peut-être, eu la foiblesse de conquérir ses états; &, s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu assez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur ten-

resse mutuelle se chargea seule de son éducation. Leur premier soin fut de l'instruire dans la religion de ses pères; il suça, avec le lait, les premiers élémens d'une morale; d'autant plus douce, que les plaisirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que, de quelques couleurs dieuses que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui en fait jouir, que le système de volupté mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence semble avoir été, de tout temps, le séjour de la Poésie, soit qu'un soleil plus pur & plus vif y rende l'imagination plus féconde & plus active; soit que ces contrées, offrant une nature toujours vivante, que n'attriste, presque jamais, le froid des hivers, l'esprit n'ait besoin d'aucun effort pour en saisir les tableaux les plus rians. Les Druides, chefs, prêtres & législateurs de la nation, avoient fait connoître cet art sublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui, chez eux, n'étoit que le symbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs : Les Bardes accédèrent aux Druides; &, lorsque les Barbares du Nord, après avoir désolé l'Italie & les Gaules, pour y former des établissemens,urent imposé silence aux chansons des Bardes, les Muses de Provence inspirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Isabelle en avoient toujours auprès d'eux : Ces époux, amans, leur donnoient le sujet de leurs vers, & dispu-toient

A ij

4 *Histoire de Pierre de Provence,*

aux plus habiles, le prix du chant & de la poésie: Quoiqu'ils fussent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus, lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre, Jean rassembloit ses vassaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du degré du mérite de leurs airs, par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages, mises en action par des fictions ingénieuses, exprimées par les images les plus vraies, ou les sentimens les plus sublimes, faisoient toute leur poésie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art, en poésie d'images, poésie de sentiment, & poésie du *Philosophe* *; ils ne connoissoient qu'un seul genre, celui d'exprimer le sentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse, sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle, & son Époux, faisoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans son ame; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, devenoit pour lui une instruction solide; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accom-

* Voyez un *Essai sur la Poésie*, lu à l'Académie Française, en 1760.

pagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fussent , on savoit les adoucir en les rendant amusans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des jongleurs , aux ordres du Comte , venoient , tantôt le matin , tantôt l'après-midi , presque jamais à la même heure , former des danses dans les cours , ou dans les jardins du Château ; la curiosité , ou quelqu'autre prétexte , engageoit Isabelle à les voir ; son mari la suivoit , & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se mêloit à leurs danses , elle prenoit Jean , & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui qui avoit mieux dansé ; Pierre parvint à en obtenir , & , bientôt , à les mériter *. La course , la paume , & tous les autres exercices , se faisoient , à peu près , de la même manière ; les arts , les sciences , l'histoire , Pierre apprenoit tout , sans qu'on eût l'air de lui rien enseigner. Dès sa plus tendre

* Note savante de l'Éditeur.

C'est à cette occasion , à cette ancienneté . qu'il faut rapporter la chanson suivante . faite par un Troubadour , qui avoit beaucoup de gaieté.

Jean danse mieux que Pierre ,

Pierre danse mieux que Jean ;

Ils dansent bien tous deux ,

Mais , Pierre danse mieux.

Jean danse mieux que Pierre ,

Pierre danse mieux , &c.

Elle se dansoit en rond.

A iij

6 *Histoire de Pierre de Provence,*

enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courses de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit tout, rassembloit quelques enfans de son âge, les dressoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux; son père le défioit, ils courroient ensemble, & Jean étoit souvent vaincu.

Lorsque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il osa défier les Chevaliers les plus renommés, aucun ne put le vaincre, ni à la lutte, ni à la course, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits, lui cédoient la victoire. Pierre, parvenu à sa vingtième année, faisoit les délices de ses parens, &, dans toute la Provence, on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant; il fut alarmé de tant de mérite: Il craignit qu'un jour, ce jeune homme ne fit valoir les prétentions de son père. Il communiqua ses alarmes au jeune Robert, cousin-germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frère de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de présomption: Il fut irrité qu'un homme, qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui: Il promit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes piè-

ees, se rendit à Cavaillon : Son père, qui l'aimoit beaucoup, & n'étoit pas moins pré-somptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit, le lendemain, sans que Robert pût s'en douter; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit, de son côté, sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide, étonnèrent les juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté; Pierre part comme un éclair, baissa la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de se remettre; Robert revient une seconde fois; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu : Il le prie de lever la visière de son casque; Robert, furieux, y consent, si Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offensives; Isabelle & son mari s'y opposent, & les Juges refusent le combat. Alors, le père de Robert se présente, & fait un défi à Pierre; il veut que, si le nouveau combattant est déclaré vainqueur, Pierre, & le Chevalier vaincu, restent en son pouvoir; & que si, au contraire, la victoire demeure

A iv

8 *Histoire de Pierre de Provence;*

à Pierre, il soit le maître de disposer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut souffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui imposer des lois. S'il m'avoit vaincu, disoit-il, ce seroit tout ce qu'il oseroit proposer; qu'il se découvre, qu'il combatte; & si la fortune lui est favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de son fils; il saisit l'occasion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute espèce d'exercices, &, depuis peu, il avoit remporté le prix sur un grand nombre de Chevaliers, dans un carrousel célèbre, que le Roi d'Espagne avoit donné pour les noces de sa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert; &, dans ce cas, sans se découvrir, il se seroit contenté d'exiger du vaincu que, devant tout le monde, il se fît reconnoître. Puisque ce jeune téméraire, dit-il, en déguisant toujours sa voix, refuse mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre, aussi-tôt, remet la sienne à Robert, qui s'élance sur son cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert sent palpiter son cœur; Jacques, de son côté, dompte sa tendresse. Les Spectateurs prennent ces divers sentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de son rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je suis fâché d'avoir à combattre contre vous; je suis résolu de me venger, sur vous, de la honte de ma défaite; ainsi, vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne fais, pourtant, quel penchant secret m'intéresse à vous : Croyez-moi, il en est temps encore, découvrez-vous à moi; &, si mes pressentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups, que je serois au désespoir d'avoir portés. Insensé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, sans la modestie, la valeur n'est qu'un don funeste : Si tu avois moins compté sur toi-même, Pierre ne t'eût point terrassé : Défends-toi. Aussi-tôt les deux combattans se séparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots poussés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes se brisent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers sont désarçonnés : Ils ne se donnent pas le temps de se remettre; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & se portent les plus rudes coups; leur adresse à les parer est égale, leurs bras sont plus infatigables que leur fer, qui s'émouffe & se brise dans leurs mains. Alors, ils s'accolent, Robert terrasse son rival, qui, enfin, sans que personne l'entende, a le temps de se faire connoître à son fils. Aussi-tôt Robert se dégage, le relève, & tombe à ses pieds : Ciel! s'écrie-t-il, qui? moi! j'aurois pu? ah! je lui cède

A v

10 *Histoire de Pierre de Provence,*

la victoire ! Les spectateurs demeurent confondus. Le comte Jean & son fils s'approchent ; Robert les prie de faire retirer tout le monde : Il prend son père par la main, & le présente au comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques présente, à son tour, Robert à Isabelle ; mais ils ne veulent se faire connoître que lorsqu'ils seront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils se soutenir par les coups qu'ils se sont portés. Quelle fut la surprise du Comte Jean, lorsqu'il reconnut son frère ; Robert n'osoit se découvrir ; Isabelle & Pierre paroissent indignés contre un inconnu, qui, pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la visière de son casque ; il obéit, & sa vue produit, sur toute la famille, l'effet de la tête de Méduse. Robert ne conçoit pas par quel événement il a combattu contre son père. Jacques leur explique une énigme aussi surprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de son fils. Il fait le plus grand éloge de son neveu, & lui persuade de voyager. Ce n'est pas que Jacques ne vît avec des yeux aussi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre ; mais il crut que, dans cette occasion, il ne pouvoit, sans injustice, lui refuser son approbation, soit afin de mortifier encore plus son fils, soit pour l'écarter du Comté de Provence régnaient. Isabelle & Jean vouloient retenir Ro-

bert & son père ; ils refusèrent , de crainte que le secret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit , sans Page & sans Ecuyer , comme ils étoient venus. On fut , dans la Cour du Comte de Provence , que Robert avoit été vaincu par Pierre , & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.

CHAPITRE II.

Premières Aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples ; son entrevue avec Maguelonne ; premiers effets de leurs amours ; modestie de Pierre de Provence.

PIERRE s'étoit fait une si grande réputation , que les Seigneurs les plus renommés venoient , de toutes parts , féliciter son père , & prendre part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier , dans toute la Provence , un tournois général , pour que cette cérémonie se fit avec plus de solennité. Le jour fixé , il arriva des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut , avec une magnificence digne d'un souverain. Robert l'envieux , ni son père , ne s'y trouvèrent point ; ils envoyèrent un Ecuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses épérons : Il remporta le prix à tous les exercices , & sur tous les Chevaliers. Il fut armé , & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie : Chacun buvoit à sa dame ;

A vj

12 *Histoire de Pierre de Provence ;*

& Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le besoin d'aimer donne à l'âme une nouvelle existence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il sentoît se développer dans son cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoiént dans une ivresse délicieuse ; quelquefois, ces mouvemens devenoient impétueux ; &, dans ces instans, sa tendresse pour ses parens, sa complaisance pour ses amis, sa douceur envers tout le monde, sembloient augmenter ; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle ; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compatissant, il étoit, alors, même fois plus sensible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ses desirs.

Pierre étoit dans ces dispositions, lorsqu'à la fin du repas, on vint à parler de Maguelonne, fille du roi de Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de son père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouïs. On parla beaucoup de ses charmes & de la bonté de son caractère. On traça son portrait, que Pierre se fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & pensif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans son cœur ; Il brûloit, d'ailleurs, de voir

les Cours des Princes , & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus , étoit comment en obtenir la permission de ses parens. Il craignoit non seulement de les affliger , mais il sentoît combien cette séparation lui coûteroit à lui-même ; son cœur étoit déchiré par mille passions différentes. La confiance qu'il avoit dans sa mère , le portoit à s'adresser , d'abord , à elle ; & , quand il étoit sur le point de lui ouvrir son cœur , il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin , s'armant , un jour , de courage , il va se jeter aux genoux de son père ; il lui témoigne la plus vive reconnoissance de tous les soins qu'il a pris de son éducation ; il lui rappelle , avec modestie , les avantages qu'il en a recueillis , la réputation qu'il s'est faite ; mais , à quoi , ajouta-t-il , aboutiront , & les principes que vous m'avez donnés , & le peu de talens que je puis avoir acquis , si je passe ma vie dans l'inaction ? Ce n'est pas pour soi , c'est pour être l'exemple du monde , le défenseur des opprimés , le vengeur des injures , le protecteur des malheureux , qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le dessein de remplir les devoirs que ce titre m'impose : Daignez consentir que j'aie à publier vos bontés , & mettre en pratique vos sages préceptes. Jean ne put entendre ce projet sans frémir , quoiqu'il en sentît la nécessité ; il fit venir Isabelle , & le lui communiqua. Cette tendre mère resta comme frappée de la foudre. Ah ! mon fils , dit-elle , mon cher fils , nous n'avons

14 *Histoire de Pierre de Provence,*

que vous seul, vous faites toute notre consolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter ! Et, pourquoi iriez-vous chercher, de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au devant de vous ? Vous jouissiez de la réputation la mieux établie ; si c'est aux dons de la fortune que vous aspirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous désirer de plus ? Nous sommes bien éloignés de vous supposer cette espèce d'ambition : Si vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux, que dans votre pays ? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas assez d'injustices à réparer, assez de malheureux à secourir, & de bienfaits à répandre ? Non, mon fils, nous ne consentons point à votre départ ; la seule idée m'en fait horreur : Voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes ? Lorsqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez, comment votre ame pourra-t-elle s'ouvrir à la joie ? Oh ! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois désiré de me faire connoître ; l'honneur, que les pères acquièrent, ne produit aux enfans que de l'honneur ; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouissance de l'éclat, qu'il fera dans le monde, sera-t-elle plus douce ? Sera-ce pour moi,

qui aurai satisfait mon ambition, & , peut-être, le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir, auprès de vous, dans une obscure oisiveté, & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire; & , lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre, si vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, surtout, compensez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous, & qui m'a empêché, jusqu'à ce moment, de vous demander la permission que je vous demande encore, malgré moi.

Le Comte Jean, & Isabelle, fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroïsoit aussi affligé qu'eux. Enfin, ils l'em brassèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent seulement de lui, qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ses nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment, le Comte ne s'occupaplus, que du soin des équipages de son fils, & lui rappela tous les bons principes qu'il lui avoit donnés: Il lui choisit des domestiques fidelles & sages, & lui fit présent de ses meilleurs chevaux. Isabelle l'acabla de dons & de caresses, & lui recommanda, surtout, trois riches anneaux, qu'elle lui remit.

Pierre partit, enfin, & dirigea sa marche vers l'Italie: Il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une suite

16 *Histoire de Pierre de Provence,*

brillante , il ne voulut point être connu ; il défendit à ses gens de prononcer son nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations sur le caractère du Roi , sur les coutumes & les usages du pays , & sur les Chevaliers qui étoient , alors , dans Naples. Son hôte , qui l'instruisoit de tout , lui apprit que , depuis peu , il étoit arrivé un Chevalier , d'une valeur & d'un courage à toute épreuve , à qui le Roi témoignoit beaucoup d'estime , & en faveur duquel il avoit ordonné des joutes pour le Dimanche suivant , & que la Princesse devoit les honorer de sa présence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience ; il prit deux Clefs pour sa devise ; il les fit broder sur ses habits & sur les harnois de ses chevaux. Dès le point du jour , paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux , il se rendit au camp ; il attendit l'heure marquée pour les joutes. Le Roi & la Reine , accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour , arrivèrent , enfin. Pierre reconnut aisément la Princesse au portrait , qu'on lui en avoit fait , & trouva qu'elle étoit au dessus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page , il se plaça modestement dans l'endroit le plus éloigné , & , néanmoins , à portée de considérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames , pouvoient se présenter. Henri de Caprara parut aussi-tôt , & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui ; mais Caprara , d'un coup de

sa lance, qui se rompit, le renversa, lui & son cheval; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renversé à son tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du désavantage; ce soupçon l'indigna; il ne voulut point combattre. Pierre se disoit tout bas : l'orgueil est une passion bien inconscquente; un second combat eût bien mieux justifié Caprara, que sa retraite.

Le Chevalier, qui avoit renversé Caprara, étoit le tenant. Le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit se présenter. Pierre s'avance, avec une modeste fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un si rude coup, qu'il le jette à dix pas de son cheval. Les spectateurs sont étonnés; le Roi veut savoir quel est ce brave étranger; un Héraut vient le lui demander de sa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je suis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire son nom à personne, & qu'il le supplie de ne pas exiger qu'il le lui dise. Le Roi, loin de lui savoir mauvais gré de cette réponse, loua sa modestie; il admira bien plus son courage, lorsqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui se présentèrent, poussant vigoureusement les uns de sa lance, frappant les autres de son épée, évitant avec une légèreté surprenante tous les coups qu'on lui adressoit, soit en voltigeant, soit en les parant; son agilité n'étoit pas moins redoutable, que sa force. Le Roi ne put s'empê-

cher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier aussi vaillant, & qui eût autant de grâces. Maguelonne enchérissoit sur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à sa gloire; Caprara surtout, devient, dès ce moment, son meilleur ami. Maguelonne étoit si charmée de le voir combattre, qu'à sa prière, le Roi ordonna plusieurs autres tournois; il en sortit toujours avec le même éclat, & la Princesse ne le voyoit jamais, qu'elle ne sentît augmenter son estime. Elle avoit vu bien des Chevaliers, aucun n'avoit fait sur elle la même impression. Elle justifia le désir de savoir son nom, par l'envie que son père en avoit témoignée le premier; il avoit répété plusieurs fois, que l'inconnu avoit des manières trop nobles, un courage trop supérieur, pour n'être pas d'une illustre origine, & elle en concluait qu'il falloit le traiter en conséquence, & prendre tous les moyens de découvrir son nom. Maguelonne réunissoit la douceur & la vivacité; elle avoit toutes les vertus d'une amante, & toutes les qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais, dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bien-séances. Elle eût désiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles,

qu'elle accusoit en secret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu , qu'elle s'en prenoit à son père si l'on ne savoit pas encore qui il étoit, le Roi , sans recourir à aucun des projets inutiles que sa fille formoit , envoya retenir le Chevalier , avec plusieurs de ceux qui avoient combattu contre lui , à dîner , pour le lendemain , dans son palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation , quel plaisir en ressentit Pierre , qui brûloit de la voir de plus près ! le Roi le plaça à côté de sa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faisoit de lui. Les repas des Rois ne sont pas toujours les festins des Dieux ; le cérémonial incommode , la contrainte & le respect , en bannissent souvent le plaisir & la gaieté. Pierre , sans oublier qu'il étoit assis à côté du Roi , ne fit attention qu'à la beauté de sa fille ; il dévorait ses soupirs , & son cœur étoit déchiré par la passion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes sentimens , & n'en vouloit rien croire ; elle prenoit ses transports pour de simples mouvemens d'une admiration légitime , & sa tendresse , pour une estime qu'on ne pouvoit refuser à tant de vertus. Lorsque le dîner fut fini , la conversation devenant plus générale , Maguelonne , après avoir dit quelques mots , qu'elle crut très-flatteurs , aux autres Chevaliers , s'adressa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impression que votre valeur & votre sagesse , lui dit-elle , ont faite sur le Roi & sur la Reine , est si forte ,

que si elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous soyez l'homme le plus modeste qu'il y ait sur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur cour; &, ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaisir du Roi, de la Reine & des Dames, est de vous voir, ici, le plus souvent que vous pourrez. C'est la seule marque de reconnoissance qu'ils exigent de vous; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princesse; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta, que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur, qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour; il s'obligea, si elle ne le désapprouvoit point, de se consacrer tout entier à son service : Le désapprouver, dit-elle, non, non; je vous retiens, dès ce moment, pour mon Chevalier. Elle alloit continuer; lorsque la Reine sortit; la Princesse se vit, à regret, obligée de la suivre; mais, avant de se séparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Vous êtes François, j'ai toujours désiré de connoître les mœurs & les usages de votre nation; je suis fâchée de ne pouvoir vous mettre sur cette matière; j'es-

père que je serai plus heureuse une autre fois. La Princesse sortit, aussi-tôt, avec sa mère, & Pierre resta, avec les autres courtisans, auprès du Roi, qui l'interrogea encore sur son pays, & sur son nom; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre, & un grand désir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le supplioit encore de ne pas exiger qu'il dît son nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, si je ne les éga-lois point, de faire tort à un nom illustre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop souvent, que ceux qui seroient témoins de mes faits, ne les honorassent à cause du nom que mes aïeux m'auroient transmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si, par hasard, j'étois d'une naissance obscure, ou, du moins, simple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorsque je l'aurois illustré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curiosité à ce sujet, & de ne considérer en lui que lui-même.



C H A P I T R E I I I.

Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance; message de Nicé, ses remontrances inutiles.

PIERRE voulut, en vain, se rendre compte des sentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité jusqu'à ce moment; son cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendresse pour ses parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque chose de plus séduisant; son idée seule le jetoit dans une rêverie profonde, son nom le faisoit tressaillir; il passoit, malgré lui, de la joie à la tristesse, du respect au désir, de l'espérance à la crainte. Le son de voix de Maguelonne retentit, sans cesse, au fond de cœur, son image est toujours présente à ses yeux : Il ne conçoit point quelle est cette passion, si douce & si impérieuse. La gloire l'avoit tyrannisé & le dominoit encore; mais elle n'enflammoit pas son sang dans ses veines.

Maguelonne, de son côté, n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, sans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de son ame. Elle ne pensoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui;

elle se le représentoit aux prises avec ses rivaux; la crainte lui rendoit tous ses dangers présens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroïssent plus touchantes dans le silence & la retraite; la modestie, avec laquelle il s'étoit défendu de dire son nom, exagéroit ses vertus aux yeux de son amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient. Jusqu'alors, elle avoit partagé sa tendresse entre son père, sa mère, & Nicé sa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans son septième lustre; elle aimoit Maguelonne comme sa fille; l'amour l'avoit unie, dès ses plus jeunes ans, au fils d'un vieux Ecuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenser les services. L'Amant de Nicé trouva un obstacle à ses feux dans la médiocrité de la fortune de son père; il alla se jeter aux genoux du Roi, il lui présenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une pension au vieux Ecuyer, & donna de l'emploi à son fils. Nicé donna bientôt à son mari un gage de sa tendresse; la Reine se chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne, sous ses yeux, par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, si les enfans qu'elles nourrissent d'un lait étranger ne sont pas des ingrats, qu'ils partageront, tout au moins, leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand respect, & la plus vive tendresse; mais elle avoit con-

servé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le sommeil avoit fui de ses yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ses sens de se livrer au repos. Les soucis s'allègent en se communiquant, & ceux que l'amour cause, deviennent des tyrans, quand on les force au silence. Sur la fin d'une nuit, que Maguelonne avoit passée dans le trouble & l'agitation, elle forma le dessein d'ouvrir son cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette résolution; qu'elle se trouva plus tranquille; elle s'assoupit & retrouva Pierre dans le sommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ses premiers rayons, qu'elle alla trouver sa nourrice, qui couchoit auprès de son appartement, & dont elle savoit que le mari étoit absent pour le service du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embrassant, prends pitié de ta fille; si jamais elle eut besoin de ton secours, c'est dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la presse de la tirer d'inquiétude : Dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui, depuis trois jours, remplit Naples du bruit de ses exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il est, quelle est son origine? Si j'en crois mon cœur, il est au dessus des héros & des Rois; je ne fais, mais depuis que je l'ai vu, je ne suis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je compare

compare ce que tu disois alors, à ce que je ressens aujourd'hui, certainement, ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissois-tu émue, & moi, & moi! Nicé.... Maguelonne, les yeux humides & étincelans, embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens, si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, &, malheureusement, celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: Tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses grâces ont, je l'avoue, de quoi flatter les desirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un aventurier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme; parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur, & non de la

B

naissance; mais, cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes vœux; eh bien! va, employe toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens : Ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si, par malheur, mes découvertes m'apprennoient que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses aïeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses aïeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un des sept Sages de la Grèce. Ma chère amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occasion: Ah! sans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je fais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme souverain; bientôt, forcé par je ne sais quelle politique, il disposera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vu, & qui croira me faire grâce en l'acceptant. Nicé, cette pensée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger est d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'ascendant que ma tendresse me donne sur mes parens, pour

les disposer en sa faveur. S'il n'est pas né prince, sans désobéir à mon père, je trouverai assez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on proposera. Je connois assez l'esprit flexible des courtisans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai besoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me seconderont; mon père est d'un âge avancé, tu fais que je donnerois ma vie pour prolonger la sienne; mais, selon l'ordre commun de la nature, je dois lui survivre; quand ce ne seroit que d'un jour, ce jour sera à l'étranger; quel qu'il soit, je saurai bien l'élever jusqu'à moi!... Il est tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre jusque chez l'inconnu; interroge, presse, &, s'il le faut, dis-lui tout ce que je sens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour cesse d'être une foiblesse, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie est entre tes mains.

Maguelonne, plus tranquille, rentra dans son appartement, & se remit dans son lit, jusqu'à ce que ses femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'étourdissant tant qu'elle pouvoit sur les suites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins sensible, mais plus timide que Maguelonne, n'osoit se flatter de lui avoir plu; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout à fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impression aussi vive sur elle;

B ij

28 *Histoire de Pierre de Provence,*

il eût voulu lui faire connoître ses sentimens, il étoit retenu par sa timidité; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ses services eussent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de son amour. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorsque Nicé entra chez lui. Pierre courut au devant d'elle; il savoit qu'elle étoit la confidente de la Princesse, & il n'osoit lui demander à quelle occasion elle étoit venue. Votre surprise m'étonne, lui dit Nicé; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos Chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme, à cette heure, dans votre appartement? Tout Chevalier est le protecteur des belles : Peut-être suis-je la première qui viens réclamer votre secours; mais, certainement, je ne serai pas la dernière : Qui? moi! s'écria Pierre, je serai assez heureux pour vous être de quelque utilité? Parlez, Madame, disposez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'est pas de votre valeur dont j'ai besoin, c'est de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront; le Roi & la Reine vous aiment déjà comme leur fils; la Princesse a pour vous les sentimens que vous méritez; ils n'ont pas besoin de savoir votre nom, pour être persuadés que votre naissance répond à votre mérite; mais ils craignent, & la Princesse plus que personne, que des courtisans méchans & jaloux ne se servent du prétexte de votre silence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous, la rend inquiète; elle désire que vous

lui donniez la satisfaction de savoir qui vous êtes, afin que, dans l'occasion, elle puisse prendre votre défense : Elle vous promet le secret le plus inviolable, & je puis vous assurer qu'elle vous saura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit à Nicé, que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de passer pour un homme sans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer son nom; que le seul désir de plaire à la Princesse le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illustre, & connue en France; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la Princesse sembloit en faire quelque cas : Elle en fait aussi peu que vous, dit Nicé; mais tel est l'empire du préjugé, que les Grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'aïeux, & que, dans leurs alliances, ils ne donnent pas seulement au vice ennobli la préférence sur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétrissure. Maguelonne ne vous en eût pas moins estimé, si vous n'eussiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtisan vous honore & vous respecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaisir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comtesse de Provence lui avoit fait présent; je n'oserois, dit-il, l'offrir à la Princesse : De quelque prix que cet anneau soit à mes yeux, il n'est pas digne d'elle. Nicé voulut savoir de qui il le tenoit;

B iij

c'est de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda, quand je me séparerai d'elle; je serai trop heureux, puisqu'il ne m'est pas permis de le lui présenter, qu'il appartienne à la personne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenser de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu : Venez à la Cour; on vous y attend avec impatience.

La Princesse attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit passé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajouta : Voilà un anneau qu'il m'a donné; le prix qu'il y attache le rend inestimable à ses yeux : Il le tient de sa mère, & c'est par rapport à vous qu'il m'en a fait le sacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? Je ne te l'envie pas; cependant, tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le-moi. Nicé se mit à rire, apprit à Maguelonne la délicatesse du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne cessoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé pousât la complaisance jusqu'à lui faire savoir tout ce qu'elle sentoit pour lui; Nicé, qui voyoit, avec plus de sang-froid, les suites de cet amour, voulut en représenter les dangers à la Princesse; songez - vous, lui dit-elle, que ce seroit vous compromettre, que vous attireriez sur lui la colère du Roi, & qu'enfin, à votre âge, il ne vous est pas permis de disposer de votre main?

Que les amans sont injustes quand on contraire leurs passions ! Maguelonne s'emporta contre Nicé, protesta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à son père ; enfin, elle finit par se jeter aux pieds de sa nourrice, en la suppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé se laissa fléchir ; seulement, elle exigea qu'elle se laissât conduire par ses avis. La nourrice espéroit qu'elle pourroit détruire, peu à peu, ces premières impressions, mais elle s'aperçut que Maguelonne étoit sans cesse occupée de son objet ; mille songes le lui retraçoient dans le sommeil, pendant lequel elle lui avouoit sa foiblesse, & le forçoit de lui apprendre son nom & son origine, afin, du moins, qu'elle sût quel étoit celui à qui elle avoit donné son cœur ; la pauvre Nicé jugea que sa fille ne guériroit jamais de la blessure qu'elle nourrissoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ses conseils.

CHAPITRE IV.

Inquiétude satisfaite ; secret confié ; mariage promis & commencé ; gages donnés & reçus.

PIERRE étoit dans l'inquiétude de savoir quel avoit été l'effet du message de Nicé ; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'osoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice ; elle le rassura & lui promit de s'intéresser pour lui, à condition que son amour

B iv

n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penser autrement. Aimer, servir & respecter Maguelonne, étoit le seul but qu'il se proposoit; tout autre lui paroissoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchantait Nicé, contre les vils corrupteurs qui se font un jeu de la séduction : Puissé-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, si, entraîné par une passion avilissante, il m'arrive jamais de porter un regard téméraire sur l'objet de ma tendresse ! J'adore Maguelonne ; je donnerois ma vie pour elle, & , s'il falloit conquérir sa main, il n'est point de péril où je ne m'exposasse ; mais assurez-la que mes inclinations seront toujours aussi honnêtes que vives & sincères. Eh bien, lui dit Nicé, puisque vos intentions sont si pures, apprenez que la Princesse a pour vous l'amour le plus tendre ; pourquoi donc vous obstiner à cacher votre nom ? Car s'il est tel qu'elle le désire, il ne seroit pas impossible que vous fussiez unis. Pierre promit de se déclarer à la Princesse, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première, & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne, & lui rapporta la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier ; la Princesse fut touchée de la délicatesse des sentimens de son amant ; elle le trouvoit tel qu'elle le désiroit, honnête, franc, sincère ; elle ne put s'empêcher de rougir, en recevant l'anneau qu'il

lui envoyoit ; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en secret , & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé , après s'être bien assurée de l'honnêteté des deux amans , remit leur entrevue secrète au lendemain. Elle avertit Pierre de se trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi , lorsque tout le monde reposeroit , suivant la coutume d'Italie.

Au moment , & à l'heure indiqués , Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous ; la porte étoit entr'ouverte , & Nicé le conduisit dans la chambre de Maguelonne. La Princesse rougit à la vue du Chevalier ; ils restèrent comme immobiles l'un & l'autre ; également timides & embarrassés , leurs regards s'évitoient & se rencontroient successivement ; emportés par l'amour , retenus par la décence & le respect , ils n'osoient ni se parler , ni se taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux ; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impossible de résister , il se précipite aux pieds de Maguelonne , qui , par un mouvement aussi prompt , se lève , le prend par la main & l'oblige de se placer à côté d'elle. Nicé se retire , & leur embarras augmente encore. Après quelques momens de silence , Maguelonne eut la force d'adresser ainsi la parole à Pierre : Généreux Chevalier , lui dit-elle , j'ai une trop grande opinion de la noblesse de votre ame , pour craindre que vous tiriez quelque conséquence défavantageuse du désir que j'ai témoigné de vous voir en secret ;

B v

je fais que cette démarche , aux yeux de personnes moins sages que vous , pourroit paroître irrégulière ; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus , fussent pour me rassurer. Je vous ai fait dire , par Nicé , quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés , & si elle ne m'a point trompée , je juge que les vôtres sont entièrement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre , pour lui confirmer , par les protestations les plus tendres , le rapport de la nourrice : Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions , continua-t-elle , avant de songer à nous en faire l'aveu : Jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un si bel accord ; cependant , Chevalier , la confiance que j'ai eue en vous jusqu'aujourd'hui , méritoit que la vôtre , à mon égard , fût sans réserve. Ah , Princesse ! s'écria Pierre , en tombant une seconde fois à ses genoux , pardonnez-moi un secret qui doit justifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure , par votre candeur , & par votre beauté , que le désir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour ; que j'y suis venu dans le dessein de vous plaire , & que , ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même , j'étois résolu de me retirer sans me faire connoître , si je n'avois pu y réussir. C'est ce que j'avois résolu de faire , en quittant la maison paternelle : C'est à vous , à présent , à décider si je puis me permettre de rompre le silence ; Maguelonne , en rougissant , ne put s'empêcher de sourire : Elle tendit la main au Chevalier , le fit relever ,

& le conjura , plus vivement que jamais , de se déclarer. Il la pria , à son tour , de ne dire à personne ni son nom , ni son origine. Si le Comte de Provence vous est connu , ajouta-t-il , vous savez qu'il a un frère qui préférera la tranquillité des états , qu'il pouvoit révéndiquer , à la gloire cruelle de s'asseoir sur un trône ensanglanté. Je suis le fils de ce Prince généreux , le neveu du Comte régnant , & petit-neveu , par ma mère , du Roi de France. Si le préjugé de la naissance en étoit un pour vous , jamais vous n'auriez su mon secret. Quoi ! Prince , reprit Maguelonne , vous pourriez , d'un seul mot , partager avec mon père , l'amour & les hommages de ses sujets , & vous refusez de vous faire connoître. Vous pourriez , peut-être , exiger de lui qu'il vous accordât sa fille , & vous négligez ce moyen ! Ah ! princesse , s'écria Pierre , que ce moyen nous seroit funeste à l'un & à l'autre ! Le Comte de Provence , mon oncle , peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes , ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits , lorsqu'ils se borneront à remporter le prix des tournois , à vaincre des Chevaliers , à défendre les opprimés , enfin , à remplir tous les devoirs de la Chevalerie ; au contraire , il se glorifiera d'être mon oncle ; mais s'il soupçonnoit qu'en épousant l'héritière d'un empire , je pourrois me faire un parti redoutable , alors , craignant que je ne fisse valoir mes droits , & que je ne remisse mon père sur un trône usurpé , il employeroit les ressorts

B vj

les plus secrets de sa politique, pour empêcher notre union, & peut-être, des trames plus odieuses encore pour me priver du jour : Un usurpateur se croit tout permis pour se maintenir sur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai, non seulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels son indiscretion pourroit exposer son amant ; elle jura bien de renfermer ce secret dans le fond de son cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât sa naissance que comme un effet du hasard, elle se félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir ; que, si le Roi de Naples, son père, le connoissoit, & s'il savoit leur inclination mutuelle, il n'hésiteroit pas à les unir, & qu'ainsi, elle étoit assurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à son père, en donnant son cœur & sa foi à un Chevalier brave & du sang des Rois ; en conséquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, &, pour gage de sa promesse, elle ôta de son cou une chaîne d'or, qu'elle portoit, & la passa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'unissoit à elle ; de son côté, Pierre, à ses genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouse, ni d'autre maîtresse ; &, prenant une de ses mains, après l'avoir tendrement baisée, il lui passa au doigt le troisième anneau qu'il avoit reçu de sa mère. Ils cimentèrent leur union par les sermens les plus solennels, & prirent ensemble des arrangements pour se voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appela Nicé, qu'elle présenta à son amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illustre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de sa vie de cacher son nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriser leurs entretiens secrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne seroient unis que par l'amitié la plus pure, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de ferrer leurs liens au pied des autels, lui fit présent d'un bracelet garni de diamans, & se retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de son amant, ne cessoit d'en parler à sa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes transports. Nicé, qui craignoit les suites de leurs engagemens, dit à la Princesse : Je ne puis désapprouver votre choix c'est le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; &, si ce que vous me dites de son origine est vrai, je ne désespère pas qu'avec le temps, & par ses soins, il ne vienne à bout de tous les obstacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais, de grâce, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laisser apercevoir votre intelligence, lorsque vous vous trouverez, avec votre amant, devant le Roi ou la Reine, & les courtisans. Je fais, par ma propre expérience, combien il est difficile à l'amour de se déguiser, & vous savez combien l'œil des

38 *Histoire de Pierre de Provence,*

courtisans est pénétrant. Voyez à quels dangers vous exposeroit la moindre indiscretion. Votre père justement irrité, vous priveroit non seulement de sa tendresse, mais il se croiroit intéressé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez disposer de vous sans le consentement du Roi, votre père, le Chevalier ne peut pas, non plus, sans injustice, recevoir de vous un don qui ne vous appartient pas; ainsi, la vengeance de votre père contre vous & contre lui, seroit fondée sur les lois divines & humaines; pour moi, j'en serai, sans doute, la première victime. Chère Nicé, s'écria la Princesse en l'embrassant, ô ma seconde mère, je ne me conduirai que par tes conseils : Sois toujours auprès de moi; & , si tu t'aperçois que je m'oublie un moment, il suffira que tu m'en fasses apercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'exposerois mon amant & toi, me fasse frémir, & rentrer en moi-même. Parle-moi, quelquefois, de Pierre, & flatte-moi de l'espérance qu'un jour, nous serons l'un à l'autre. Ciel! n'est-il donc permis qu'aux derniers de nos sujets de se faire leur destinée; à quoi sert le trône, si les Souverains sont forcés de faire des sacrifices! Si, sans cesse accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent disposer de leur cœur! Quelles contrariétés! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran détesté, mais, puissant, Pierre n'auroit qu'à vouloir, & il seroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros, & la sagesse des meilleurs Rois, on le

puniroit d'oser aspirer au cœur d'une Princesse. Oui, Nicé, tel est le sort de mon amant; comme Prince, il est pros crit, s'il est connu; comme simple particulier, son amour seroit un crime, s'il étoit su.... Que de raisons pour vous contraindre, repliqua la Nourrice! vous devez tout attendre du temps & de votre prudence.

CHAPITRE V.

*Récompense inattendue d'un Troubadour ;
Tournoi mémorable, combats, triomphe de
Pierre.*

PIERRE, qui s'étoit absenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits sur le cœur de Maguelonne, y reparut, plus séduisant que jamais. Son obstination à cacher son nom & son pays, donna lieu à mille contes; les moins vraisemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Courtisans lui portoient envie, & faisoient semblant de croire qu'il gagnoit à ne pas se faire connoître; & les femmes, qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, sous les traits d'Adonis, disoient, par-tout, que c'étoit un Souverain qui voyageoit *incognito*; les Troubadours le louoient à tout hasard, sur son origine, qu'ils faisoient remonter à Teutatès*,

* Ancien Dieu des Gaulois.

sur sa beauté, qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & sur sa force, qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit, en secret, de sa maîtresse; mais, pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers, qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car, outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satire sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satire, demanda qu'il fût puni, ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infâme: Le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grâce.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit, surtout, la foule & l'assiduité des prétendants, étoit le trône de son père, dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins, & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence, que cet inconnu gardoit sur son nom, fit soupçonner au Normand, Ferrier de la

couronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier, envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelque avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit, pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence en sa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cause de celles qu'il avoit prises pour sa devise, & qu'elle avoit brodées sur une écharpe, dont elle lui avoit fait présent dans un combat, où il avoit été vainqueur, peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de distinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué son rival, si son orgueil, qui lui faisoit craindre de se compromettre avec un étranger sans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit, pour se venger, un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit savoir, par ses hérauts, à tous les Chevaliers du royaume, de se trouver, à tel jour, en la ville de Naples, pour jouter, & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, &, comme on savoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus distingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un, où se trouva le Roi avec toute la Cour,

42 *Histoire de Pierre de Provence,*

& l'autre, destiné pour la Reine & pour Maguelonne, avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte : A leur tête, paroissoit l'orgueilleux Ferrier ; il étoit suivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, &, lorsqu'il passa, tous les spectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémissoit & n'osoit en témoigner sa jalousie. Quand la monte fut faite, & qu'on eut préludé par des joutes, Ferrier dit, à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne, qu'il vouloit se battre, & montrer son courage & son adresse : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie ; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & se frappent avec tant d'impétuosité, que les éclats de leurs lances volèrent jusqu'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme sur son cheval ; mais Henri, dont le casque alla frapper la croupe du sien, seroit tombé, si on ne l'eût secouru à propos. Ferrier, en souriant d'une manière dédaigneuse, regarda Maguelonne, dont les yeux étoient fixés sur Pierre ; il lui tardoit d'en venir aux mains avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, désarçonna Ferrier, & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât ; il eût désiré que son rival eût été vain-

queur, afin d'avoir la fatisfaction de l'humilier ; cependant, ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embrasse son écu & baise sa lance. Leur essor fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances, qui se brisèrent, leurs armures, qui se choquèrent, & leurs chevaux, qui se frappèrent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut si égale que le Roi, & tous les Chevaliers, décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans ; personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre ; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval ; Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui, de la barrière, excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance, & le jette avec tant de force, & si loin de son cheval, que les spectateurs, & le Roi lui-même, le croyoient blessé dangereusement. Pierre descendit pour lui donner du secours ; &, voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chute, il l'aïda à se relever & à se traîner hors de la barrière.

Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos que s'il n'eût point encore combattu ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle ! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de se retirer ; il m'a rendu, dans quelque occasion, un service signalé ;

je lui ai de l'obligation, & je ferois fâché de lui causer la moindre peine. Au surplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare, devant ces Dames, qu'il est aussi vaillant, aussi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déjà vu, étoit fier; il fut indigné de la proposition du Chevalier des Clefs: Qui que tu sois, s'écria-t-il, quel que puisse être le service que je t'ai rendu, je te dégage de toute obligation, & si tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'est qu'un prétexte vain, pour couvrir ta timidité. Pierre, sans se livrer à la colère, se contente de se tenir sur la défensive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel son oncle pût être vaincu, sans que le neveu eût à se reprocher d'être vainqueur. Lorsqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit aussi son essor de son côté; mais, s'arrêtant tout court & mettant sa lance en travers, il l'attend de pied ferme; son oncle le frappe comme la foudre, sa lance se brise, & la violence du choc renverse l'agresseur sur la croupe de son cheval, tandis que Pierre, ferme sur ses étriers, demeure immobile, comme si la lance de son oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les spectateurs applaudirent à la force & à la courtoisie du Chevalier des Clefs: Le Comte Jacques, plus furieux encore, prend son épée à deux mains; Pierre, sans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup glisse le

long de l'armure de Pierre : Le Comte entraîné par son propre mouvement, passé par dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant ; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des Clefs ; personne ne comprenoit pourquoi, étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui ; Maguelonne seule étoit au fait ; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable, & en même temps, le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne se pressoit d'entrer en lice ; Édouard, Prince d'Angleterre, qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers françois, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les aventures, se présenta ; mais Pierre, d'un seul coup, renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda : Ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans ; lui seul avoit délivré son pays des brigands qui le dévastotent, & fait mordre la poussière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouse qu'il adoroit. Pierre le respectoit ; il eût désiré de ne pas se battre avec lui ; il y fut forcé par l'obstination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu ; Pierre recule deux pas, revient sur son adversaire,

46 *Histoire de Pierre de Provence,*

le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de son armure, & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même sort, le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis sa lance en arrêt, il ne s'en servit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi, la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embrasse & cherche à l'enlever de dessus son cheval : Pierre, qui voit son dessein, se dégage, & prenant son adversaire par un bras, il le précipite sous le ventre de son cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ses pieds il ne froissât le Chevalier. Aucun autre n'osa se présenter, &, lorsque Pierre se vit maître du champ de bataille, il leva la visière de son casque, & vint se présenter au Roi, qui fit crier par son héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit sur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les caresses, & n'hésita pas de dire, devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux : Ses rivaux furent les premiers à l'embrasser; Lancelot, qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins, voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur

chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur ; le seul qui eût pu le reconnoître , étoit Jacques de Provence ; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné se défendre , l'humilia à tel point , qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.

CHAPITRE VI.

Projet hardi , imprudence de Pierre , fuite , désespoir à la Cour , conjectures des Courtisans , recherches inutiles.

LES honneurs que Pierre recevoit , affligoient son cœur ; ils le tenoient éloigné de la Princesse ; tous les yeux étoient trop fixés sur lui , pour qu'il osât l'aller voir en secret. Il savoit combien il est difficile d'échapper aux regards des jaloux : Cependant , comme , à la Cour , l'événement du jour fait oublier celui de la veille , Pierre , après qu'on se fût lassé de le voir & de parler de lui , avertit la Nourrice , qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne , qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : Ce n'est pas qu'ils ne se fussent vus , tous les jours , à la Cour , mais avec une contrainte plus gênante que s'ils eussent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui , & ne put s'empêcher de l'embrasser ; ce n'est ni l'é-

poux, ni l'amant, que j'embrasse, dit-elle en rougissant, c'est le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé, que je récompense. Vous êtes trop généreuse, répondit modestement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant, & qui ne m'eût vaincu, peut-être, s'il eût su que vous l'en récompenseriez ainsi. C'est votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi, qui ont tout fait. Si la gloire est capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'eusse été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagez l'éclat de ma victoire : Cette idée élevoit mon ame, & je me sentois la force de résister à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'est à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princesse; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence régnant, &, de propos en propos, sans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit questionné sur sa famille. Il lui avoit appris que la mère de Pierre, depuis le départ de son fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. La Princesse l'avoit rassuré, en lui disant que le Chevalier dont il lui parloit, avoit passé par Naples, il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Constantinople, où il se proposoit d'aller; par ce mensonge adroit, elle avoit écarté les soup-

soupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidèlement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ses parens. Il en fut très-affligé, & demanda permission à la Princesse d'aller les consoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt sur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ses yeux : Quoi ! vous me quitteriez, s'écria-t-elle ; ah ! Pierre, ma mort suivra de près votre départ. Il est bien juste que vous alliez tirer d'inquiétude une mère alarmée ; mais , que deviendrai-je ? quel sera mon recours , si mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince ? Vous savez que Ferrier de la Couronne y aspire ; votre victoire l'a éloigné pour un temps : Dès qu'il vous saura parti , il fera publier de nouvelles joutes ; il est aussi heureux que fier , il remportera le prix , il en prendra avantage pour solliciter mon père , & je serai la victime de votre absence. Non , Chevalier , vous ne partirez pas , ou vous souffrirez que je vous accompagne. Qui ? vous ! s'écria Pierre , vous auriez assez de confiance pour venir avec moi. Ah , divine Princesse , le sacrifice que vous me proposez mérite que j'oublie la terre entière , pour n'être qu'à vous : Eh bien , je ne partirai point. Mais , ma mère ! cette mère que j'afflige , elle mourra donc , & j'en serai la cause ! Maguelonne s'attendrit , & pressa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux ; la prudence n'est pas toujours compagne de la valeur , &

G

ne l'est presque jamais de l'amour ; Pierre pouvoit revoir sa mère & ne pas se séparer de sa maîtresse ; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux sur les suites qu'elle pourroit avoir. Il consentit à tout ce que voulut Maguelonne ; ils comptoient assez sur leur honnêteté mutuelle, pour n'avoir pas à craindre des remords ; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils se seroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils se proposoient de se marier ; ainsi, Maguelonne suivoit un époux. Ils réfléchirent sur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit suivante : Pierre se chargea de s'assurer des moyens de n'être point découverts. Il fut résolu qu'il se trouveroit, avec des chevaux, à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne ; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvela son serment de n'avoir jamais d'autre épouse, & de la respecter, jusqu'à ce moment, comme sa sœur. Ils se séparèrent ; & Nicé, qui ne savoit rien de ce projet, accompagna Pierre jusqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, avec trois chevaux chargés de provisions, afin d'éviter les hôtelleries ; Maguelonne s'étoit pourvue de ses bijoux & de tout ce qui lui appartenoit ; ils montent à cheval, & s'éloignent du palais du Roi dans le plus grand silence. Maguelonne marchoit à côté de son amant, un des domestiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faisoient

l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais, qui donnoit sur la mer, pour n'être point vus. Ils descendirent, alors, de leurs chevaux, & s'affirent sur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient soutenue pendant la route, se trouva fatiguée; lorsqu'elle fut assise sur l'herbe, elle appuya sa tête sur les genoux de Pierre, dont une main soutenoit le beau visage de Maguelonne, & l'autre soulevoit un voile pour le garantir de la rosée qui tomboit des feuilles. Briser des casques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais, être jeune, amoureux, tenir dans ses bras, au fond d'un bois, une maîtresse dont on est aimé, résister aux desirs qu'elle excite, & dont on fait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, est un effort dont peu de Chevaliers seroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande sécurité.

Cependant, la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princesse, & ne la trouvant point, fut fort alarmée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ses soupçons, alors, se changèrent en certitude; son amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne fût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux désespoir: Elle dissimula les causes de sa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda, du ton le plus naïf, si elle n'avoit pas fait appeler sa fille, pour lui donner quelques

ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet événement, dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jeté les yeux sur Pierre; un Chevalier, qui avoit été chez lui, le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti, dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Conseil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infâme ravisseur; qu'il n'avoit caché son nom, qu'afin d'exécuter avec plus de sûreté sa coupable entreprise; que c'étoit par des prestiges diaboliques qu'il avoit séduit la Princesse, & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le poursuivre, & mettre sa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de sa fille & la moitié de son Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des supplices qui effrayeroient les plus téméraires.

Dès le jour même, tout est en armes dans Naples; chaque Chevalier, conduisant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne restoit à la Cour que quelques favoris, & les Dames, pour consoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus

grande désolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils sont tous, disoit-elle, les perfides ! Ils se sont fait, devant moi, les sermens les plus sacrés, qu'ils ne blefferoient jamais les lois de l'honnêteté ; la Princesse m'a juré qu'elle ne m'exposeroit jamais au moindre reproche ; je ne me suis déterminée à protéger ses feux que sur ses promesses ; & ils partent, en se cachant de moi ; ils m'abandonnent à tous les soupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats !

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorsqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi ; elle se crut perdue ; elle eût désiré que la terre se fût ouverte pour l'engloutir ; elle arrive, déguisant son trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il est impossible que vous ne sachiez quelque chose de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille : Ah, Sire, dit-elle, en tombant à ses genoux, je ne suis pas moins affligée que Votre Majesté, du départ de la Princesse ; tout le monde fait combien je lui suis attachée : Est-il croyable que, si j'avois su son projet, je l'eusse laissé partir avec un inconnu ? Punissez-moi des plus cruels supplices, si je suis coupable. Si j'étois assez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été assez mal avisée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre, en paix, la punition de mon crime ? Ces raisons, & les larmes de Nicé, parurent convaincantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faisoit retentir son appartement de ses cris ; quand le Roi entreprenoit de la consoler , il s'affligeoit plus qu'elle ; on n'osoit prononcer , devant eux , le nom de Maguelonne ; le seul mot de Chevalier les faisoit entrer en fureur : Mais quelle fut leur douleur , lorsque ceux , qu'on avoit mis à leur suite , revinrent les uns après les autres , sans avoir rien trouvé ! Quelques politiques qui n'avoient pas couru sur les traces du ravisseur , & qui avoient fait de longues spéculations au coin de leur feu , décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure , attendu que , depuis peu , quelques vaisseaux avoient paru sur les côtes de la Sicile : Aussi-tôt ce bruit se répandit ; & , dès le lendemain , on raconta qu'une troupe de ces fidelles avoit fait un énorme dégât sur les côtes ; huit jours après , on ne parloit que de filles violées , de femmes enlevées à leurs maris , de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits : La douleur est crédule ; il envoya des troupes qui ne trouvèrent personne , & qui firent tout le mal qu'on disoit que les Sarrafins avoient fait.



CHAPITRE VII.

*Retenue que tout le monde n'approuvera pas ;
chasse funeste ; esclavage , tentation dange-
reuse ; conspiration dissipée ; départ de Pier-
re , nouveau malheur qu'il lui eût été aisé
de prévoir.*

TANDIS qu'à la Cour de Naples, on fai-
soit les conjectures les plus absurdes sur le dé-
part des deux amans, le ciel préparoit à leur
imprudence des peines cruelles. Nous les avons
laissés dans le bois, se reposant de leurs fati-
gues. Maguelonne, la tête appuyée sur les
genoux de Pierre, se livroit au sommeil, les
songes du matin enflammoient son imagina-
tion & la rendoient plus belle encore. Son
visage, à demi penché sur le bras de son
amant, éclatoit des couleurs les plus vives ;
le zéphyr, qui faisoit voltiger son voile, &
qui la rafraîchissoit, découvrit aux yeux avi-
des de Pierre un sein dont la blancheur éblouis-
sante relevoit la beauté de son teint. Pierre
la contemploit ; son cœur embrasé soupiroit ;
sa bouche, qui se coloît, de temps en temps,
sur une des mains de Maguelonne, attirée par
sa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moi-
tié du chemin, pour cueillir les baisers qu'elle
sembloit lui offrir, &, mille fois, la crainte
& le respect des sermens l'arrêtèrent. Ah,

C iv

56 *Histoire de Pierre de Provence,*

Pierre ! Pierre , que tu vas payer cher ta funeste sagesse !

Il aperçut auprès de Maguelonne , une petite boîte d'un bois précieux ; il voulut savoir ce qu'elle renfermoit. Ah , Pierre ! étoit-ce là le genre de curiosité que vous deviez avoir ? Il l'ouvre , & y retrouve les trois anneaux de sa mère , qu'il lui avoit donnés ; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre ; il referme la boîte , la met à côté de lui , & se replonge dans la contemplation. Mais , tandis qu'il se livre à ses réflexions , un oiseau de proie s'élance sur la boîte , l'enlève & s'enfuit ; Pierre le suit des yeux , il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte ; il détache son manteau , & , le plus doucement qu'il peut , il le met sur la tête de son amante , s'arme d'une fronde , essaye d'abattre l'oiseau à coups de pierre ; ses efforts sont inutiles ; l'oiseau va se percher sur un rocher entouré d'eau ; Pierre l'atteint , sans le blesser ; l'oiseau s'envole & laisse tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte assez près du rivage , Pierre ne pouvoit y aller sans bateau , & , malheureusement , il ne savoit pas nager ; c'étoit le seul exercice que son père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoit sa boîte ; il ne s'en offre d'autre , qu'une barque de pêcheur abandonnée ; Il y entre , & , au moyen de deux longues perches , qu'il coupe sur une saule , & qui lui servent de rames , il la conduit ; elle alla plus

loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & sa barque, qui étoit vieille & usée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu! s'écria-t-il, si tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne, & fais-moi mourir à ses pieds. Quoi! c'est moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maison paternelle, & je la laisse seule, dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'est rien; mais mourir avec le regret d'être la cause de ses malheurs, c'est un supplice insupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élancer dans la mer. Une seule réflexion l'arrête : Pourquoi courir au devant d'un trépas, que je ne puis éviter? Il faut, dit-il, que je le souffre avec toutes les angoisses; heureux si, par ces souffrances, je pouvois expier mon crime! O Maguelonne! que diras-tu, lorsque tu t'éveilleras? Tu n'auras que trop de raisons de me croire perfide. Celui qui est assez lâche pour souffrir que tu quittes tes parens, & que tu l'accompagnes, doit l'être assez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laisser périr. Voilà ce que tu dois penser. Mais, si tu réfléchis que j'ai gardé, avec toi, l'honnêteté que je t'avois promise, si tu fais attention au sacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuser le sort. O ciel! je ne la verrai donc plus! Les périls qui m'environnent, la mort est moins cruelle que cette affreuse idée!

C v

Cependant, les flots pouffoient la barque, & Pierre, au milieu de ces réflexions déchirantes, se trouve en pleine mer, lorsqu'il aperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'espoir le ranime; il tend les bras & demande du secours; la chaloupe, qui se détache, vient à lui; il y descend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaisseau; il étoit monté par des Corsaires Maures, qui se félicitent de leur prise: Sa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à son cou, ses manières douces & polies, son affliction qui le rendoit plus intéressant, adoucirent leur férocité naturelle, ils résolurent de le réserver pour le Sultan; il les supplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent insensibles à ses prières; déjà Pierre n'apercevoit presque plus le bois où il la laissoit; lorsqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaisseau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être sensible à quelqu'autre chose qu'au souvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corsaires eurent pour lui. Lorsqu'ils furent arrivés, on le présenta au Soudan, qui fut frappé de la noblesse & de la majesté de son esclave; il le destina à le servir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni sa naissance, ni sa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même;

il offrit au Sultan de le servir dans ses guerres , toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides observateurs de la loi de Mahomet , il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à sa Religion ; il se contenta de le plaindre & ne l'en estima pas moins. Il s'attacha à Pierre , malgré la diversité de leurs opinions , & il se persuada qu'un homme que l'horreur d'un esclavage , l'espérance de la liberté , le désir de parvenir à des dignités , n'étoient point en état de faire changer de Religion , ne pouvoit être qu'un esclave fidelle , un homme attaché à ses devoirs ; il l'aima , il en fit son homme de confiance , & rien ne se faisoit , dans l'Etat , que le Sultan ne l'eût consulté. Pierre , en moins d'un an , eut appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir sa liberté , & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne , si le Ciel l'avoit conservée : Quelquefois , il se persuadoit qu'elle feroit retournée chez son père , & cette idée le tranquillisoit un peu ; celle qui l'affligoit davantage , c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidelle , & qu'elle donneroit son cœur & sa main à un autre. Qu'elle vive , s'écrioit-il alors , qu'elle soit heureuse , & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité. Si Pierre eût voulu embrasser le Mahométisme , le Sultan lui offroit de le faire son premier Visir , & de lui donner sa fille : Rien ne fut en état de l'ébran-

C vj

ler ; il confia même à son maître qu'il étoit marié à Naples ; alors, le Sultan lui proposa de faire venir son épouse, & de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que, selon la Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que, quand même elle le lui permettroit, il ne se croiroit pas exempt du crime. Car, disoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux, ou plusieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & user des femmes comme des animaux, pour satisfaire une passion brutale & purement sensuelle ; ou, si j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que, dans aucun cas, il n'est permis de tromper personne. Si j'acceptois la proposition que vous daignez faire à votre esclave, cette épouse, à laquelle on m'a enlevé, consentiroit, ou ne voudroit pas que je partageasse ma tendresse avec une rivale. Si elle y consentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement ; & , si elle le refusoit, je ferois une injustice, en lui enlevant un bien, qu'elle a acheté par le don irrévocable de sa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu seul est le maître de changer les consciences, se contentoit de dire : „ Cet esclave a des principes singuliers ! Il se prive de grands plaisirs „ dans ce monde, & renonce à de plus grands „ dans le paradis du Prophète : Après tout, „ c'est tant pis pour lui ; & , que m'importe „ qu'il se croie plus heureux avec une seule „ femme, dont il est absent, que je ne le suis „ avec cinquante, dont je puis changer tous

„ les jours ? Qu'ont de commun mes plaisirs
„ avec sa fantaisie ? Il me donne de bons con-
„ seils , profitons-en.

Ainsi raisonnaient ce Prince infidèle , & cependant , Pierre changeoit la face de l'État. Les finances , qui , auparavant , passaient , de mains en mains , jusqu'aux coffres de quelques publicains , qui en versaient un tiers dans les coffres du Sultan , lui venaient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés ; chacun savoit ce qu'elle avoit à payer ; elles faisoient elles-mêmes la répartition de la taxe ; un seul receveur rassembloit les taxes particulières ; elles étoient envoyées à un trésorier-général , qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié , & le trésor gagna le double , par l'épargne des frais de régie. Pierre , à la vérité , n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan ; il avoit été proposé mille fois ; mais il y avoit une si grande quantité de personnes intéressées à le faire échouer , qu'on l'avoit regardé , jusqu'alors , comme une chimère. Ce changement produisit un autre effet , auquel on n'avoit pas pensé ; c'est que tous ceux qui avoient quitté la charrue , & les travaux pénibles de la campagne , ceux qui avoient abandonné les professions utiles & laborieuses de leurs pères , pour être employés à la perception , peu fatigante , & lucrative , des tributs , reprirent les occupations pour lesquelles ils étoient nés , & l'agriculture & le commerce doublé-

rent la richesse des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien désiré fixer Pierre dans ses Etats ; il n'avoit qu'à le retenir dans l'esclavage ; mais il étoit juste, & , après les services que ce Chrétien lui avoit rendus , il n'eût osé lui refuser la liberté qu'il lui avoit promise pour récompense : Il crut qu'il y réussiroit mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : Il le mit entre les mains d'un Dervis , avec ordre , cependant , de ne pas l'inquiéter : Le Dervis l'inquiéta beaucoup , le traita comme un vil esclave , & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi , le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babylonienne , qui ressembloit , autant qu'il étoit possible , au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan , & l'envoya , un matin , chez Pierre , après l'avoir instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée , que , frappé du son de sa voix , il se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Jeune-homme , lui dit-il , vous êtes étranger ; il faut que vous ayez été pris bien jeune : Quel est votre pays ? Babylone , répondit le faux Ichoglan : Quels étoient vos parens ? — Je n'ai connu que ma mère , qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec moi , qui n'avois que huit ans. Jusquelà , tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir son pays , &

d'obtenir sa liberté : Mon pays ? reprit le faux Page , à peine le connois-je. Ma liberté ? je fers un si bon maître , que je serois fâché de n'être point esclave : Ne croyez pas que je ne l'aime , cette liberté , dont vous parlez ; je l'ai toujours conservée jusque dans le Serrail ; mais , hélas ! Seigneur Chevalier , c'est vous qui me l'enlevez. — Moi ? Que voulez-vous dire ? je ne vous questionnois que pour vous la procurer , si vous l'aviez désirée ? Le jeune Page poussa un profond soupir , se jeta aux genoux de Pierre , & continua ainsi : J'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté , comme un des effets les plus odieux de la tyrannie , & les complaisances des femmes pour leurs maîtres , comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'esclavage : Jugez - en vous - même , en découvrant le plus beau sein du monde , puisqu'avec tous les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail , j'ai mieux aimé déguiser mon sexe , que de servir aux caprices d'un maître , avant de savoir si je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté ; sa ressemblance avec Maguelonne , son courage , ses grâces , l'avoient mis hors de lui-même. Du moment que je vous ai vu , dit l'Odalique , je me suis félicitée de mon déguisement ; j'ai sollicité l'ordre du Sultan ; je ne fais quel penchant secret m'a déterminé à vous dire mon secret : Mais je sens que si quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté , que j'ai conservée avec tant de soin , ce n'est pas le Sultan. Pierre étoit dans le plus grand embarras , les charmes de la jeune

64 *Histoire de Pierre de Provence,*

Odalique agissoient vivement sur ses sens, & son cœur, qui s'attendrissoit, balançoit déjà entre la jeune esclave & Maguelonne.

C'est une loi sacrée, dans la Religion Musulmane, qu'un Chrétien, surpris dans les bras d'une femme qui suit la loi de Mahomet, encourre la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouse la Mahométane. Le Sultan savoit qu'il pouvoit faire grâce à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouser par la crainte de la mort, & le soustraire à la loi s'il s'obstinoit à refuser.

Le piège étoit glissant; l'Odalique avoit un air de ressemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, &, pour achever sa défaite, l'Odalique continua ainsi : Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte est que le Sultan ne découvre quel est mon sexe, je ne fais même si ce n'est pas par un secret pressentiment qu'il semble me préférer à tous les Ichoglans; ses caresses, ses attentions me font frémir. Que deviendrai-je, si jamais il pénètre mon secret? Déterminée à ne point céder aux transports de mon maître, il aura un double motif de se venger, la résistance & l'humiliation d'avoir été trompé : Ah ! généreux François, vous pouvez seul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils se dévouent, surtout, au service des belles; je vous conjure donc, par les sermens

que vous avez faits, de me prendre sous votre protection; quelle que soit la récompense que vous en exigiez, foyez assuré de l'obtenir. Pierre promet de la secourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'esclave alloit se jeter à ses pieds, il la retint; bientôt, devenant moins timide, elle l'embrasse, le feu circule dans les veines de Pierre, il se connoît à peine; son cœur palpite, ses genoux tremblent, ses yeux étincèlent, Maguelonne étoit presque oubliée, lorsque la Babylonienne essaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, nous sommes perdus; je crois entendre Ruffan, le chef des eunuques du Sultan; il a des doutes; s'il étoit éclairci.... Ciel.... sauvez-moi.

Pierre saisit le poignard de la belle esclave, court à la porte de sa chambre, bien résolu d'en défendre l'entrée, au péril de ses jours; mais il n'aperçoit rien; il revient sur ses pas, pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il la trouve évanouie, & dans la situation la plus intéressante. Pierre étoit la franchise même; il ne se doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les seuls efficaces dans ces occasions. Pierre étoit dans la plus grande inquiétude; il pressoit ses mains, lui faisoit respirer la quintessence de rose, en frottoit ses tempes; l'esclave paroïsoit plus insensible que jamais. Il avoit découvert son sein pour la rafraîchir,

il le recouvre, replace le poignard à son côté, & court, à grands pas, appeler du secours. C'est dans ce moment que l'inexpérience de Pierre pensa produire un évanouissement réel; un esclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan est venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aide-moi à le soulager; la Babylonienne ouvrit, alors, les yeux, dit qu'elle sentoit revenir ses forces, & qu'elle n'avoit plus besoin de secours; elle se leva de dessus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & se fit accompagner par l'esclave; elle rejoignit le Sultan, qui avoit resté, pendant tout le temps, assis près de l'appartement de Pierre, pour le surprendre, si le stratagème eût réussi jusqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette scène demeurèrent également consternés, quoique, par des motifs différens. Le Sultan, d'avoir échoué; la jeune Esclave, d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre, de n'avoir pas su que, dans certaines occasions, lorsqu'une femme se trouve mal, la pitié est la plus cruelle des maladresses.

Le Sultan, voyant qu'aucun moyen ne réussissoit, se détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorsqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occasion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés sur la frontière pour apaiser quelques troubles, avoit abusé de la confiance de son maître, & s'étoit mis à la

rête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, disoient-ils, un esclave, gouverne l'Etat ; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait régner, sont des présens funestes, qui entraîneront sa ruine ; les liens du despotisme se relâchent peu à peu ; l'avilissante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque ressemble plutôt à un père de famille qui se fait une affaire des moindres détails de sa maison, qu'à un Souverain absolu, qui, d'un coup d'œil, fait trembler ses courtisans & ses esclaves. Ces plaintes étoient appuyées, à la Cour, par le Mufti, qui, pour la gloire de Mahomet, & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rebelles, qui se seroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple, excité par quelques Dervis, qui n'étoient point du secret, étoit effrayé de la colère du Prophète. Il avoit apparu au Mufti, faisant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ses côtés les Anges Mun-ker & Makis, ces ministres de sa colère, dont l'aspect & la voix sont aussi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A mesure que

68 *Histoire de Pierre de Provence,*

ces impostures passoient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonstances que chacun y ajoutoit; mais le fanatisme avoit disposé les esprits, de manière qu'à la voix du Mufti, le peuple se seroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hasard fit qu'un esclave françois du Mufti, à demi-ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Mosquée, pendant la prière, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la prière fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne restoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ses troupes étoient dispersées dans les bois voisins, & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre; il leur distribua un poignard & une torche à chacun; il leur assigna les quartiers qu'ils devoient embraser; ils poussèrent des cris de fureur. L'esclave françois, qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin se dissipèrent, & ne lui laissèrent voir que l'horreur de sa situation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ses entrailles. C'étoit le lendemain, dans la nuit, que la révolution devoit se faire; la dernière assemblée étoit assignée à la même heure; le Mufti devoit s'y trouver & leur donner ses derniers ordres; mais, jusqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond silence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître suspect, ou avoir quelque connoissance de la conspiration,

sans épargner ni son père, ni son ami ; alors, chacun appuyant la pointe de son poignard sur la poitrine de son voisin, fit le serment le plus terrible.

Il y avoit plusieurs esclaves parmi les conjurés ; c'étoient ceux des principaux Officiers & Ministres de la Cour, auxquels on savoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'assemblée fut finie, on eut soin d'éteindre toutes les lampes, & on fit sortir les conjurés, dans l'obscurité, par une porte dérobée ; l'esclave françois se mêla dans la foule, en tremblant, & sortit sans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand secret, & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoissance de la révolte de son Général ; mais les prétextes dont il la coloroit, lui étoient inconnus. On avoit agité, la veille, au Divan, d'envoyer des troupes contre les rebelles ; ce projet avoit été suspendu par le Visir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan, & lui découvrit toute la conspiration. Il ne lui cacha pas que sa Religion & les bontés de son maître étoient le prétexte dont les chefs des rebelles se servoient pour couvrir leur ambition ; il se prosterna aux pieds du Sultan. Si ma tête suffit pour les apaiser, dit-il, faites-la trancher, &, demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-la porter sur la place, au bout d'une pique ; je serois trop content d'avoir donné ma vie pour sauver la vôtre, & con-

server un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ses sujets. N'accusez point le peuple de sa révolte, il n'est que l'instrument aveugle des scélérats qui le séduisent, & qui ne feroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient son malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever son Esclave; &, bien loin de le sacrifier à sa sûreté, il l'embrasse, lui ordonne de rassembler des troupes & d'aller se saisir du Général; il lui donna sa bague pour se faire ouvrir les portes; en même temps, il envoie arrêter le Mufti, l'Iman, tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents soldats, se glisse jusqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette sur le dos d'un chameau, &, tandis qu'il le faut conduire à Alexandrie, il se met à la tête de l'arrière-garde, fait face à quelques postes avancés, qui, ayant jeté l'alarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de son côté, le Chevalier, secondé par l'audace de sa petite troupe, &, par l'obscurité qui en cache le nombre, se débarrasse & rentre dans la Ville. Le Mufti & le Général sont conduits presque en même temps devant le Sultan : Malheureux, dit-il, qui abusez de la crédulité du peuple pour le séduire, qui vous serviez du nom & de la loi du Prophète pour l'exciter, au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui, demain, doit périr par vos mains; si je voulois opposer imposture à imposture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aisément,

que ce peuple, dont vous faisiez votre jouet, que c'est Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable mystère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le hasard, conduit, sans doute, par une secrète providence qui veille sur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât sur un poteau au milieu de la place publique, & que ses membres fussent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution se fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Mufti, qu'il réserva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent instruits du supplice du Général; la frayeur les saisit; les uns cherchèrent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui se présentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan, pour implorer sa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner, & conduire sur la place, où plusieurs pals étoient dressés; le Mufti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: Alors, se présentant lui-même avec Pierre, il fit grâce à tous les autres, en les assurant qu'ils la devoient, en partie, au Chevalier françois.

Lorsque tout le trouble fut dissipé, Pierre se jeta aux genoux du Sultan, & le supplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques scélérats ne doit pas vous indisposer contre le peuple,

Cependant, il est des préjugés qu'un Souverain, qui veut se conserver l'amour de sa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Musulmans ne verront, avec indifférence, leur maître donner sa confiance à un Chrétien. Il est essentiel, pour votre tranquillité, que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promesse que vous m'avez faite. C'est avec douleur que je me sépare de vous. Un bon Roi est le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau spectacle pour l'honnête homme. Il est si difficile de conserver la vertu sur le trône; la plus pure y est toujours en butte à la méchanceté des interprétations, ou à l'injustice de ceux qu'elle protège. Vous avez vu des monstres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être son père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois assez votre sagesse & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre, en vous quittant, de vous voir exposé à rien de semblable à ce qui vient de se passer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre esclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inspirer des soupçons au peuple; &, du fond de ma retraite, je vous donnerois les conseils que votre bonté a daigné, quelquefois, demander à votre esclave. Vous n'en avez plus besoin; continuez à régner sur les mêmes principes; faites respecter la religion de l'Etat, ne condamnez pas les autres, &, surtout,

tout, la chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale ; mais ayez l'œil sur vos Muftis ; n'élevez à cette importante dignité que des hommes fans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paisible & compatiffante, de mœurs douces & pures, &, furtout, d'un esprit juſte. Pardon, Seigneur, ſi j'oſe vous tracer des règles que vous connoiſſiez mieux que moi, vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il embrafſa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embrafſer le Mahométifme. Il lui donna la liberté, ainſi qu'à l'eſclave qui avoit, le premier, découvert la conſpiration. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre, foi de Chevalier, de lui donner de ſes nouvelles par les facteurs d'Europe ; il s'engagea lui-même, foi de Muſulman, de lui faire donner des ſiennes. Il lui fit préſent d'étoffes & de pierreries de toute eſpèce, qu'il renferma dans quatorze barils à ſel, afin qu'on crût, dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandifes communes, & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaiſſeau qui partoît pour la Provence ; il y chargea ſes quatorze barils ; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du ſel en Provence, qu'il y en trouveroit aſſez à bon marché ; Pierre lui fit entendre que ce ſel étoit préparé, & qu'il le deſtinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie, en ſongeant qu'il alloit revoir ſes parens, & que, peut-être, il pourroit apprendre chez eux des

D

nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne, pour faire de l'eau. Pierre, ennuyé de la mer, se fit mettre à terre; il entra dans l'Isle : Un paysage charmant, des prairies émaillées, l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe, &, voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût absente : Cette idée le conduisit à d'autres, &, peu à peu, il se plongea dans la rêverie la plus profonde; il se retraça les momens qu'il avoit passés avec elle, & la malheureuse aventure du bois. Pierre pleura : L'espérance calma son chagrin, il se leva, marcha à grands pas sans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en aperçut que lorsqu'il voulut regagner le rivage; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir; on appela les passagers qui étoient descendus dans l'Isle; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, soit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre, & le vaisseau partit. Il fit force de voiles, & arriva, en peu de jours, sur les côtes de Provence. Les marchandises y furent déchargées, &, comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un sel préparé, étoient destinés pour des malades, on les déposa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, &

qui étoit sous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faisoit adorer ; on lui raconta le malheur du passager, à qui ces barils appartenoient ; un mouvement secret la portoit à s'intéresser à cet inconnu ; elle pesoit sur les circonstances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir jusqu'aux larmes.

CHAPITRE VIII.

Pierre apprend des nouvelles désespérantes de Maguelonne ; il raconte son histoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; surprise ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure si compatissante ? Jeune, belle & dévote, il n'est pas surprenant qu'elle fût tendre ; mais verser des larmes sur le sort d'un malheureux passager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Isle, qui, d'ailleurs, n'étoit point déserte, n'est pas sans espérance de revoir sa Patrie, c'est un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'est pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit disparu, lorsque le Chevalier retrouva le rivage, & le lieu où il avoit laissé le vaisseau : Il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appela les gens de l'équi-

D ij

page; ses cris se perdirent inutilement dans les airs; Pierre, enfin, comprit que le vaisseau étoit parti. Un froid mortel le saisit; il tomba sur le sable, évanoui; il ne revint que pour se livrer à sa douleur; sa situation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée, à son réveil, & cette idée rendit sa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs sont la suite d'une imprudence! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma misère; si elle existe, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la consoler & de réparer les maux que je lui cause. Le Ciel fut touché de sa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il aperçut, sur les flots, une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets sur cette côte. Il implora leur secours; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent sensibles à son sort; ils le prirent dans leur barque & le conduisirent à Trépane. Il arriva dans cette ville, malade, & pouvant à peine se soutenir. Il y passa neuf mois, dans la langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda, quand est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours, au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre, dès qu'il seroit

en état. Heureusement, le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses parens, qu'il avoit connus au château du Comte Jean son père : Il le questionna sur ce qui regardoit le Comte & la Comtesse ; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils ; mais tout ce qu'il vouloit savoir se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient, un jour, de l'Eglise de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir, en foule, par curiosité : Pierre demanda quelle étoit cette Eglise : On lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes ; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi, auprès, un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la Terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre, & lui faisoient espérer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah ! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine ; l'objet qui le cause peut seul le guérir ; cependant, conduisez-moi à cet Hôpital ; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers, touchés de la douleur & de l'air affligé de Pierre, le transpor-

D iij

trèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien, qui revenoit de chez les infidelles, où il avoit été fait esclave.

On les conduisit dans une salle destinée aux personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des évènements qui la rendoient honorable : Cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'avoient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui, se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devoient être réservés qu'à la vertu malheureuse : Ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades ; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital ; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles ; &, lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades ; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se laisser d'ad-

mirer la modestie & le zèle de cette femme vertueuse. Il demanda si l'on savoit qui elle étoit : Non , lui dit-on ; elle a autant de soin de cacher sa naissance que sa figure ; il n'y a personne ici qui ne la regarde comme sa mère ; quoiqu'elle parle françois , on ne peut décider , à son accent , si elle est Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illustre , elle ne les a pas servis avec plus de distinction que le plus roturier honnête homme , & malheureux ; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit , elle a répondu que tous les infortunés étoient ses frères.

Pierre , peu de jours après , commença à se rétablir ; la société qu'il lia avec quelques Chevaliers , leurs aventures qu'il se faisoit raconter , les attentions assidues de la Supérieure , lui rendirent ses forces. Il reconnut , parmi les malades , deux Chevaliers qu'il avoit vaincus , autrefois , à Naples , & qui ne purent le reconnoître , tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la conversation sur leurs combats ; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient signalés. Ah ! ce n'est pas , du moins , à Naples , dit l'un ; le sort des armes est journalier ; celui d'un Chevalier est d'être , tour à tour , vainqueur & vaincu ; je n'avois pas encore éprouvé de revers , lorsqu'il y a environ cinq ans , que le Roi de Naples , pour mon malheur , fit publier des joutes en l'honneur des Dames : Un Chevalier , que personne ne connoissoit , & qui

D iv

80 *Histoire de Pierre de Provence,*

prit le nom de Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la poussière à trois ou quatre des plus braves guerriers; je me présentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me présentai encore; nous nous chargeons, nos lames se brisent, nos chevaux se heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorsque le maudit Chevalier des Clefs passe derrière moi, m'enlève, comme s'il n'eût porté que sa lance, descend de son cheval & me propose un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; soit adresse, soit que son épée fût de meilleure trempe, la mienne se casse. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hasard; te voilà désarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout à fait de ta faute, essayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propose la lutte, je l'accepte; nous nous embrassons, je le repousse; il résiste à peine, tombe & m'entraîne dans sa chute; je me crus vainqueur: Jamais il ne fut plus sûr de sa victoire que lorsqu'il fut terrassé, & sous moi; je ne fais comme il fit, l'éclair n'est pas plus prompt; se retourner, prendre le dessus, me forcer, en m'étouffant, de demander grâce & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un instant. Quel homme, si toutes ses vertus eussent répondu à son courage & à sa force! L'amour lui fit perdre, dans le

même jour, l'estime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquise. Maguelonne faisoit les délices du Roi son père; sa beauté, ses talens, sa sagesse, lui soumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut, en vain, après le ravisseur. Jamais on n'a pu savoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la consternation dans l'esprit de Pierre; il savoit bien qu'il n'étoit pas absolument innocent; mais il ne se croyoit pas si coupable; il chercha à excuser le Chevalier des Clefs: Peut-être, disoit-il, étoit-il secrètement aimé de cette Princesse, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un, qu'elle détestoit; car, quoiqu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie, je me souviens d'un mariage projeté, dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui, alors, avoit quarante-cinq ans, d'une figure hideuse, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier résisteroit aux prières d'une jeune beauté qui se jetteroit dans ses bras & qui réclamerait sa générosité pour l'arracher à un tel monstre. A supposer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats; il falloit le défier; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princesse; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu

D v

n'a voulu qu'abuser de la situation de Maguelonne, c'est qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit; d'autres disent, qu'on l'a vue à Rome; quelques-uns ont assuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de désespoir & de douleur : Quoi qu'il en soit, son père, depuis ce jour, n'a fait que languir, & a terminé sa carrière depuis un an; sa mère règne; mais le chagrin a si fort affoibli ses sens, que l'Etat est livré aux factions & à la discorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que sur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé; il tomba à la renverse, & éprouva des convulsions affreuses. Tant qu'il l'avoit cru vivante, il s'étoit soutenu par l'espérance de la revoir un jour; lorsqu'il se vit sans espoir, il ne désira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penser que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que son attaque étoit une rechute de sa maladie; ils demandèrent du secours; on le remit dans son lit; quand ses convulsions furent un peu calmées, la Supérieure vint; elle connut, à son pouls & aux profonds soupirs qui s'exhaloient de son cœur, que son mal avoit une autre cause que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vivement affectée; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladie : Si vous daignez m'ouvrir votre cœur, peut-être ne sera-

t-il pas impossible de trouver quelque remède à vos peines; quand toutes les ressources humaines manqueroient, il en est toujours une infailible dans la religion; il n'y a point de maux dont elle ne console; hélas! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuses, le son de voix de celle qui les prononçoit, jetèrent un calme subit dans l'amé & dans les sens de Pierre : Il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre. Ah, Madame, lui dit-il, je vais vous retracer des événemens qui, en renouvelant mes douleurs, vont me couvrir, à vos yeux, d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendresse, & c'est moi qui cause sa mort. Jeune, & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître, on fit, devant moi, le portrait d'une Princesse, que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient; ce portrait, qui n'étoit point flatté, enflamma mes desirs; je me mis, dès ce moment, au nombre de ses prétendans, je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage; je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples, & je vis Maguelonne, plus belle que mon imagination ne me la peignoit... Ciel ! s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer ? La Provence.... Naples... Maguelonne : Qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco Maledetto*, Chevalier Italien, sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom sup-

D vj

posé, reprit Pierre; mon véritable nom est Pierre de Provence. O! justice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô Providence! Quoi! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne! O Ciel! ô ciel, daigne me soutenir & me modérer encore!... Elle étoit tremblante & n'osoit respirer; cependant elle se retint; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne causât à ses sens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de supporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié se changeroit en horreur. Puisque vous connoissiez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous savez mon crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits imposeurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'est le malheur qui nous sépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte, qui contenoit les trois anneaux, par un oiseau de proie, la fuite de l'oiseau, le danger auquel il s'exposa pour ravoir la boîte, sa prise par les Corsaires, & son désespoir, lorsqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reste amuseroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout savoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouve, dans le court intervalle de ce récit, toutes les vicissitudes que Pierre avoit essuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui

ferrant la main, le récit, que vous venez de me faire, m'intéresse plus que vous ne pensez : Plusieurs bruits, il est vrai, se sont répandus sur votre aventure. Eh, que m'importe ! s'écria Pierre ; le seul qui m'accable, c'est le bruit, trop certain, de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoissiez : Au nom de Dieu, qui répand la consolation sur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en savez. . . . Je ne sais ; mais votre son de voix, qui me rappelle le sien, la douceur avec laquelle vous soutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici, de tous côtés, à vos vertus, votre sensibilité, tout en vous me pénètre d'une si grande vénération, & m'inspire des sentimens si semblables à ceux que Maguelonne me faisoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer son sort : Tranquillisez-vous, lui dit-elle ; j'ai de fortes raisons pour croire que Maguelonne vit encore ; j'étois sa meilleure amie : Vous m'avez vue à la Cour de son père ; j'ai conservé des relations avec elle ; il y a quelque temps qu'elle ne m'ait écrit, je vous promets que, dans peu, nous en saurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit, en vain, quelle pouvoit être cette fille généreuse, qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint, le lendemain, à la même heure ; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille ; elle eut soin, cette fois & les six jours suivans, de ne le voir qu'en com-

pagnie : Lorsqu'il eut repris assez de force pour se lever, elle ne le vit qu'après les autres malades, & à l'entrée de la nuit : Voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle; Maguelonne vit, & ne vit que pour vous; on ne vous a pas trompé, elle est dans un Couvent. Madame, sans doute qu'elle y a fait des vœux! Hélas! elle avoit juré d'être mon épouse, & c'est sur la foi des sermens que nous quittâmes la Cour de son père! Mais, malheureux! de quoi vais-je m'inquiéter? N'est-ce pas assez pour moi qu'elle vive? La Supérieure l'assura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement; que-ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit assuré, qu'elle avoit choisi sa retraite, & que son Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda, avec les plus vives prières, de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce secret est de trop grande importance pour que j'ose prendre sur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé; vous connoissez son écriture. Adieu, Chevalier, soyez tranquille; je suis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maison; je serai trois jours absente; j'exige, au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand soin d'une santé qui me devient aussi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne; la souscription étoit, à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante; ses yeux parcouroient cet écrit avec

tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un seul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui sembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oublioit ses maux, & qu'elle ne sentoît que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre se resentoit du désordre où elle étoit, des phrases qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le sens commun, un délire attendrissant, mille idées qui se détruisoient l'une & l'autre, la religion la plus pure, l'amour le plus tendre, la morale la plus sévère & les transports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à son amie de venir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ses transports; l'absence d'Émilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à son arrivée, &, plus que tout, l'habitude de la douleur, servirent de contrepoids à sa joie, qui eût pu lui occasionner une nouvelle rechute.

Les trois jours de l'absence de la Supérieure se passèrent dans cette agitation; s'il eût su le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir; s'il eût même

pu savoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclaircissèmens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend, enfin, qu'Emilie est de retour, il la fait demander, on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps; qu'elle est trop fatiguée de son voyage; qu'elle le verra sur le soir, & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Émilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face; quel-qu'effort qu'eût fait Pierre, jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile, & elle veut souper avec lui: Il se confond en conjectures. Quel est son dessein? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle se flatte de l'espérance de revoir Maguelonne? Elle vit, disoit-il, je n'en puis douter, sa lettre me l'assure; on dit qu'elle est dans un Couvent, y seroit-elle liée par des vœux? Émilie dit que non; mais dois-je en croire une ame sensible, dont la pitié ingénieuse ne se fera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut sauver, que par ce moyen. Hélas! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'est, sans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Émilie, avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! En adorant la bonté de votre ame, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut degré d'espé-

rance, pour me précipiter dans un abyme de douleur plus affligeante encore.

C'est ainsi que raisonnoit l'injuste Chevalier; qui, huit jours auparavant, auroit donné sa vie pour s'assurer de celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorsqu'enfin, le moment qu'Émilie avoit fixé pour sa visite, arriva. Pierre courut au devant d'elle, d'un air inquiet & consterné. C'en est donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne est à jamais perdue pour moi ! Émilie frémit, elle crut que quelque nouvel obstacle, qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'opposoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'événement funeste que son désespoir sembloit annoncer ? Je n'en suis que trop certain, reprit-il ; Maguelonne a formé des liens indissolubles, elle est Religieuse. Votre amour, interrompit Émilie, me fait excuser votre méfiance. Je vous ai assuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'est moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai instruite, dès le moment que je vous ai connu. Je ne me suis absentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours, vous la verrez en ces lieux ; si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'est faite, en attendant que le rétablissement de vos forces vous permit de soutenir une vue aussi chère, vous rougiriez de vos soupçons. Le Chevalier se jeta

aux genoux d'Émilie; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité, lui paroissoit si extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non, reprit Émilie; j'ai amené ici Nicé, & je voulois vous ménager, à l'un & à l'autre, le plaisir de la surprise; pour vous punir, il sera tout entier pour elle. Ah! s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie? Parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été sur le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuse; que l'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit, peut-être, précipité. — Ah! généreuse & cruelle Émilie, vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet événement, pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien, nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement séparé, Émilie avoit fait préparer une salle ornée avec autant de goût que de magnificence; une table délicatement servie attendoit cinq convives; Pierre & Émilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre se trouve entre les bras de son père & de sa mère. Grand Dieu! s'écria Pierre, en les embrassant, cruelle Émilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur: ô mon père, ô ma mère, ah! je succombe à mon ravissement; des larmes de tendresse coulèrent en abondance; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse; des mots entrecoupés, des soupirs, des caresses, exprimoient

les sentimens dont il étoit agité : Il eût eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante , si la présence de Nicé , qui vint au secours , ne lui eût rappelé , dans ce moment , que Maguelonne étoit absente ; il embrassa Nicé ; il lui témoigna la reconnoissance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris , autrefois , à son amour. Ah , Nicé ! me pardonneriez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer ? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi ! Et Maguelonne , la vertueuse Maguelonne , victime de mon audace , a , sans doute , partagé , dans l'esprit de ses parens & du peuple , la honte de cet enlèvement. Ah , ma chère Nicé ! peignez-lui , si vous le pouvez , les remords.....

Seras-tu toujours injuste à mon égard , s'écrie Emilie , en relevant son voile & en embrassant le Chevalier , qui reconnoît , enfin , Maguelonne ? Que parles-tu de victime ? Tu ne fus que mon complice , si notre fuite fut un crime ; abjure tes remords , & ne me parle que de ta tendresse. Ah , Pierre !... Pierre étoit dans ses bras , comme la jeune épouse dans la première extase de la volupté ; quelques soupirs s'exhaloient , à peine , avec son haleine brûlante ; le nom de Maguelonne , élané du fond de son cœur , expiroit tendrement sur ses lèvres agitées. La Princesse , plus préparée à cet événement , s'efforçoit de garder plus de modération , mais l'amour la trahit ; lorsque Pierre , accablé de sa joie , perdit tout mouvement & toute connoissance ,

Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'est moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... &, soudain, comme pour remplacer l'ame de son amant par la sienne, elle colle sa bouche sur sa bouche, & couvre son visage de larmes. Cependant, on l'arrache de ses bras; Nicé appelle du secours; le Comte Jean & son épouse soutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux secrets de la Médecine, lui fait respirer des sels volatils qui le raniment; il lui tend la main; des larmes de tendresse commencent à couler, &, bientôt, il a assez de force pour sentir son abattement; peu à peu, il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé sa place à la Comtesse; les discours qu'elle lui tient, les sentimens qu'elle lui exprime, accoutument son ame à des sentimens plus doux; son sang prend un cours moins précipité, ses sens se calment, & Pierre paroît entièrement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foiblesse de m'en rapporter à vous-même, lorsque vous m'avez dit que je vous avois trop bien disposé à me voir, pour que j'eusse quelque chose à craindre; enfin, grâce au ciel, nos alarmes sont dissipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de se modérer. Le souper se passa dans la joie, le plaisir éclatoit dans tous les yeux; mais le sentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût se livrer à la gaieté.

Il venoit de se passer des scènes trop vives, pour que Maguelonne osât se permettre de satisfaire la curiosité du Chevalier, sur ce qui étoit arrivé à cette Princesse depuis l'enlèvement qui les sépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé ; Nicé s'offrit de veiller auprès de son lit ; il passa la nuit fort tranquillement ; Nicé alloit, de temps en temps, en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui se leva plus d'une fois pour aller au devant de Nicé.

CHAPITRE IX.

Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires ; pèlerinage ; arrivée en Provence ; fondation d'un Hôpital.

DÈS que le jour parut, Maguelonne reprit son voile, & alla visiter ses malades, jusqu'à ce qu'elle crût que Pierre avoit assez reposé : Le Comte & la Comtesse, qui avoient été chez lui, à son réveil, le conduisirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient ; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeste ; ils s'embrassèrent avec plus de tendresse que de fureur. Le Chevalier hésita quelque temps, &, prenant, ensuite, la main de sa maîtresse :

94 *Histoire de Pierre de Provence,*

Chère épouse, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en aye pas encore obtenu le droit), ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous demander le récit de ce qui vous est arrivé, depuis l'instant où nous fûmes séparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comtesse ce que Pierre lui avoit raconté de ses malheurs depuis ce moment, commença ainsi :

Tandis qu'on vous entraînoit sur les flots, le sommeil se dissipant peu à peu, mes regards se tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres; je m'étois endormie sur vos genoux; & je trouvai ma tête appuyée sur votre manteau. Je crus d'abord, qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos sous quelque arbre voisin; je me levai; je parcourus le bois autour de moi; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore; j'étois rassurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant, la nuit approchoit, je commençai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appelai vos domestiques; je leur demandai où vous étiez; il y en eut un, qui vous avoit vu aller vers la mer; je vous cherchai, vainement, sur le rivage. Mille idées affligeantes accablèrent mon esprit; toute la nuit se passa en recherches inutiles: Quand l'aurore parut, vos domestiques, & moi, fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt: Enfin, n'espérant plus vous retrouver, ne sachant à quoi attribuer votre absence, aimant mieux

croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'eussiez abandonnée par quelque perfidie, je me prosternai, je levai mes mains vers le ciel : Grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les secrets de votre justice ? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez ? Si j'ai fui la maison paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans sa fuite ; sa punition, il est vrai, est moins affreuse que ma peine : La mort a terminé ses chagrins & ses plaisirs ; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus sensible ; l'ame tourmentée de remords, d'avoir abandonné mes parens, confuse de la honte que je laisse, après moi, dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre ressource que l'infamie. Ah, Pierre ! ton souvenir seul me reste, & c'est pour m'accabler encore ?

J'étois livrée au plus cruel désespoir ; vos domestiques pleuroient & n'osoient me consoler ; je voulois qu'ils me ramenassent à Naples : Déjà nous en avions pris la route ; je changeai de dessein, il eût fallu vous nommer, & c'eût été vous accuser : D'ailleurs, je les exposois à une mort certaine ; si je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne désirois que de mourir ; mais comment paroître aux regards d'un père irrité, d'une mère que je forçois à rougir, d'une foule de Courtisans que j'avois dédaignés, & qui se

seroient vengés par le mépris? Des Chevaliers, surtout, qui, n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma présence, par les calomnies les plus atroces, sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin, je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous rencontrâmes un gros bourg sur le bord de la mer; là, je congédiai vos domestiques; ils ne vouloient point me quitter; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer; ils pleuroient amèrement votre perte, & ils disoient que rien ne pouvoit les consoler, que la douceur de me servir; je leur promis que je ne les oublierois jamais; que, si vous n'étiez pas perdu pour moi, & si le ciel nous réunissoit, nous les rappellerions, en quelque lieu qu'ils fussent. Je passai deux jours dans ce village; les habitans y étoient en alarmes; des Corsaires, qui y avoient passé, peu de temps auparavant, & qui croisoient sur les mers, y étoient descendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques payfans, qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne fais pourquoi je rejetai ma première idée; je m'imaginai que, vous promenant sur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé; je fus tentée d'aller à Marseille, & de passer les mers, pour tâcher de découvrir vos traces. Cette résolution n'étant fondée que sur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je

Je quittai mes habits, qui auroient pu me décêler ; je pris ceux d'une Pélerine , & je suivis une famille entière qui alloit en pèlerinage à Rome ; ma tristesse , quelque beauté , beaucoup de complaisance , me concilièrent tous les cœurs. Nous nous servions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroissais être : On eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane ; elle étoit composée d'un vieillard , le chef de la famille , de son épouse , de leur fille à peu près de mon âge , & d'un cousin qui devoit bientôt être son époux ; c'étoit pour obtenir la dispense de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre , c'est dans leur société que je me suis convaincue qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre , que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères , l'uniformité de leur manière de vivre , la sincérité qui régnoit dans leurs discours & dans leurs actions , tout me faisoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable , ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois , ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle ; ni ma fuite , si elle eût été nécessaire pour éviter un mariage détesté , n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte ; j'aurois exposé la vérité , & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang.

E

98 *Histoire de Pierre de Provence,*

disproportionné au mien ; on n'eût consulté que sa vertu , & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pieds , & nous allions à petites journées : Dans les premières , j'étois excédée. Votre cheval , que j'avois conservé , parce que vous l'aimiez , & dont j'avois fait présent à la famille , servoit à porter nos provisions : Les huit premiers jours , lorsque le soleil étoit le plus chaud , & que nous ne trouvions point de l'ombrage , on m'obligeoit de monter à cheval ; bientôt , je m'accoutumai à la fatigue ; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes , & que l'éducation & le luxe font de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes , & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome ; je quittai , non sans regret , mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre Suprême , qui me punissoit , m'inspira le désir d'entrer dans une Eglise ; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écouloit le récit de leurs fautes ; les uns s'en retournoient remplis de consolation , & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule ; & , lorsque mon tour fut venu , je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement , & , même , je m'aperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage

aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils ; il voulut exiger , avant tout , que je vous oubliasse. Hélas ! lui dis-je , quand je le voudrois , il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais ; il m'affligea si sensiblement , que je fus sur le point de perdre connoissance. Ah ! Monsieur , ôtez-moi la vie , ou laissez-moi cette consolation. Non , Pierre n'est point mort ; si quelque bête féroce l'eût attaqué , il est trop brave pour avoir succombé sous ses coups ; non , je ne puis me persuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais ; joignez vos prières aux miennes , le ciel n'est point inexorable , il me le rendra : Il eut la cruauté de me dire que vous ne seriez pas le premier infidelle qui eût abandonné sa maîtresse. Je me contentai de lui répondre , que je vous aimerois mieux infidelle que mort , mais qu'il étoit plus aisé de me persuader que vous étiez mort , que perfide. Eh bien , reprit-il , puisque votre confiance en la Providence est si assurée , attendez , sans trouble , & sans inquiétude , qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand secret sur mon état & sur ma naissance , que je lui avois confiés , & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté , que je vis entrer dans l'Eglise mon oncle , accompagné d'un cortège nombreux ; je frémis en le voyant ; je crus qu'on avoit suivi mes traces ; mais ,

E ij



lorsque je vis qu'il parcouroit l'Eglise indifféremment, je ne fis que détourner mon visage; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi, & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti, je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pèlerins. J'y restai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux, je formai le projet de fonder une maison semblable pour les pauvres malades. Je m'instruisis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles, & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison : Elle ne me cacha rien; elle avoit pris une si grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'associer à ses travaux; je prétextai des affaires de famille, & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes, & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, sont peuplées de Corsaires, j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis, avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Isle; elle me parut charmante, & c'est là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois, un jour, sur le port d'Aigues-mortes, je rencontrai une bonne femme, qui m'offrit de prendre sa maison pour

logement; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : Mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome; j'ai fait, autrefois, ce voyage-là, avec mon mari, que Dieu lui fasse paix : J'étois jeune, & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre. Les Italiennes sont belles, gaillantes; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui; il m'aimoit tant..... C'est une pauvre espèce que ces Italiens, de petits hommes, jaloux; pourquoi? car ils ne savent guère aimer; mais vous! vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez-vous été à Rome? Hélas! ma bonne, avec personne, lui dis-je; & il ne vous est rien arrivé, jeune, jolie.... Non, repris-je; j'ai rencontré des Pèlerines comme moi, des Pèlerins, d'honnêtes gens, qui m'ont conduite, & qui m'auroient défendue en cas de besoin : Grâce au ciel, leur secours ne m'a pas été nécessaire; mais je voudrois traverser la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays, & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus sage; il est du pays de Provence, frère du Comte de ce nom; il demeure à Cavaillon, &, depuis peu, son frère l'a fait Gouverneur de ses États. Il est bon, noble, généreux, &, surtout, fort juste. Oh! il est d'une exacti-

E iij

tude, d'une sévérité, qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ses yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on est en sûreté comme chez soi. Moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverser en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque chose à qui que ce fût, ce n'est pas seulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur donner la chasse; cet homme juste a une femme aussi respectable que lui; c'est la bonté, la générosité même; il est le père de l'Etat, elle est la mère des malheureux : Elle feroit à la danse, au bal; si l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a besoin de son secours, elle planteroit là, bal, danse & compagnie, pour y courir; il n'y a ni plaisirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'est grand dommage que ces bonnes gens meurent sans lignée. Comment, sans lignée, interrompis-jé? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me semble avoir oui dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà justement ce qui cause leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoiselle, on ne fait guère ce qu'on veut, lorsqu'on désire des enfans. Ce n'est pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand esprit, le meilleur cœur de toute la Provence! Il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tint contre, & si n'a-

voit-il pas dix-huit ans. On ne parloit que de lui; sous les armes, c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'est que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne savoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'est-il donc devenu, ce Pierre? Eh, vraiment, dit-elle, c'est là l'enclouûre; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez son père, persuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: Il lui parla tant d'une certaine Princesse de Naples, qui faisoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que, dès ce moment, il perdit la sienne; il voulut voir cette Princesse, & combattre pour elle; il partit, au grand regret de ses parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux; ils sont toujours tristes & affligés.

Je ne puis entendre ce récit, continua Maguelonne, sans verser des larmes; la vieille, qui ne savoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit simplement par humanité, & se mit à pleurer aussi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas se désespérer: il est vrai qu'il y a plus d'un an qu'il est parti; le bruit s'est répandu qu'il couroit le monde avec la Princesse, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je fais, c'est que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princesse; &, en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque secret de magie, pour

E iv

corrompre ce jeune homme, si sage & si doux.

Je demandai à la vieille, si elle croyoit que le Comte & la Comtesse fussent toujours aussi irrités contre cette Princesse de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant, la perte de leur fils leur est toujours présente : Ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle, s'ils la retrouvoient : Mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour blâmer cette Demoiselle; car, si Pierre m'eût proposé de m'épouser, & que je ne l'eusse pu faire qu'en souffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarrassée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me semble, les juger d'après soi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continuait-elle, vous venez de Rome, &; par conséquent, vous êtes une fille bien sage, bien vertueuse : Eh bien ! si Pierre vous eût fait la même proposition, je ne fais trop ce qui en seroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien : Paysanne, ou Princesse, tout cela est, à peu près, égal. Est-ce qu'il y a une nature pour les paysans, & une nature pour les Princes ?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, si j'eusse voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les consoler : La plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à passer dans l'Isle, & à commencer mon établissement; j'achetai, près

du port, trois maisons contiguës, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marseille tous les lits & autres meubles qui me parurent nécessaires; j'approvisionnai mon Hôpital; quelques personnes charitables s'unirent à moi; plusieurs filles pieuses, qui se destinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de passer ses jours à servir, à consoler l'humanité souffrante, que de passer sa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté, j'y ai fondé une Eglise sous le titre de S.-Pierre; vous en devinez assez la raison; hélas! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint, & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne : Je fais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre ; mais il faut que chacun ait son tour.



CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de Maguelonne ; Anneaux retrouvés ; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.

LES éloges que nous entendions faire, de tous côtés, de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de voir venir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au service des pauvres, sa beauté, sa douceur, nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoissoit point, je la priai de me faire part des consolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres ; je lui ouvris mon cœur : A peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide, & presque expirante ; je jetai un cri perçant ; on lui donna du secours, elle reprit ses esprits. J'étois inquiète sur la cause de son évanouissement. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faisoit sa gloire & son bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable secret, & me raconta toute votre aventure, jusqu'au moment de son réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princesse comme ma fille, mais, pour épargner sa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorsque nous fûmes de retour dans notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois,

autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme, qu'ils avoient pris; le cuisinier, en l'ouvrant, trouva dans son estomac une boîte. On me l'apporte; je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut, que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes; je courus chez votre père: Hélas, m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre, notre fils, est mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, & , donnant un libre-cours à ses larmes, il m'embrassa: Quel sacrifice! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Être qui nous a ravi ce fruit de notre tendresse: Il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir, trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus long-temps, seroit un nouveau crime. Ensuite, prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obseques. Tous nos vassaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient consternés de sa perte. Je ne fais si les morts savent ce qui se passe sur la terre; mais il

E vj

me semble que ce seroit un grand supplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on cesse de les craindre; & que les bons seroient presque récompensés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorsque les premiers jours de deuil furent passés, je vins auprès de Maguelonne; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, sa mort n'est que trop certaine: Elle me regardoit avec une douleur stupide & muette; je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame, me dit-elle, ces indices ne sont pas des preuves; je vous ai, souvent, répété que je croyois que des Corsaires, qui ravageoient les côtes où nous fûmes séparés, avoient enlevé votre fils; il peut se faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte, qui renfermoit ces anneaux, dans la mer, que de la laisser au pouvoir de ces barbares; &, dans ce cas, il n'est pas surprenant que quelque poisson vorace l'ait gobé sur la surface des flots. Si votre fils avoit été submergé, & que les poissons l'eussent dévoré, comment cette boîte se seroit-elle plutôt conservée dans l'estomac d'un turbot, que quelque partie de son armure? Cette découverte nous prouve seulement qu'il a été sur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me consola & me rendit l'espé-

rance : Elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raisonnement de la Princesse, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainsi, nous avons vécu, jusqu'à présent, entre l'espoir & la crainte, n'osant trop nous livrer ni à l'un, ni l'autre. Maguelonne a soutenu notre courage, quoique, souvent, nous nous soyons aperçus que le sien étoit sur le point de l'abandonner : Il y a quatre jours, qu'étant dans une de nos terres, qui n'est pas éloignée de cette Ile, & que nous avons acquise pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver, transportée de la plus vive joie ; elle tombe à nos genoux, se relève pour se précipiter dans nos bras, embrasse mon époux, & se jette sur un fauteuil, presque sans mouvement : J'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie ; enfin, s'écrie-t-elle, il est retrouvé, Pierre est de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos transports ; Maguelonne & moi avions l'air de deux bachchantes ; votre père n'étoit pas dans un meilleur état ; nous volions dans le Palais ; nous embrassions nos domestiques, en leur disant que vous étiez retrouvé ; ces pauvres gens pleuroient, & nous tendoient les bras pour nous rendre nos caresses. Dans tous les villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le temps à Maguelonne de se reposer : Nous sommes

arrivés, hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la main, & la baïsa avec respect : Il étoit étonné de la justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi dire, deviné ses aventures. De mon côté, ajouta-t-il, j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que, pour mettre en sûreté les présens du Sultan, & vous les faire parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils couverts de sel par les extrémités. Quoi ! s'écria Maguelonné, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sagonne ? Pierre fut étonné que la Princesse connût un événement, dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient perdu ; qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont ils lui racontaient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire ; qu'elle s'étoit senti plus pénétrée de son sort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin, ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât ; Pierre les fit ouvrir, & l'on en sortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité surprenante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien désiré que Maguelonné eût voulu partir, le lendemain ; mais la Princesse la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laisser

à l'abandon un établissement, auquel elle devoit toute sa consolation.

Elle assembla la Communauté, lui annonça qu'elle alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ses compagnes parurent désolées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder: Elles refusèrent de nommer, suivant l'usage des Couvens, par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, & le choix qu'elle fit fut généralement approuvé. Après cette nomination, elle prit congé des Religieuses, & leur promit de venir les voir, le plus souvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier, qui avoit paru voir, dans l'enlèvement de la Princesse, un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aisément à bout de le dissuader.



CHAPITRE XI.

*Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé.
Affaires de Naples.*

LE Comte Jean envoya dans ses terres, pour confirmer le retour de son fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province se rendirent chez le Comte. On disposa tout pour les recevoir. Cependant, le Comte & la Comtesse fixèrent au

lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie se fit sans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : Fortune, gloire, honneur, tout étoit absorbé par leur amour; leurs parens, plus tranquilles, avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y régnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princesse après la mort de sa mère : On croyoit Maguelonne perdue : l'État étoit livré à l'avarice & à la cupidité de plusieurs prétendans : Tous agissoient au nom de la Reine, & aucun ne respectoit ses ordres. Dès qu'on sut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti se rangea de son côté. Le Comte & la Comtesse, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne discontinuèrent pas, pendant six semaines. Pierre & Maguelonne se firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & se félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'État; elle l'invitoit de venir, avec sa fille, prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit aussi le Comte & la Comtesse d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans furent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses

intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent, aussi-tôt, pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas, & qui avoient dit le plus de mal du ravisseur de Maguelonne, lui écrivent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la bassesse & la flatterie ont de plus vil : Il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendard de la révolte, & qui ravageoient l'État au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils furent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrètes des prétendans; il espéroit que, se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser : Lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine : Ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui, trop foibles pour se faire un parti, avoient déjà écrit à Pierre, pour lui offrir leurs services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des

secours en argent ou en soldats, qu'ils débauchèrent.

Lorsque l'armée de Pierre se trouva assez nombreuse, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au devant de lui : Pierre entra dans Naples, il alla d'abord se prosterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme son fils; elle ne lui fit aucun reproche sur l'enlèvement de sa fille; elle lui dit seulement que le Prince, à qui son père l'avoit destinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de sa Souveraine; qu'aussi-tôt que Maguelonne eut disparu, il annonça ses prétentions, les armes à la main; & que, depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit épousé Pierre, il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniser, soit en démembrant des Provinces, soit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de ses troupes, attaque ses retranchemens, pénètre dans le camp, & le force de l'abandonner : Il ne lui donne pas le temps de se retrancher encore; il le suit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais, après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier : Pierre porte toutes ses forces vers l'endroit le plus foible, &, bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort sur le champ de bataille, & tout vint se soumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Na-

ples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'événement, avoit pris parti pour lui avant la victoire : La plupart des courtisans, qui ne favoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès, & allèrent au devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisés, dévouèrent sa mémoire à l'exécration ; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons, où l'on n'épargnoit pas le père de Maguelonne ; car, comment louer le monarque régnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur ? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord ; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'État ; &, comme il savoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte ; il passa à la Cour du Comte de Provence régnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi, qui fut si glorieux à son neveu.

116 *Histoire de Pierre de Provence,*

Le Comte régnant étoit sans postérité ; il étoit le maître de laisser ses États à celui des enfans de ses deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les seuls qui eussent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, &, surtout, l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier : Il est vrai qu'il indemnisa Robert par des biens immenses. Il nomma, dès ce moment, Pierre pour son successeur, après sa mort.

Pierre ramena Maguelonne à sa mère ; le Comte & la Comtesse les accompagnèrent. La Princesse tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embrassa ; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée ; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouse du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le passé, & voulut, dès le jour même, abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de son épouse : Ils la conjurèrent, inutilement, de la garder ; elle fut inflexible : Les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne se sépara point ; elle eut tous les agrémens du trône, sans en avoir les peines. Le Comte & la Comtesse s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas, chaque année, de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne

long, heureux & paſſible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins, que les pertes qu'ils firent ſucceſſivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils, qui réunit ſur ſa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans juſqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans l'âge de caducité.

FIN.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

- C**HAPITRE I. *Éducation de Pierre ; ses exercices ; présomption punie ; combat du père & du fils.* Page 1
- C**HAP. II. *Premières Aventures de Pierre à la Cour de Naples ; son entrevue avec Maguelonne ; premiers effets de leurs amours ; modestie de Pierre de Provence.* 11
- C**HAP. III. *Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé ; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance ; message de Nicé ; ses remontrances inutiles.* 22
- C**HAP. IV. *Inquiétude satisfaite ; secret confié ; mariage promis & commencé ; gages donnés & reçus.* 31
- C**HAP. V. *Récompense inattendue d'un Troubadour ; Tournoi mémorable, combats, triomphe de Pierre.* 39
- C**HAP. VI. *Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, désespoir à la Cour, conjectures des Courtisans, recherches inutiles.* 47
- C**HAP. VII. *Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chasse funeste ; esclavage, tentation dangereuse ; conspiration dissipée ; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aisé de prévoir.* 55

TABLE DES CHAPITRES. 119

- CHAP. VIII. *Pierre apprend des nouvelles désespérantes de Maguelonne; il raconte son histoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre; elle lui donne les nouvelles les plus favorables; surprise ménagée par l'amour.* 75
- CHAP. IX. *Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires; pèlerinage; arrivée en Provence; fondation d'un Hôpital.* 93
- CHAP. X. *Suite de l'Histoire de Maguelonne; anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.* 106
- CHAP. XI. *Mariage de Pierre & de Maguelonne, terminé. Affaires de Naples.* 111

Fin de la Table des Chapitres.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN HUTCHINSON
OF THE BARR

VOLUME I
CONTAINING
THE FIRST PERIOD
FROM 1630 TO 1680
IN TWO PARTS
THE FIRST PART
CONTAINING
THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE YEAR 1680
IN TWO PARTS
THE SECOND PART
CONTAINING
THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE YEAR 1680
TO THE PRESENT TIME
IN TWO PARTS



HISTOIRE

DE

ROBERT LE DIABLE,

DUC DE NORMANDIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Sagesse d'Hubert. Embarras de ses Courtisans.
Combat contre deux Corsaires.*

S'IL est un plus grand crime, il n'en est pas, du moins, de plus insensé, que de murmurer contre la Providence, nous lui imputons des malheurs que nous nous faisons nous-mêmes, ou qui, étant liés à un ordre invincible de choses, sont, presque toujours, la source des plus grands biens. Pour qui pourroit voir la chaîne des évènements, il n'y auroit ni bonheur, ni malheur sur la terre :

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

Ceux dont nous nous plaignons , ne sont , le plus souvent , des maux , que parce qu'ils contrarient nos passions ou nos préjugés. Si la Providence s'assujétissoit aux fantaisies particulières des hommes , plus elle en contenteroit , moins elle réussiroit à faire le bien général , qui ne résulte pas du bonheur du grand nombre , mais du mélange des biens & des maux de tous. D'ailleurs , nous nous méprenons si souvent sur les objets de nos vœux , nous avons des idées si fausses du bonheur ou du malheur , que nos desirs sont souvent des blasphèmes , dont la Providence se venge en les exauçant.

Tels furent les vœux importuns de la Duchesse de Bretagne , jeune épouse d'Hubert , Duc de Normandie , qui , depuis dix-sept ans qu'elle étoit mariée , imploroit le ciel pour avoir des enfans , & murmuroit de ce qu'il étoit sourd à ses cris : A cela près , elle pouvoit se regarder comme la plus heureuse des femmes : Épouse adorée , Princesse respectée & chérie , maîtresse absolue , dont la beauté égaloit le pouvoir , rien ne sembloit manquer à sa félicité. Le Duc possédoit , outre le Duché de Normandie , des biens immenses & les plus belles prérogatives : Il y avoit joint une partie de la Bretagne , que son épouse lui avoit apportée en dot. L'amour , la convenance , & le vœu de son peuple , avoient engagé Hubert à demander au Duc de Bretagne la main de sa fille : La Souveraineté étoit le moindre des avantages que possédoit le Duc de Nor-

mandie. Aux qualités du corps & de l'esprit, il joignoit l'ame la plus belle : Juste, vaillant & magnifique, mille traits héroïques caractérisoient sa vie. Les Rois le prenoient pour arbitre de leurs querelles ; & , lorsqu'il avoit prononcé, si l'un des deux refusoit de terminer leurs différens, Hubert prenoit les armes, se rangeoit du côté du plus juste, & , par conséquent, de celui auquel il avoit donné gain de cause, & il forçoit toujours la victoire de confirmer ses jugemens. Il avoit atteint sa vingt-cinquième année, qu'il n'avoit pas songé à se marier : Tout sage qu'il étoit, il avoit adopté le préjugé, commun aux Généraux & aux Officiers Normands de ce temps-là, qui pensoient qu'une épouse amollit le courage, & , en conséquence, il avoit défendu qu'aucun de ses soldats se mariât, de sorte que la guerre, qui n'étoit funeste à ses voisins que par les hommes qu'elle leur enlevait, l'étoit doublement pour Hubert, qui perdoit ses soldats, & qui s'ôtoit les moyens de réparer ses pertes.

Hubert étoit galant, quoique sage & pieux, mais il redoutoit les nœuds du mariage ; ses Courtisans, dans l'espérance de rendre sa Cour plus gaie & plus brillante, lui représentèrent qu'il étoit temps de penser à se donner des successeurs, & que les guerres les plus sanglantes dévasteroient ses États, s'il venoit à mourir sans enfans ; qu'à la vérité, selon l'ordre ordinaire de la nature, ce temps étoit encore très-éloigné, & qu'il n'y

A ij

avoit aucun d'eux qui ne désirât de donner la moitié de sa vie pour l'éloigner encore. Mais Hubert, qui connoissoit la valeur de ces sacrifices, ne consulta que l'intérêt de ses sujets : Il envoya secrètement des Peintres dans toutes les Cours, avec ordre de faire des portraits de toutes les Princesses, sans qu'elles pussent s'en apercevoir. Lorsqu'il en eut rassemblé une douzaine, il les exposa aux yeux de ses Courtisans : Les femmes les virent & critiquèrent tout, les hommes cherchoient dans les yeux du Duc, quelle étoit celle qu'ils devoient trouver la plus belle. Ils s'en aperçurent; il sourit au portrait de la Comtesse de Flandre, dont la taille étoit lourde & massive, les yeux petits & louches, le teint pâle & inanimé. Ils crurent avoir deviné le goût du Prince, & la beauté de la Comtesse de Flandre fut mise au dessus des charmes de Vénus. Hubert rioit de l'art, avec lequel ils convertissoient en grâces, les défauts les plus frappans. Les femmes, plus sincères & plus malignes, exerçoient leur critique sur le mauvais goût de leurs maris, sur celui du Prince, & surtout, sur les traits manqués de leur futur Souverain. Enfin, le Duc se rangea du côté des femmes; il déclara que la Comtesse de Flandre étoit très-laide; & les Courtisans ne comprenoient pas comment ils avoient pu se faire illusion au point de la trouver jolie. De douze portraits, le Duc en rejeta neuf, & consulta les Courtisans sur les trois qui restoisent. L'un représentoit la fille de Raymond,

Comte de Toulouse, en amazone, le casque en tête, l'arc en main, & poursuivant un sanglier, qui traînoit après lui le trait dont elle venoit de le blesser. L'autre étoit le portrait de la Duchesse de Bourgogne, jeune veuve, peinte en habit de deuil sous des voiles funèbres qui réhaussioient sa blancheur, appuyée sur le tombeau de son époux, qu'elle arrosoit de ses larmes; l'intérêt que son affliction répandoit sur toute sa figure, enchaînoit l'ame du Duc. Le troisième portrait étoit celui de la fille du Duc de Bretagne; elle étoit représentée dans le négligé le plus simple; elle prodiguoit à son père les caresses les plus ingénues; on voyoit, à travers les rides du vieillard, la satisfaction que les grâces de sa fille répandoient dans son cœur; ses yeux la fixoient & laissoient échapper des larmes de tendresse. Le Duc Hubert hésitoit entre ces portraits : Les Courtisans se gardèrent bien de prononcer, & pour cette fois, leur embarras venoit autant de l'égalité des charmes de ces trois Princesses, que de leur politique. Le Duc ne pouvant se décider sur leur beauté, résolut d'envoyer des Ambassadeurs dans les trois Cours, sous des prétextes assez légers. Il leur ordonna d'examiner à fond les caractères des trois Princesses, de lui en faire un fidelle rapport, & surtout, d'être sincères. La fille du Comte Raimond étoit vive & piquante, elle joignoit les grâces de l'esprit aux traits d'une beauté mâle, qui annonçoient un courage au dessus de son sexe : Elle passoit la moitié de ses jours dans

A iij

les bois; les fêtes les plus bruyantes, les jeux les plus pénibles, les exercices les plus dangereux, étoient ceux qu'elle préféroit : Ses principales vertus étoient la magnanimité, le courage, la fermeté & l'égalité de caractère la plus constante. Une ame tendre & sensible, la bonté la plus généreuse, un cœur toujours prêt à partager les biens & les maux de l'humanité, des mains toujours ouvertes à l'indigent : Tels étoient les principaux traits du caractère de la jeune veuve. La candeur, la simplicité de mœurs, la douceur, & la délicatesse de sentimens, caractérisoient la fille du Duc de Bretagne : Cette naïveté donnoit à son esprit & à sa figure des grâces qui séduisoient; il étoit comme impossible de lui résister. Le Duc étoit encore indécis, il voulut s'assurer par lui-même de la vérité, il se cacha sous l'habit de pèlerin : Les pèlerinages étoient, alors, d'autant plus à la mode, que cette dévotion étoit encore dans sa nouveauté. L'état le plus voisin de la Normandie est la Bretagne; ce fut par là qu'il commença sa tournée; il arriva, sans aventure, jusqu'à Rennes; il auroit voulu s'insinuer jusque dans le palais du Duc; la crainte d'être reconnu l'en empêchoit, un événement imprévu l'y introduisit, malgré lui-même.

Des Corsaires Sarrazins infestoient les côtes de Bretagne, ils enlevoient toutes les jeunes beautés qu'ils pouvoient rencontrer : On avoit aperçu, à la hauteur de Saint-Malo, près de Cancale, deux vaisseaux en panne, ils furent

reconnus pour des Corsaires. La jeunesse Bretonne se mit sous les armes, les jeunes filles restèrent auprès de leurs mères, & l'on prit les précautions les plus sévères. On se doutoit que les Sarrafins avoient des intelligences secrètes dans la ville : On surprit deux Juifs, qui s'étoient glissés dans les principales maisons de Rennes, à la faveur des noms célèbres & de l'habit de Pèlerins. Dès ce moment, on fit main-basse sur tous ceux qu'on trouva dans Rennes; & le Duc de Normandie, qui avoit pris le nom du Cavalier *Cinthio*, de Florence, fut arrêté & conduit au Duc de Bretagne. Il ne fut reconnu de personne, il refusa de dire son nom, il se contenta d'assurer qu'il étoit Chevalier, & il offrit de donner la chasse aux deux Corsaires. Il parla avec une si noble fermeté, que le Duc de Bretagne lui confia une de ses galères : Il ne prit que le monde qui lui étoit absolument nécessaire. Avant que de sortir du port de Cancale, il fit partir une chaloupe, afin d'attirer les Sarrafins & d'engager le combat. Son stratagème réussit; un des Corsaires se détache, fond sur la chaloupe, qui fait semblant de regagner le port: Alors, le Duc en sort, &, à force de rames, s'approche du vaisseau ennemi, qui le défie; on en vient à l'abordage, & les Sarrafins, réduits à dix combattans, demandent grâce. Cependant, l'autre Corsaire vient au secours, le Duc le laisse approcher & se fait sur le pont un rempart des cadavres entassés des Sarrafins du premier vaisseau. Le second Corsaire combat

A iv

avec fureur, sa résistance est vaine, il alloit subir le sort du premier, un Renégat effréné allume une torche & met le feu à la poupe; quelques Chrétiens captifs se jettent à la mer, le Duc leur envoie sa chaloupe & les sauve: Les Sarrafins furieux traînent sur le pont ceux qui n'avoient pas encore pu se précipiter dans les flots, & les égorgent à la vue du Duc; mais, bientôt, le feu consume & la mer engloutit assassins & victimes. Le Duc de Normandie ne put ramener qu'un des deux Corfaires. Ce combat s'étoit passé à la vue du port: Le Duc, qu'on ne connoissoit que sous le nom du Cavalier Cinthio, fut reçu avec des transports de joie: Il distribua aux gens de l'équipage le butin qu'il avoit fait sur les Sarrafins, & ne réserva qu'une aigrette de diamans, qu'il destina à la fille du Duc de Bretagne. Il fut conduit à Rennes en triomphe; le Prince, avec sa fille, vint au devant de lui: Il présenta les captifs au père, & offrit les diamans à la Princesse: Elle ne le vit point avec indifférence, & sa candeur ne lui permit pas de déguiser ses sentimens. Le Duc de Bretagne, rempli d'estime & d'admiration, le questionna beaucoup sur sa naissance & sur ses aventures. Le Duc de Normandie répondit modestement qu'il avoit des raisons pour les cacher, que la principale étoit, qu'ayant été vaincu dans un tournoi, le vainqueur lui avoit imposé cette loi bizarre, qu'il avoit juré de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût vaincu, à son tour, ce Chevalier, & qu'il avoit pris

ce moment pour accomplir un vœu, qui étoit l'objet de son pèlerinage. L'action éclatante & généreuse que vous venez de faire, lui dit le Duc de Bretagne, & votre qualité de Chevalier, me parlent assez en votre faveur, pour que je respecte votre secret. La Princesse pria l'étranger de lui faire le récit du combat : Elle l'écouta avec intérêt, & elle lui donna les éloges les plus flatteurs. Le faux Cinthio lui témoigna combien il désireroit de pouvoir exposer sa vie pour elle : Il lui dit, d'un air soumis & modeste, qu'il la supplioit d'accepter ses services, lorsqu'elle auroit couronné les vœux de celui des Princes qui aspireroient à sa main. La Princesse s'inclina, se tourna vers son père, & rougit. Ah ! Chevalier, lui dit le bon vieillard, vous venez de renouveler nos douleurs ; je dois, pour le bonheur de mes sujets, marier bientôt Mathilde, mais je ne pense qu'en frémissant à notre séparation. Je ne vois qu'un Prince qui pourroit la rendre moins sensible ; parce que ses États étant voisins des miens, j'aurois, du moins, la satisfaction de voir, de temps en temps, ma chère fille ; il est beau, jeune & vaillant ; je ne l'ai vu dans ma Cour que dans l'âge le plus tendre, & j'ai appris qu'il ne démentoit point l'espérance qu'il faisoit déjà concevoir de lui ; j'en ai souvent entretenu Mathilde, & j'ai tâché de faire naître dans son cœur des sentimens que j'espérois de couronner un jour ; mais on dit que ce Prince dédaigneux compte pour rien la beauté, méprise l'a-

A v

mour, & regarde les liens du mariage comme une chaîne cruelle & insupportable. On vous trompe, Seigneur, reprit l'étranger avec vivacité : Jamais le duc de Normandie ne conçut des idées aussi fausses : Il regarde, sans doute, le mariage comme le plus grand des maux, lorsqu'il enchaîne deux caractères infociables ; mais je fais qu'il n'aspire qu'après le bonheur de s'attacher à une compagne aimable ; qu'il prend, pour ne point hasarder une démarche imprudente, les moyens les plus sûrs ; qu'il aimerait mieux épouser une de ses sujettes, qui seroit selon son cœur, que la plus grande Reine qu'il croiroit ne pouvoir point aimer ; &, comme il fait tout ce qu'il peut pour être adoré de son peuple, il ne négligera rien pour être le meilleur des maris. Je vous dirai bien plus ; je fais qu'il adore la Princesse Mathilde, qu'il l'a vue, & qu'il auroit mis sa félicité à pouvoir lui avouer ses sentimens : Il n'a pas osé les lui déclarer, il eût voulu s'assurer plutôt de ceux de la Princesse : S'ils sont favorables, & qu'elle daigne me le permettre, d'un seul mot, je le déterminerai à vous demander, à genoux, la main de votre fille. Le Duc de Bretagne étoit au comble de la joie, il permit à l'étranger d'agir comme il le jugeroit à propos, pourvu qu'il ne compromît point sa chère Mathilde. Elle ne comprenoit point comment le Duc de Normandie avoit pu la voir : L'étranger, qui craignit qu'elle ne pousât trop loin ses conjectures, lui expliqua la manière dont il avoit,

en les portraits de toutes les Princesses ; il lui apprit qu'il l'avoit préférée à la Comtesse de Toulouse & à celle de Bourgogne , après avoir pris , par ses Ambassadeurs , des éclaircissemens sur leurs caractères. La Princesse parut flattée de ces soins ; son père remit ses intérêts entre les mains de l'étranger , qui partit , deux jours après , pour Rennes , & qui , aussi-tôt après son retour , envoya au Duc de Bretagne une ambassade solennelle pour lui demander la Princesse en mariage. La demande fut bientôt accordée , le Duc de Bretagne accompagna Mathilde ; elle ne fut pas fâchée de retrouver dans le Duc de Normandie , le Pèlerin Cinthio.

CHAPITRE II.

Dangers de la superstition. Naissance de Robert. Doutes mal fondés sur la paternité. Avis aux pères.

JAMAIS on ne vit deux époux si bien assortis : C'étoit , de part & d'autre , la beauté la plus parfaite & la tendresse la plus vive : Depuis dix-sept ans qu'ils étoient mariés , rien n'avoit pu troubler leur union ; ils partageoient leurs peines & leurs plaisirs , tout rioit à leurs vœux : Une seule chose troubloit leur félicité ; le ciel refusoit des enfans à leur amour & à leurs prières. Mille fois , ils s'étoient témoigné leurs regrets l'un à l'autre : Mathilde

A vj

consoloit Hubert par ses caresses ; Hubert cherchoit à écarter cette idée affligeante de l'esprit de Mathilde. Elle avoit conservé sur le trône cette candeur & cette simplicité , qui faisoit les délices de son père ; mais sa sensibilité , qui sembloit s'être augmentée , causa son crime & ses malheurs.

Pour consoler Hubert , elle lui disoit , un jour , je bénis le ciel de m'avoir donné un époux tel que vous : Vous faites le bonheur de ma vie ; dix-sept ans se sont écoulés comme une nuit : Peut-être est-ce moi que le ciel punit , en nous refusant des enfans ; si vous aviez épousé une autre Princesse , elle ne vous eût , sans doute , pas tant aimé que moi , mais sa fécondité vous eût dédommagé de ce que vous auriez perdu du côté de la tendresse. Hubert se sentoît pénétré de l'affliction de son épouse , il lui dissimuloit son propre chagrin autant qu'il le pouvoit. La Duchesse le ressentoit plus vivement que lui-même ; elle eut recours à tous les secrets de la Médecine , & à tous ceux de la Chimie des Arabes , qui , dans ce temps-là , avoient fait les plus grands progrès dans les arts. Enfin , n'ayant plus aucune ressource du côté de la Physique , elle eut recours aux voies ridicules de la superstition la plus absurde. Mathilde n'étoit point crédule , mais quel est l'esprit fort , qu'un grand intérêt n'ébranle pas quelquefois ? Nous savons , en général , que l'esprit humain a ses bornes : mais , qui peut les déterminer ? L'espoir & le desir nous persuadent aisément qu'il nous reste

encore bien des secrets à découvrir dans les sciences ; & qui nous a dit que ce qui n'a pas été trouvé jusqu'à nous, ne le sera jamais ? Telle invention qui paroïssoit impossible avant sa découverte , nous semble un jeu, depuis que nous la possédons. C'est ainsi que raisonne tout homme fortement occupé d'une passion qu'il cherche à satisfaire , & c'est ainsi qu'on fit raisonner Mathilde.

On lui persuada de s'adresser à un Juif , qui , abusant de la foiblesse du peuple & de quelques connoissances qu'il avoit acquises chez les Arabes , avoit l'art d'évoquer les ombres , & prédisoit l'avenir : Parmi beaucoup d'autres secrets , il avoit celui de rendre stériles les femmes fécondes , & de donner la fécondité à celles que la nature avoit fait stériles. Mathilde eut la foiblesse de consulter cet oracle : L'infâme Iduméen l'assura du succès , si elle promettoit de lui garder un secret inviolable. Elle le lui jura , pourvu , ajouta-t-elle , que vous n'exigiez de moi rien qui puisse blesser l'honnêteté. On la rassura à cet égard : On lui expliqua tous les mystères de la cabale : On lui apprit que la terre , les airs & les eaux étoient peuplés de Génies , à qui l'Être Suprême avoit confié le gouvernement de l'univers , qu'ils protégeoient les hommes , & s'unissoient quelquefois aux mortelles. On demanda à Mathilde , si la présence d'un de ces êtres , revêtu d'une forme visible , ne l'effrayeroit point : Elle répondit qu'elle se sentoit assez de courage pour le voir. L'impur Israé-

lite fit des conjurations, & l'on entendit des éclats qui ébranlèrent la caverne où se passoit cette scène : Après avoir évoqué trois fois l'Être des êtres, le fond de la caverne s'ouvre avec un bruit effroyable, & un jeune-homme, d'une beauté parfaite, vient se jeter aux pieds de Mathilde, qui s'évanouit. Ce jeune-homme étoit, en effet, un Génie; mais le Juif ignorant, & aussi crédule que les superstitieux qui le consultoient, le prit pour un amant de Mathilde, qui vouloit profiter de sa ressemblance avec Hubert pour surprendre, par la ruse, des faveurs que ses soins n'avoient pu lui faire accorder. Mathilde & le Lecteur retrouveront encore ce Génie sur leurs pas.

Le Juif profita de l'évanouissement de Mathilde, pour faire brûler des herbes aromatiques, qui jetoient les sens dans une ivresse voluptueuse, & plongeient l'imagination dans un délire, qui, sans lui ôter l'entière connoissance des objets, ne les faisoit voir que sous les faces les plus riantes. Lorsque Mathilde sortit de son évanouissement, elle se trouva la tête appuyée sur les bras du jeune homme qui la soutenoit; elle fit un cri & se leva comme furieuse. Pourquoi, ma chère Mathilde, vous refuser aux caresses d'un époux qui vous adore? d'où vous vient cet effroi, lorsque j'ai paru devant vous? êtes-vous étonnée de me voir chercher les mêmes moyens que vous, de nous procurer des gages sacrés de notre amour. Ah! je le vois, le remord de m'en avoir fait un mystère a causé votre trou-

ble ; mais soyez tranquille , le motif qui vous fait agir , vous justifie assez.

Mathilde , les yeux fixés sur l'être qui lui parloit , séduite par le son de sa voix & par sa ressemblance , mais se souvenant du Génie qu'on avoit promis de lui faire voir , flotloit dans la plus cruelle incertitude. Celui qui lui parloit lui paroissoit seulement plus jeune que son époux : Elle en marqua sa surprise. Ah ! Mathilde , lui dit-il , se peut-il qu'un si léger déguisement vous fasse me méconnoître ? Votre cœur n'eût-il pas dû écarter ce foible prestige ? auquel j'avouerais que j'ai eu recours pour paroître à vos yeux avec les mêmes traits , qui vous plurent tant dans le Pélerin Cinthio ? Le charme a opéré le même changement sur votre figure ; regardez-vous dans cette glace , ajouta-t-il , en lui donnant un miroir infidèle qui rajeunissoit. Mathilde se retrouva dans l'état où elle étoit lorsqu'elle épousa Hubert. Vous sentez bien , Mathilde , reprit-il , pourquoi j'ai eu recours à ce surcroît de charmes : Le savant Enchanteur , qui nous fait part de ses secrets , m'a assuré que nous aurions la postérité la plus nombreuse ; mais que les momens étoient précieux , & que ce jour étoit marqué par les plus heureuses destinées.

Mathilde étoit bien convaincue qu'elle parloit à Hubert , cependant un secret sentiment la retenoit encore. Cher époux , lui disoit-elle , je ne sais quel est le trouble qui m'agite ; vous connoissiez ma tendresse pour vous , vous

savez avec quelle volupté je me suis toujours livrée à vos transports : D'où vient que, dans ce moment, je ne puis trouver, au fond de mon cœur, la même ardeur & les mêmes desirs ? Quoi, Mathilde, s'écria le faux Duc de Normandie, Mathilde éprouveroit, enfin, de l'indifférence pour un époux qui n'a jamais cessé d'être amant, & qui l'est, dans ce moment, plus qu'il ne le fut jamais ! Oh ! pour de l'indifférence, non, dit-elle, non, cela est impossible : Mais... dans cette caverne ! à la merci d'un Juif ! Je t'entends, reprit-il, ma chère Mathilde, viens, suis-moi. Mathilde lui tend la main, il l'embrasse, & la conduit dans un bosquet de myrthes, au de là d'un ruisseau qu'ils passèrent dans une nacelle que le faux Duc tira sur le rivage : C'est là que, séparé du reste du monde, le perfide se livra à mille transports qui furent rendus inutiles, comme on le verra dans son temps.

Cependant, les heures se passent : Le jour est près de sa fin, & le lâche Iduméen, qui avoit tout à craindre d'Hubert, veut séparer les amans ; il appelle Mathilde, qui ne l'entend point ; il veut passer dans l'île des myrthes ; mais la nacelle étoit sur le rivage opposé ; il franchit le ruisseau à la nage, & trouve le faux Duc, qui soutenoit Mathilde évanouie. Il le presse, lui fait sentir le danger qu'ils courent, & ils éveillent la Duchesse, dont le premier mouvement est d'embrasser son époux : Mais, ô ciel ! l'illusion avoit cessé, le faux Duc n'avoit plus aucune ressemblance avec le

véritable. Perfides, s'écrie-t-elle, dans quel abyme m'avez-vous plongée? Barbares, arrachez-moi le jour, il ne vous en coûtera qu'un crime de plus. Vous avez osé déshonorer votre Souveraine, tremblez. Montre, dit-elle au Juif, arrache-moi le jour, te dis-je, ou je vais tout révéler au Duc; & toi, vil imposteur, par quel prestige, abusant de ma propre vertu, as-tu pu tromper, sous une fausse apparence, le penchant secret de mon cœur.

Mathilde pleuroit & s'arrachoit les cheveux; elle voulut se poignarder, le Juif l'empêcha. Il prit un air consterné, représenta à la Duchesse que sa mort entraîneroit celle de son mari; que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, étoit d'ensevelir tout dans le plus profond mystère; qu'au surplus, elle n'avoit rien à se reprocher. N'êtes-vous pas venue, lui dit-il, interroger mon art? Ne vous ai-je pas demandé si la présence d'un Génie ne vous effrayeroit point? Ne vous ai-je pas dit que, souvent, ces esprits s'unissoient aux mortelles? Ne m'avez-vous pas permis d'en invoquer un? Il est vrai que la forme sous laquelle il a paru vous a trompée; sous toute autre, il n'eût pu obtenir de vous des faveurs, sans lesquelles il étoit impossible que vos desirs pour votre postérité fussent remplis. Quoi, reprit-elle, tu voudrois me persuader encore que ce ravisseur est un esprit élémentaire? Beauté céleste, s'écria le faux Sylphe d'une voix entrecoupée, je n'ai commis d'autre crime que d'avoir emprunté les traits de votre

époux, & de n'avoir pas essayé de vous plaire sous les miens. Et qui es-tu, dit la Duchesse d'un ton imposant? Je suis un démon, s'écria le scélérat, & l'enfant que tu portes aura tes vertus & mes vices. Sois discrète, cache à ton mari ce qui vient de t'arriver : Malgré le ciel, tu as voulu avoir un fils, dans neuf mois tu le mettras au monde.

La douce & timide Mathilde vouloit s'élancer sur son ravisseur ; mais il s'engloutit dans le sein de la terre, & ne laissa qu'une épaisse fumée. Elle demeura comme interdite ; elle ne savoit que croire de tout ce qui venoit de se passer ; le Juif l'assura que tous ces événemens étoient fort ordinaires, que le Génie auquel elle avoit accordé ses faveurs, étoit un Génie tout-puissant, dont l'empire étoit au centre du globe de la terre.

Elle avoit entendu parler à sa nourrice de Lutins, d'Esprits incubes & succubes, de Sylphes, de Gnomes & d'Ondins : Jusqu'à ce moment, elle n'avoit ajouté aucune foi à ces fables : Si ce qu'elle venoit de voir ne la persuada pas entièrement, elle avoit un si grand intérêt à le croire, qu'elle commença, tout au moins, de douter. Elle se fit reconduire par le Juif, & revint au Palais, où, par bonheur, le Duc n'étoit pas encore rentré : Elle eut le temps de se mettre au lit, sous prétexte d'une légère indisposition.

Le Duc étoit à la chasse depuis le matin : Il revint harrassé : On lui dit que la Duchesse reposoit ; il remit au lendemain à la voir. A

peine fut-il jour, qu'il passa dans l'appartement de Mathilde : Il la trouva un peu abattue, il se coucha auprès d'elle, & lui fournit des raisons de douter si le fils qui devoit naître d'elle appartiendrait au Duc ou au Démon.

Mathilde, cependant, inquiète sur l'existence des Esprits élémentaires, alloit consultant de tous côtés; mais elle ne pouvoit être éclaircie : Enfin, elle appela le Juif, à qui elle promit sa grâce s'il lui avouoit la vérité, quelle qu'elle fût. Le Juif lui donna sa parole qu'il ne lui cacheroit rien après ses couches : Car sa grossesse étoit déclarée, à la grande satisfaction du Duc & de ses Sujets.

Enfin, le temps d'accoucher arriva, Mathilde éprouva les douleurs les plus affreuses; son accouchement dura un mois entier, malgré les prières & les vœux de toute la Cour : Tous ceux qui étoient auprès de la Princesse fondoient en larmes. Le moment de la naissance fut annoncé par les prodiges les plus inouïs, soit qu'ils fussent surnaturels, comme plusieurs Historiens l'ont cru, soit qu'ils fussent les effets des secrets du Juif. Lorsqu'il naquit, le ciel se couvrit de nuages & retentit, d'un pôle à l'autre, de coups redoublés de tonnerre. Le Palais du Duc parut tout en feu, un ouragan renversa une de ses principales tours; une chouette, qui se glissa dans la chambre de la Duchesse, éteignit, avec ses ailes, l'une après l'autre, toutes les bougies, qui se rallumèrent d'elles-mêmes. L'enfant, en venant au monde, éternua trois fois, &

il lui vint trois dents ; deux heures après , il éternua encore trois fois , & l'on s'aperçut de trois dents nouvelles ; avant la fin du jour , il ne lui en manquoit aucune. Il mordoit ses nourrices , & l'une d'elles ne put s'empêcher de s'écrier que cet enfant étoit un diable , ce qui alarma beaucoup sa mère. On fut obligé de le nourrir avec du lait , qu'on lui faisoit avaler , malgré lui , au moyen d'un biberon. A peine avoit-il un an , qu'il parloit aussi distinctement que son père : Il demandoit tous ses besoins , & savoit se faire obéir : Les enfans ordinaires , à l'âge de sept ans , sont moins formés qu'il ne l'étoit : Son père l'appela Robert. Il n'y avoit aucune sorte de méchancetés qu'il ne fit , jetant à la tête des uns tout ce qu'il tenoit dans ses mains , frappant les autres , & ne faisant grâce à personne. A cinq ans , il assommoit tous les enfans d'un âge supérieur : Ils fuyoient dès qu'ils le voyoient. Le propos de sa nourrice , lorsqu'il la mordit , & la terreur qu'il inspiroit aux autres enfans , lui firent donner le nom de Robert le Diable , qu'il porta toute sa vie.



CHAPITRE III.

Espiègleries de Robert. Chagrins qu'il donne à ses parens. Devoirs qu'impose le titre de Chevalier. Combat.

UNE enfance aussi difficile annonçoit la jeunesse la plus orageuse. Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, le Duc le mit sous la conduite d'un Gouverneur, auquel il donna toute autorité. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui avoit servi l'État dans le Ministère. Il ne se chargea de Robert que par considération pour son père, & parce que, d'ailleurs, à travers les défauts de ce jeune-homme, il croyoit voir un fonds heureux. Robert, marqua la plus grande indocilité, il jura que jamais il ne souffriroit que personne fût son maître, prit ses livres, les foula aux pieds & menaça son Gouverneur. Le Duc le fit mettre aux arrêts dans le donjon. Robert, qui, dans ce moment, ne fut pas le plus fort, ou, du moins, qui ne voulut point lutter contre son père, fit semblant de se repentir; mais, c'est dans le temps qu'il paroïssoit plus tranquille, qu'il méditoit ses espiègleries. Dans le grand nombre de celles dont on parle encore en Normandie, les Historiens n'ont conservé que les suivantes. La veille d'une grande partie de chasse, il résolut de se faire manquer. Il entendit la

nuit, &, lorsqu'il crut que tout le monde dormoit profondément, il se lève, va, nus pieds, dans toutes les chambres de son donjon, prend les culottes, les souliers & les bas de son Gouverneur, les siens & ceux de ses domestiques, & les porte dans les chambres, du premier étage, reporte ceux du premier au second, ceux du second au donjon, & se remet dans son lit. A l'heure indiquée, lorsqu'il fallut se lever, & que chacun veut s'habiller à la hâte, les uns trouvent leurs habillemens élargis, les autres beaucoup plus étroits que la veille. L'un va faire part de son aventure à son voisin, qui venoit lui communiquer la sienne; l'autre fouille dans sa poche, & y trouve de l'argent qu'il n'y avoit pas laissé. L'alarme & la surprise se communiquent de chambre en chambre. Robert n'est pas le dernier à jurer; à tout instant, l'embarras augmente. Il aperçoit un valet-de-pied qui portoit sa culotte, il s'élance sur lui, & le traite de fripon, le même valet voit ses bas aux jambes du Gouverneur. Tout étoit dans la confusion; Robert feint de chercher l'auteur de cet embarras : Le Duc de Normandie, qui voit sa partie de chasse dérangée, est furieux, & veut qu'on punisse le coupable; le Gouverneur, qui se doutoit de la vérité, appaise tout le monde. Mais toute la journée se passa à retrouver ses effets.

Une autre fois, il étoit avec quelques camarades de son âge & de son caractère, dont l'un l'avoit servi dans l'aventure précédente.

Ils alloient de tous côtés, volant les fruits & dévastant les campagnes. Ils entrèrent dans le jardin d'un Couvent de Moines; ils furent aperçus : Un des Frères, escorté de quelques valets, se mit à les poursuivre : Les camarades de Robert escaladèrent les murs & se sauvèrent : Robert, moins prompt fut le dernier; le Frère l'atteignit au moment où il escaladoit; il ne l'arrêta point, mais, à grands coups de discipline, il l'accompagna jusqu'au haut du mur. Lorsque Robert y fut parvenu, il se mit à pleurer & à crier après son couteau, qui, disoit-il, étoit garni en or : Le bon Frère lui demanda où il l'avoit laissé, & lui promit de le lui donner : Robert lui fit signe que c'étoit au pied du mur, parmi des herbes qu'il lui indiqua du doigt. Le Religieux, qui vouloit profiter du couteau, se mit à le chercher : Tandis qu'il avoit le front courbé, Robert détacha du mur la plus grosse pierre qu'il put arracher, & la jeta sur le dos du Frère, qui resta estropié sur la place.

Chaque jour, il inventoit de nouvelles espiégeries : Son Gouverneur voulut le corriger. Robert jura de lui ôter cette fantaisie, & il remit à la nuit même l'exécution de ce dessein. Pour mieux s'assurer de Robert, qui s'échappoit souvent, le Duc l'avoit logé, comme on l'a dit, dans le donjon, au plus haut du palais. Depuis l'aventure du changement d'habillemens, le Gouverneur ne se couchoit jamais, qu'il ne fût bien certain

que Robert étoit endormi. Il falloit, pour arriver à son appartement, monter quelques marches & traverser un long corridor. Le Gouverneur, à une certaine heure, ne manqua pas d'aller espionner Robert; il laissoit ses pantoufles sur l'escalier, & s'introduisoit dans l'appartement. Robert l'attendit pendant la nuit, le laisse passer, &, tandis qu'il étoit à faire sa visite, qui fut d'autant plus longue, qu'il avoit trouvé la porte ouverte, sans que personne lui répondît, Robert cloua les pantoufles du Gouverneur, & se retira. Alarmé de ne pas trouver son Elève, le Gouverneur revient à la hâte, met ses pieds dans ses pantoufles, &, dès qu'il veut avancer, son corps perdant l'équilibre, il roule dans l'escalier avec fracas; les cris du Gouverneur, le bruit qu'il fait en roulant, éveillent les valets : On accourt au bruit, & Robert est des premiers à lui porter du secours.

Cette espièglerie eut des suites plus fâcheuses que Robert ne l'avoit cru : Le Gouverneur se blessa, & mourut, peu de jours après, de ses blessures. Dès ce moment, Robert ne voulut plus étudier, &, quand même il l'eût promis, personne ne se fût chargé de lui. Sa méchanceté étoit au comble, on ne l'appeloit, par-tout, que Robert le Diable, & autant ses parens avoient désiré de l'avoir, autant étoient-ils fâchés d'avoir été exaucés. Mathilde, surtout, étoit désolée, & n'osoit confier à personne le mystère de la naissance de son fils.

Robert

Robert étoit parvenu à sa dix - septième année; Mathilde, malgré ses vices & la honte de sa naissance, ne pouvoit s'empêcher de l'aimer : Elle espéra que, s'il obtenoit le grade de Chevalier, ce titre imposant seroit un frein pour l'avenir. Elle le proposa à son époux, qui assembla les principaux Seigneurs de la Cour & tous les Chevaliers de ses États. Il avoit fait publier un grand tournoi, afin que Robert parût digne de la marque d'honneur dont il alloit être décoré. Le Duc lui exposa les devoirs auxquels le titre de Chevalier l'obligeoit. Il lui représenta que la naissance & les dignités ne servoient, le plus souvent, qu'à dégrader les hommes, en les faisant connoître; que, si ces prérogatives ne nous faisoient point aimer, elles devoient nous faire détester; qu'il n'y avoit pas de milieu pour les Grands, entre l'amour & la haine, le respect & le mépris; que ce n'étoit qu'à force de vertus qu'ils pouvoient faire oublier à leurs inférieurs, leur supériorité toujours humiliante; qu'il n'y avoit d'autre moyen, pour se concilier l'estime & l'amitié du peuple, que d'être doux, honnête & vertueux; qu'un homme, d'une naissance commune, pouvoit être vicieux, sans conséquence; mais qu'un Grand étoit dans la nécessité d'être sans reproche : Enfin, que le titre de Chevalier alloit lui imposer encore plus formellement cette nécessité; qu'il seroit honteux qu'un Prince né pour régner sur de vastes Etats, ne fût point armé

B

Chevalier ; mais qu'il le feroit encore davantage qu'un Chevalier n'eût pas les vertus de son état. Robert répondit à son père, que la vertu étoit indépendante d'un vain titre : Que, Chevalier ou non, il devoit connoître ses devoirs, & qu'il s'expliqueroit plus ouvertement devant les Chevaliers. Le Duc ne le pressa pas davantage, & ne favoit que penser de son fils.

Le jour fixé pour le Tournoi, & tous les Chevaliers étant assemblés & prêts à recevoir Robert, il leur parla ainsi : Chevaliers, si le courage & la valeur sont les premières vertus que vous exigez pour être admis dans votre Ordre, personne, je crois, n'y a plus de droit que moi ; j'espère de vous le prouver avant la fin du jour. Vous exigez, dit-on, toutes les autres vertus qui constituent l'honnête homme, en quoi je trouve l'Ordre de Chevalerie fort inutile : Car, il suffit de vivre parmi les hommes, pour être assujéti aux mêmes devoirs. Ces vertus doivent naître avec nous, leur développement dépend des circonstances : J'ignore si je les possède, parce qu'il ne s'est pas présenté des occasions de les exercer ; ce que je fais bien, c'est que l'Ordre de Chevalerie ne les donnant, ni ne pouvant les donner, il est assez indifférent à l'honnête homme qui les possède d'être ou de n'être point Chevalier. Votre Ordre doit donc se borner à exiger de ceux qui y aspirent, une valeur éclairée & un courage à toute épreuve. Voilà, Chevaliers, sur quoi vous devez me juger,

m'admettre, ou me refuser. J'espère, à cet égard, de mériter votre estime.

Robert entre en lice, il ne se présente point de combattant qu'il ne terrasse; il ne se contente pas de les renverser, il fait voler leurs armes en éclats, tue leurs chevaux, qu'il perce d'outre en outre. Il combattit avec plus de ménagement contre ceux qu'il attaquoit; mais, dès qu'un Chevalier osoit être l'agresseur, il couroit risque de la vie, & y laissoit un bras ou une jambe. Tous les Chevaliers étoient indignés, il leur proposa de se battre lui seul contre tous ensemble; les lois de la Chevalerie s'y oppoisoient, parce qu'il n'y auroit point eu de gloire à le vaincre, & qu'il y auroit eu beaucoup de honte à être vaincus. Pour rendre la partie moins inégale, Robert demanda qu'il fût permis à ses compagnons d'armes, quoiqu'ils ne fussent encore qu'Écuyers, d'entrer en lice pour le soutenir. Les Chevaliers, qui craignirent que leur refus ne fût pris pour une marque de timidité, consentirent à la demande de Robert : Peut-être espéroient-ils de se venger, en se réunissant, des coups qu'il leur avoit portés à chacun en particulier. Ses jeunes compagnons, qui n'étoient que spectateurs du combat, entrent dans la barrière, au nombre de quinze. Les Chevaliers que Robert n'avoit pas mis hors d'état de se battre, se présentèrent. Comme leur nombre étoit supérieur, ils vouloient tirer au sort : Robert voulut qu'ils combattissent tous. Il ordonne à ses compagnons d'attaquer :

Les chevaux de plus de moitié sont renversés, & les Cavaliers obligés de se retirer. Alors, Robert se jette au milieu des Chevaliers comme un furieux : En un moment, armets, lances, écus, tout est brisé : Les plus intrépides frémissent ; il poursuit, il renverse tout ce qui tombe sous ses coups. Sa lance s'est brisée ; son épée a l'apparence d'une scie, il en fait des blessures encore plus dangereuses ; elle casse, enfin, en ses mains. Il prend celle d'un de ses camarades, qui se casse encore. Il aperçoit une barre de fer qui servoit de barrière, il se jette à bas de son cheval, arrache cette nouvelle arme, & assomme chevaux & Cavaliers. Le combat avoit été très-meurtrier ; trois Chevaliers des plus vaillans avoient perdu la vie ; le champ de bataille étoit couvert d'éclats d'armes, de membres épars & de chevaux tués. Robert combattoit encore ; le Duc, son père, ordonna qu'on cessât, & déclara que le Tournoi étoit fini ; son fils étoit sourd à sa voix, il respiroit le sang & le carnage. Huit Chevaliers, qui restoit encore, sans égard au nombre, ni à l'égalité des forces, s'unissent pour l'accabler ensemble. Robert les attend de pied ferme, &, se faisant soutenir, pour n'être pas pris en flanc, par deux de ses compagnons, il se défend avec tant d'avantage, qu'il fait mordre la poussière à trois de ses assaillans. Enfin, le peuple, indigné de tant de sang répandu, murmure & s'élève. Robert, le téméraire Robert, ose l'affronter : Déjà la populace s'arme de pierres, la sédition commence à devenir générale. La

Duchesse, la larme à l'œil, entre dans la lice, court au devant de Robert, fait semblant de tomber à ses genoux : Il est honteux de ce mouvement, rend les armes à sa mère, & se laisse conduire au Palais ; mais il se garda bien d'y entrer, dans la crainte que son père ne l'arrêtât. Il promit à la Duchesse de ne pas pousser les choses plus loin : Il se retira chez un de ses camarades, & y passa la nuit.

CHAPITRE IV.

Révolte de Robert. Ses cruautés & son libertinage. Il déclare la guerre à son Père. Aventure de sept Hermites.

LE lendemain, dès le point du jour, Robert rassemble sa petite troupe, & forme le projet de parcourir toute la Normandie, & de chercher les aventures. La terreur marchoit devant lui ; rien n'étoit à couvert de ses fureurs & de sa lubricité. Par-tout où il découvroit de jeunes filles ou des femmes dont la beauté méritoit ses funestes hommages, il falloit que, de gré ou de force, il en obtint les faveurs : Malheur à qui s'opposoit à ses violences. Ses trésors étoient les temples ; il emportoit les vases & les ornemens d'or & d'argent, il les remplaçoit par des vases de bois ou de terre. Il disoit, d'un ton insultant,

B iij

avec une raillerie sacrilège, qu'un Dieu né dans une étable, devoit s'accoutumer à boire dans des vases de bois. Il vivoit aux dépens des Moines & couchoit dans les Couvens de Religieux. Rien n'étoit à l'abri de ses insultes : Il avoit grossi sa petite troupe. Si, quelque-fois, dans les villages, les payfans s'attroupoient pour se défendre, Robert & sa troupe, le fer & le feu en main, fondonnoient sur eux, massacroient ceux qui tomboient sous leurs coups, déshonoroient leurs femmes & leurs filles, &, souvent, embrasoient leurs maisons.

Le Duc recevoit des plaintes de tous les côtés, son palais retentissoit de cris : L'un venoit réclamer sa fille, qu'on avoit enlevée; l'autre crioit vengeance des insultes faites à sa femme; celui-ci pleuroit la mort d'un fils qui avoit péri en défendant l'honneur de sa sœur; celui-là demandoit que, puisque Robert avoit détruit sa maison, son père l'indemnifât ou le nourrît : Enfin, tous le supplioient de les délivrer de ce fléau destructeur. Le Duc étoit encore plus affligé que ces malheureux. Grand Dieu! disoit-il, qui me l'avez donné dans votre colère, pour me punir des murmures que je formois contre votre sagesse, que votre vengeance ne tombe que sur moi; épargnez ce peuple innocent, qui n'a pu être complice de mes crimes.

Le Duc assembla son Conseil pour chercher des moyens de terminer tous ces maux. Un Conseiller fut d'avis de former une troupe de

ses meilleurs soldats, & de l'envoyer vers son fils, pour le prendre, le conduire à son père, & , après l'avoir détenu quelques jours en prison, lui défendre, en présence de toute la Cour, de commettre, à l'avenir, aucun excès, & le menacer, en cas de récidive, de le faire juger selon la rigueur des lois. Le Duc approuva cet avis, il choisit lui-même les soldats qu'il destina pour cette expédition : Il les fit partir, avec ordre d'arrêter son fils par-tout où ils pourroient le rencontrer. Il permit à l'Officier qui commandoit la troupe, d'user de force, d'adresse, & de tous les moyens qui lui paroïtroient convenables. L'Officier dispersa ses soldats dans différens hameaux. Robert, qui fut instruit de sa marche, rassembla ses compagnons, & attaqua successivement ces petits pelotons de soldats, trop éloignés les uns des autres pour se soutenir; il en tua plusieurs, en fit de prisonniers, & força les autres à se réunir à la troupe principale. C'est alors qu'il fit une attaque générale, dans laquelle il en massacra plus d'un tiers, il poursuivit les autres, & en prit une très-grande partie, avec l'Officier qui les commandoit. Robert, qui ne se connoissoit plus, dès qu'il entroit en furie, fut implacable; il fit venir les prisonniers, leur fit crever les yeux, & , ensuite, les accablant d'injures : Allez, leur dit-il, rapportez aux Conseillers de mon père, qu'il n'est pas aussi aisé de me prendre que d'en former le projet; que je ne crains rien, & que toutes les Ordonnances de la Cour ne

B iv

valent pas un tour de main d'un seul de mes camarades.

Les malheureux soldats se firent conduire vers le Duc, à qui ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé. Celui qui avoit donné l'avis de faire poursuivre Robert, étoit au désespoir : Le Duc étoit de la plus grande indignation. Dans un mouvement de colère, il projeta d'aller lui-même, avec le double de troupes, tâcher de prendre son fils, ou s'exposer à périr de ses mains. Le même Conseiller représenta au Duc la témérité d'un semblable dessein. Premièrement, ce seroit exposer sa personne & son honneur, soit qu'il le prît, soit qu'il lui échappât. En second lieu, ce seroit exposer ce fils dénaturé à commettre le plus abominable parricide. Il conclut à la punition du coupable, tant à cause de sa révolte, que des maux dont il accabloit les sujets du Duc : Il ajouta que les lois prononçoient son supplice. En conséquence, le Duc fit publier un Édit dans toutes les villes du Duché, portant ordre d'arrêter Robert, & permettant à tout de faire tout ce qui seroit en leur pouvoir pour y réussir, & l'amener, avec tous ses complices. Cet Édit ayant été publié, Robert en fut bientôt informé ; il entra en fureur, ses compagnons frémirent pour eux-mêmes : Ils savoyent bien que, s'ils étoient pris, ils n'avoient aucune grâce à espérer. Lorsque Robert vit qu'il ne viendrait point à bout de les rassurer, il les rassembla & jura devant eux, à son père, la guerre la plus cruelle : Il leur

propofa d'augmenter leur nombre, de groffir leur troupe, & de mettre, enfuite, tout le pays à contribution ; il prit leurs fermens & fit le fien d'être inexorable pour tous ceux qui tomberoient dans leurs mains, fût-ce leurs pères, leurs enfans ou leurs frères, à moins qu'ils ne vouluſſent s'affocier avec eux. Ils dreſſèrent des ſtatuts, qu'ils ſignèrent du ſang d'un des Courtiſans, leur priſonnier, qui avoit été d'avis de faire punir Robert ſelon la rigueur des loïs.

Lorſque Robert ſe fut aſſuré de la fidélité des principaux Chefs, il conduiſit ſa troupe dans le fond d'une forêt où les rayons du ſoleil n'avoient jamais pénétré : Ce lieu étoit entouré de rochers entaſſés les uns ſur les autres, qui paroïſſoient s'être détachés d'une montagne voiſine : Ces rochers étoient couverts de brouſſailles & couronnés de ſapins auſſi anciens que le monde. A l'aide de gros arbres, qu'ils arrachèrent, & dont ils couvrirent les vides que les pierres laiſſoient entre elles, ils ſe firent un aſyle & un fort inabordable, auquel on ne parvénoit que par un ſentier très-étroit, bordé, de tous côtés, de précipices effrayans. Tel étoit le repaire affreux que Robert préféroit au palais de ſon père, tant la débauche & le libertinage aveuglent ceux qui ſ'y livrent ! Cette caverne étoit une demeure auſſi incommode pour ceux qui l'habitoient, qu'elle eût été funeſte à quiconque eût oſé l'attaquer.

Robert avoit compoſé ſa troupe de tout ce

B v

qu'il y avoit de plus scélérats dans les États de son père ; les uns en avoient été chassés pour leurs crimes , & les autres pour leurs dettes : C'est dans leur nombre qu'il choisit ses Officiers ; les filoux , & ceux que leur paresse avoit dévoués à la mendicité , les faiseurs de projets , les politiques , les libertins , en un mot , tous ceux que leur oisiveté avoit jetés dans l'indigence , étoient à la solde de Robert , & avoient , néanmoins , leur part dans le butin. Cette troupe abominable étoit d'autant plus à craindre , qu'aucun frein ne pouvoit la modérer. Ces brigands n'alloient jamais au combat que la victoire ou la mort ne s'ensuivit. Comme ils savoient qu'ils n'avoient aucune grâce à espérer , s'ils étoient pris , ils n'en faisoient jamais , excepté aux femmes qu'ils amenoient dans leur Fort. Il étoit réglé , entre eux , qu'il y en auroit toujours une certaine quantité au service de la société , & lorsqu'on en prendroit de nouvelles , on les confronteroit avec les anciennes , & qu'on se déferoit des moins belles. Chacun étoit muni d'une certaine dose de poison , au cas qu'il fût pris vivant & condamné à la mort.

Robert nommoit , tous les jours , les détachemens , qu'il envoyoit sur les grands chemins ; il avoit , dans toutes les villes , des correspondans , qui l'avertissoient de tous ceux qui se mettoient en campagne , & des voitures qui partoient , des effets qu'elles portoient , & du chemin qu'elles devoient tenir. Ils s'étoient rendu si redoutables , que personne n'o-

soit plus s'exposer dans les chemins. Quelques brigands avoient été pris : On espéroit , par leur secours , de pouvoir parvenir jusqu'au Fort ; mais , lorsqu'ils se voyoient menacés des tortures , ils ne faisoient qu'avaler le poison , & ils expiroient. Ce poison , dont on ne découvrit le mystère que long-temps après , étoit contenu dans un noyau de prune , de cerise , ou de quelqu'autre fruit adroitement ouvert & refermé avec art. Ils le portoient dans leur bouche , & ils auroient pu l'avaler sans en être incommodés ; mais lorsqu'ils vouloient éprouver l'effet du poison , ils cassoient le noyau , & , dans l'instant , ils mouroient. On n'osoit plus sortir des villes , les laboureurs & les paysans avoient abandonné la culture des terres. Quelques Chevaliers s'armèrent & résolurent de suivre ces assassins jusque dans le Fort. Robert les laissa s'engager jusque dans le sentier qui y conduisoit , & , lorsqu'il vit qu'ils ne pouvoient se retirer qu'un à un , il fit ouvrir une trape qui étoit derrière eux , & qu'ils n'avoient point aperçue. Cette trape , quoiqu'éloignée du Fort , s'ouvroit en tirant une chaîne qui y répondoit : C'étoit une espèce de pont-levis qu'on n'apercevoit point lorsqu'il étoit baissé ; l'ouverture coupoit le sentier par un intervalle de dix pieds , & découvroit un précipice de soixante brasses de profondeur. Lorsque les Chevaliers furent engagés dans le sentier , Robert sortit de son Fort & les força de reculer ; mais , à mesure qu'ils se retiroient , ils tomboient dans le précipice : Il les suivit

B vj

jusqu'au dernier, la lance dans les reins, & lorsqu'il les eut tous précipités, il referma la trape, & laissa périr de faim & de douleur ceux qui, en tombant, avoient eu le malheur de n'être pas écrasés dans leur chute.

La désolation régnoit dans toute la Normandie. Cependant Robert étoit quelquefois révolté des sentimens féroces de ses complices, &, lorsqu'il jetoit les yeux sur lui-même, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une espèce d'horreur; mais il étoit trop avancé dans le crime pour oser reculer: Ses remords ne servoient qu'à lui inspirer de nouvelles fureurs: Il eût voulu les étouffer à force d'entasser crimes sur crimes.

Un jour, Robert, errant dans les bois, cherchoit des victimes à sa fureur; le besoin de faire du mal, devenu essentiel à son existence, se faisoit sentir à lui, ce jour-là, avec plus de fureur que de coutume. Le malheur lui conduisit sept Hermites qui traversoient la Normandie, & qui revenoient de Rome. Ces infortunés s'adressèrent à lui, pour lui demander leur chemin. Robert contrefit d'abord le dévot, leur fit raconter tout ce qu'ils avoient fait dans leur voyage, &, se montant peu à peu sur le ton railleur, il leur demanda le récit de leurs aventures galantes. Mais, soit discrétion de la part des bons Hermites, soit qu'en effet leur piété n'eût pas succombé à la tentation, ils assurèrent Robert, qu'il ne leur étoit rien arrivé qui méritât son attention. Lui, qui ne cherchoit qu'à les pousser

à bout, leur tint les discours les plus indécens, & leur demanda leur avis sur les cas les plus infâmes; il les pressa de lui dire ce qu'ils auroient fait, dans telle ou telle circonstance; comment ils auroient évité les ruses du Diable, s'il s'y étoit pris de telle ou telle manière pour les tenter. Ils ne manquèrent pas, alors, de lui raconter comment, dans une situation si délicate, St.-Antoine s'étoit tiré d'affaire. Voyons, dit-il, si vous serez aussi sages, ou, plutôt, aussi fots que lui. Robert, qui, dès le commencement de cet entretien, avoit fait savoir ses volontés dans le Fort, ne fit que dire un mot qu'ils ne comprirent pas, & aussi-tôt cinq jeunes filles toutes nues, sortirent de derrière un feuillage épais, & se mirent à danser. Les Hermites couvrirent leurs yeux de leurs mains, & prirent la fuite, en faisant de grands signes de croix: Robert court après eux, & leur crie de toutes ses forces d'arrêter; ils les prénoient, lui & ses femmes, pour des diables sortis des enfers. Robert en atteint un, & d'un coup de sabre, lui abat la tête: Les autres, plus effrayés encore, doublent le pas; un second tombe, & subit le sort du premier: Les cinq qui restent s'arrêtent, & tombent aux genoux de Robert; il exige d'eux qu'ils se mettent en état de pure nature, & qu'ils répondent aux caresses des jeunes filles. Trois refusent: Robert leur dit de choisir ou de la mort, comme une récompense de leur pudeur, ou de la vie, pour jouir des plaisirs qu'il leur offre. L'un

des cinq Hermites qui restoient, plus déterminé que les autres, s'écrie : Homme sanguinaire, démon, ou qui que tu sois, tes plaisirs sont horribles ; si tu voulois nous séduire, il falloit nous les représenter sous le voile de la décence, & attaquer nos cœurs, avant de rassasier nos yeux ; alors, peut-être, succombant à notre foiblesse, tu aurois pu te vanter d'avoir fait tomber dans tes pièges des hommes, qui, par des combats de plus de vingt ans, ont essayé de se mettre au dessus des passions : Alors, tu aurois eu la satisfaction maligne de voir le vice aux prises avec la vertu : Mais ta fureur aveugle ne t'a même pas permis de jouir de ce spectacle singulier ; ta barbarie a détruit l'illusion même de la volupté, en nous offrant la beauté sans voile, & en étouffant, par tes menaces, tout sentiment de plaisir. Nous rejetons des offres abominables, & quant à notre vie, le ciel ne nous interdit point une juste défense.

Robert, à ces mots, entre en fureur ; les Hermites s'élancent sur lui ; il alloit en être accablé, lorsque les femmes poussèrent des cris affreux : On les entendit du Fort ; trois scélérats vinrent au secours de Robert, les Hermites effrayés prennent la fuite, Robert & ses camarades les suivent, & l'un après l'autre, ils les égorgent. L'un d'eux, en mourant, adressa la parole à Robert, & lui dit, d'un air tranquille & riant : Tu t'applaudis, Robert, & ton ame est déchirée ; je ne changerois pas mon sort pour le tien : Je meurs

innocent, & sans aucun trouble; je te pardonne, car je serois fâché d'emporter au tombeau le sentiment pénible de la haine : Puissé le Ciel te pardonner comme moi ! Adieu, je ne te hais point, je prévois que tes remords te conduiront à la vertu; ne te souviens de mes camarades, & de moi, que dans ce temps-là, & sois assuré que nous t'avons tous pardonné.

CHAPITRE V.

Remords de Robert. Éclaircissemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière sûre de convertir des scélérats. Fin des égaremens de Robert. Il se voue à la réforme.

L'AIR satisfait de l'Hermite mourant, cette générosité qui pardonne à une main sacrilège & meurtrière, les railleries farouches que les camarades de Robert vomissoient contre leurs victimes, le contraste effrayant de femmes nues avec des cadavres couverts de sang, les dernières paroles de l'Hermite, avoient jeté la terreur dans l'ame de Robert; il quitte le bois, tout pensif, & laisse aller son cheval. Il ne sortit de sa rêverie qu'à la vue d'un château qu'il croit reconnoître : Il arrête un berger, & apprend qu'il est devant le château d'Arques : Il demande quelle étoit la cause du

mouvement qu'il y voyoit : On lui dit que la Duchesse Mathilde devoit y dîner ce jour-là. Malgré sa fureur & ses débauches, il avoit toujours conservé un sentiment de tendresse pour sa mère : Il résolut de l'aller voir. Mais, lorsqu'il approcha du château, hommes, femmes, enfans, tout fuyoit devant lui : On fermoit les portes des maisons, & l'on ne se croyoit point en sûreté dans les Eglises. Robert fut frappé de la terreur qu'il inspiroit. Grand Dieu ! s'écria-t-il, le monstre des forêts le plus carnacier seroit moins redouté ! Je n'ai rien fait à cette vile populace, & elle me fuit comme un tigre ! Eh bien, que m'importe ? cette épouvante doit flatter mon orgueil... Mon orgueil !... Un homme s'enorgueillit d'être la terreur du monde, & le fléau de ses semblables ! C'est un mérite que je partage, avec qui ? avec des tyrans, des assassins ; que dis-je ? avec des démons. Quelle est donc la cause de cette crainte qui flatte l'orgueil de ceux qui l'inspirent ? Le carnage, la défolation, la dureté du cœur : Aussi, quelle est sa fuite ? la haine du genre humain, l'ini-mitié, l'horreur. Voilà donc ce que je suis, moi, qui pouvois faire les délices de mes parens & de mes sujets ! Malheureux ! par quelle fatalité, lorsque je pouvois choisir entre l'amour & la haine, me suis-je déterminé pour un sentiment si détestable ? Un sentiment ! la haine & la dureté méritent-elles de porter le même nom que l'amour, le plaisir, la bonté, la tendresse ! Voilà les vrais sentimens qui

conviennent à l'homme ; leurs noms sacrés font tressaillir mon ame ; mais c'est de désespoir de les avoir écartés de mon cœur. Est-il donc si endurci, ce cœur, qu'il ne puisse plus les éprouver ?

C'est avec ces idées que Robert s'approche du château : Lui, qui, jusqu'alors, n'avoit rien appréhendé, éprouva, pour la première fois, cette timidité, le premier mouvement d'une ame généreuse qui veut plaire, & qui craint de ne pas réussir. Il descendit de cheval à la porte du château ; il y entra seul, & sa mère y arriva presqu'aussi-tôt que lui. Dès qu'elle aperçut son fils, elle demeura consternée & tremblante : Elle cherchoit à le fuir, il la retint & se jeta à ses genoux. O ma mère, lui dit-il, votre crainte est le reproche le plus sanglant que vous puissiez me faire. Un fils, fait trembler les auteurs de ses jours ! cette idée est affreuse ! Les tyrans des forêts n'offrent pas des exemples d'un tel phénomène ; pourquoi la nature s'est-elle exercée à faire de moi un monstre plus barbare ? Ah ! Madame... écoutez ; ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous communiquer mes funestes idées. Le Duc de Normandie passe, avec raison, pour le meilleur des Princes, vous êtes adorée pour votre bonté, & moi, je suis abhorré, & , pour comble de maux, je le mérite. Non, je ne suis pas votre fils... Pardonne-moi de t'avoir fait naître, mon cher Robert, lui dit la Duchesse d'une voix basse : Ta naissance est un mystère qu'il faut que je te révèle ; suis-moi. Elle

le conduisit dans une chambre prochaine, & lui raconta la perfidie, à laquelle elle croyoit que Robert devoit le jour. Après ce récit, elle l'embrassa, en fondant en larmes : Tu peux me punir, mon fils, lui dit-elle ; mais épargne à mon époux un éclaircissement qui nous couvrirait de honte l'un & l'autre ; je te jure qu'en recevant dans mes bras le monstre qui me trompa, je croyois me livrer aux caresses du Duc : Par combien de larmes ai-je expié mon malheur ! J'ai consulté, en déguisant nos noms, les personnes les plus sages de mes Etats ; tous m'ont assuré, que, bien loin de rien déclarer à mon mari, il étoit de mon devoir de lui en faire un mystère, pour ne pas porter le trouble dans son ame. Je t'avouerai, mon fils, qu'en voyant les maux dont tu nous accables, j'ai souvent été sur le point de tout divulguer. J'ai craint, te le dirai-je, qu'on ne prît mon aveu pour l'imposture d'une mère désolée, qui se charge de la honte d'un adultère, afin d'avoir un prétexte pour rejeter un enfant indigne.

Robert parut comme frappé de la foudre : Il demanda quel étoit le scélérat qui l'avoit trompée, il apprit qu'il n'existoit plus : O Ciel, s'écria-t-il, je te remercie de sa mort, tu m'épargnes, peut-être, un parricide. Le barbare ! comment votre innocence & votre candeur ne l'ont-ils pas désarmé ! Robert vouloit tout dire au Duc de Normandie : Si je ne suis pas son fils, son Etat ne m'appartient pas, disoit-il. Mathilde le rassura sur ce vain

scrupule. Faute d'enfans mâles, le Duché lui étoit substitué, & elle étoit la maîtresse d'en disposer en faveur de qui elle jugeroit à propos; ainsi, elle ne faisoit aucun tort à personne en le transportant à son fils. Enfin, l'on convint que ce seroit découvrir au Duc un mystère dont il étoit important qu'il ne fût pas informé, & dont la publicité ne pouvoit produire aucun bien. D'ailleurs, quoiqu'un imposteur eût partagé les faveurs de Mathilde avec son époux, Robert pouvoit être le fils du Duc : On garda donc un profond silence sur tout ce qui s'étoit passé.

Robert imputoit ses fureurs & ses cruautés au sang impur qui lui avoit donné l'être; il résolut, dès ce moment, de se vaincre lui-même, & d'expier, par une sagesse à toute épreuve, les crimes dont il s'étoit rendu coupable. Il se jeta aux genoux de sa mère, & la pria de demander grâce pour lui à son époux : Il résolut d'aller à Rome, dans le plus grand pèlerinage. Mon père, disoit-il, m'a banni de ses Etats; il m'a fait la guerre, & j'ai eu l'audace de porter les armes contre lui : Il semble que ce ne soit que pour moi que la nature ait interverti les lois. Mais, malheureux ! est-ce à moi de me plaindre de la nature ? Il n'osa pas se présenter devant le Duc, il remonta à cheval, & alla rejoindre ses camarades, qu'il avoit laissés dans la forêt.

Cependant, la Duchesse ne cessoit de gémir, & de se reprocher d'être la cause du dérèglement de son fils; mais, plus elle s'examinait,

& moins elle pouvoit se reconnoître coupable. Malgré cette assurance intérieure, elle se désoloit : Le Duc arriva à son château, peu de jours après le départ de Robert. La Duchesse alla au devant de lui, & lui apprit le changement de son fils. Le Duc, qui ne pouvoit le croire, se mit à soupirer : Plût à Dieu, disoit-il, que tout ce que vous m'annoncez se trouvât vrai ! mais, hélas ! je n'ose plus l'espérer. Il va à Rome : Puisse-t-il y trouver la fin de ses égaremens ! il a tant outragé l'Être Suprême, que, pour le punir, il épaissira sur ses yeux le bandeau de l'erreur. Le Duc, malgré sa colère, prioit le Ciel de protéger son fils ; il frémissait du voyage qu'il alloit entreprendre.

Robert, bien résolu de changer de conduite, trouva tous ses compagnons assemblés ; ils le reçurent comme un Chef pour lequel ils avoient toujours eu la plus grande vénération. Mais, au lieu de leur parler à son ordinaire, de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il les avoit quittés, il voulut leur faire sentir l'état déplorable dans lequel ils étoient plongés. Victimes dévouées à la vengeance publique, abhorrés de la nature, qu'ils avoient si souvent outragée, en exécration aux honnêtes gens, il leur représenta la mort & l'infamie, dont ils étoient, sans cesse, environnés ; il leur retraça tous les crimes qu'ils avoient commis : Je ne vous parle pas de vos faits dans les Églises, il seroit difficile de vous faire connoître toute l'horreur d'une telle action ; mais, tant de mal-

heureux que nous avons dépouillés, & dont nous avons jeté les familles dans la plus cruelle indigence, tant d'assassinats dont nous avons souillé nos mains, toutes ces injustices, tout ce sang répandu, ces vierges à qui nous ne nous sommes point contentés de ravir l'honneur, mais dont nous avons puni la résistance par une barbarie que leur candeur & leur innocence n'ont pu défarmer; nous avons fait couler les pleurs de la beauté, dont nous voulions obtenir les caresses. Ah! mes amis, ces images déchirent mon ame; les cris des victimes de nos cruautés, les gémissemens de la pudeur outragée, retentissent, sans cesse, à mes oreilles. Il est impossible que vous ne soyez pas accablés de remords; je vous l'avoue, je suis tyrannisé par les miens. Le Ciel est juste, la foudre gronde sur nos têtes; tant qu'elle n'est point partie, il est temps de fléchir la main qui nous menace : Rompons les liens de notre abominable société, ou, si nous en resserons les nœuds, que ce soit pour faire autant d'actions vertueuses que nous en avons commis de criminelles. Il y a tel crime parmi ceux que nous avons à nous reprocher, que mille vertus ne répareront jamais : Cependant, un repentir sincère, une ferme résolution d'embrasser la sagesse, une confiance entière dans l'Être même dont nous méritons la colère, s'ils ne peuvent nous rendre notre innocence, nous rendront, du moins, la paix de l'ame & la tranquillité de l'esprit. Quant à la vengeance publique, je me charge de vous y souf-

traire; le Duc de Normandie, mon père, sera trop flatté de mon retour à la vertu, pour ne pas m'accorder la grâce de chacun de vous. Promettez-moi de vivre, à l'avenir, en bons & honnêtes citoyens, de briser les liens qui vous attachent au crime. Ces femmes, dont nous avons commencé par assaffiner les époux, que nous avons violées, & que nous avons fini par corrompre & par avilir, faisons-leur un sort du butin qui nous reste. Si quelques-uns d'entre vous ont pris de l'amour pour elles, ils peuvent, en les épousant, les rendre à la société, & légitimer un amour infâme. Je n'attends que votre réponse pour aller me jeter aux genoux de mon père, & lui demander votre grâce & sa protection.

Robert cessa de parler; mais un des principaux Officiers de la troupe se leva, & dit d'un ton railleur : Convenez, Messieurs, que si notre Général commence à manquer de courage, il ne manque ni d'adresse ni de prudence. C'est lui qui nous a rassemblés; nous lui avons tout sacrifié, notre honneur, notre liberté, nos vies, nos biens : Parens, amis, épouses, enfans, nous avons tout quitté pour le suivre; &, lorsque nous l'avons vengé de tous ses ennemis, qu'il s'est fait un sort à nos dépens, lorsqu'il est fatigué de plaisirs & rassasié de volupté, il vient nous prêcher la réforme.

Un autre Chef interrompit le premier, & dit qu'il étoit d'avis qu'on donnât l'habit d'un des Hermites, qu'on avoit enterrés depuis quelques jours, à leur Général, qu'il ne lui

manquoit que cela pour être un saint prédicateur; que, soutenu de ses camarades, il ne pourroit pas manquer de faire de grandes conversions; que ce seroit une nouvelle manière de sanctifier leurs captures, & qu'au pis aller, Frère Robert, leur Général, seroit aussi l'Aumônier de la troupe : Quant aux femmes, qu'il avoit raison de vouloir faire cesser le scandale, qu'il falloit que chacun choisît la sienne, & que Frère Robert leur donneroit la bénédiction nuptiale.

Robert leur dit, du ton le plus sérieux, qu'ils eussent à se déterminer, qu'il ne plaisantoit point, & que les railleurs pourroient bien ne pas rire les derniers. Alors, chefs & soldats déclarèrent qu'ils n'entendoient pas changer de conduite; qu'ils rejetoient toute grâce; que, si Robert vouloit continuer de vivre avec eux, ils continueroient de lui obéir comme à leur Général; mais que, s'il se retiroit, il ne trouvât pas mauvais qu'ils le regardassent comme leur ennemi, & qu'ils lui déclarassent une guerre cruelle : Qu'au surplus, ils étoient résolus de mener la même vie, de faire le plus de mal qu'ils pourroient, pour se venger de celui qu'on cherchoit à leur faire, & que, puisque leur destin étoit de vivre aux dépens de la société, ils ne la ménageroient point. Robert voulut insister; ils le tournèrent en ridicule, & finirent par le menacer. Deux jeunes gens seulement, qui s'étoient engagés dans la troupe malgré eux, parce que deux femmes, qu'ils aimoient, ayant été en-

levées par les compagnons de Robert, ils avoient mieux aimé s'associer avec ces brigands, que d'abandonner leurs maîtresses, se rangèrent de son parti, & le prièrent d'obtenir leurs grâces du Duc de Normandie. Robert leur dit de sortir avec leurs maîtresses : Il proposa aux autres femmes de se retirer, & leur offrit la protection de sa mère, mais elles étoient attachées aux brigands, & ne répondirent à Robert que par des injures.

Robert, dont la patience se lassoit, dit à la troupe, qu'il ne leur donnoit que deux heures pour réfléchir, & qu'il reviendrait savoir leur dernière résolution : Il sortit pour ne la pas gêner. Il alla trouver les deux jeunes gens : Après s'être assuré de la pureté de leurs intentions, il leur dit, qu'il alloit exterminer tous ces malheureux, s'ils persistoient dans leurs sentimens; qu'ils eussent soin d'éloigner leurs femmes. En effet, il rentra, &, comme il vit que l'intention de ses compagnons étoit de continuer leurs brigandages, il leur annonça qu'il ne pouvoit pas se dispenser de prendre tous les moyens possibles pour dissiper la troupe, & éloigner les maux dont ils menaçoient la Normandie. Alors, un des Officiers qui avoient fait des plaisanteries sur le changement de Robert, s'écria qu'il avoit, lui, un moyen plus prompt de l'empêcher de les trahir, & fondit sur son Général l'épée à la main. Robert, furieux, ne fit qu'étendre sa main, le prit à la gorge, &, le serrant de toutes ses forces : J'ai souffert tes railleries,

ries, lui dit-il, parce que je les méprisois, & que la langue de vipère ne fait aucun mal, tant qu'elle agite son dard en l'air; mais, aussi-tôt qu'elle est à portée de piquer, on l'écrase avec plaisir. Robert ne fit que ferrer un peu; & l'Officier des brigands fut étouffé. Cet exemple, au lieu d'intimider les autres, ne fit que les irriter encore davantage : Ils se levèrent. Robert, qui n'avoit pas encore lâché sa proie, tourna deux ou trois fois en l'air le corps de l'Officier, & le jeta contre cinq à six des plus mutins, avec tant de force, que trois moururent sur la place. Dès ce moment, la sédition devint générale; tous les Chefs & les principaux soldats qui composoient l'assemblée, cherchèrent à entourer Robert. Il s'adosse au mur, met sa lance en arrêt, les attend de pied ferme, & il en abat autant qu'il s'en présente : Voyant que le combat se ralentissoit, il prend son épée, s'élance sur la troupe, trop resserrée pour pouvoir se défendre en règle; Robert frappe de tous côtés; chaque coup abat un bras ou une tête. Les femmes qui se trouvèrent dans la mêlée, demandèrent grâce, il la leur accorda : Elles se saisirent des épées de ceux que Robert avoit mis hors de combat, & se rangèrent de son côté. L'exemple de Robert, le désir de la liberté, leur prêtèrent des forces; elles attaquèrent les brigands, leur courage s'animoit de celui de leur libérateur. Bientôt la caverne ruissèle de sang, les morts, les mourans, les blessés, sont entassés & servent de rempart aux combattans.

C

Robert suspend un moment ses coups, offre la vie & le pardon à ceux qui voudroient se soumettre & poser leurs armes. Six y consentirent & vinrent tomber aux genoux du Héros, qui les releva & leur rendit leurs épées; les autres protestèrent que, tant qu'il resteroit une goutte de sang dans leurs veines, ils combattoient contre Robert & ses lâches transfuges. Le carnage commença, &, dans une heure, de cent cinquante brigands, il ne resta que trente blessés, qui se battoient encore en blasphémant. Robert leur proposa de se rendre de bonne grâce. Soit qu'ils craignissent qu'il eût dessein de les livrer vivans au Duc son père, soit que leur férocité ne leur permit pas de profiter de la faveur que leur faisoit le vainqueur, ils se rassemblèrent, délibérèrent un moment entre eux, & puis, reprenant leurs places : Tiens, lâche, dirent-ils à Robert, en se perçant le sein, voilà comme de braves gens doivent se rendre à un perfide. Si ton intention étoit de nous faire périr, tu n'as rien à désirer, nous avons prévenu tes vœux.

Cette scène d'horreur frappa Robert d'autant plus sensiblement, qu'il eût désiré les sauver, & de les ramener à la vertu par son exemple. Il vouloit les enterrer; déjà les jeunes gens, les femmes & quelques brigands subalternes, à qui Robert avoit fait grâce, se disposoient à creuser des fosses, lorsque le tonnerre éclate, & qu'une tempête soudaine agite la forêt avec un bruit effrayant; un nuage épais enveloppe tout de son ombre; Robert &

sa petite troupe frémissent, ils invoquent le Ciel, qui répond par des foudres & des éclairs; enfin, la flamme part de la nue, la caverne est embrasée, en moins d'une heure, le feu a dévoré cet asyle impur, les cadavres qui y étoient entassés, & les arbres des environs.

CHAPITRE VI.

Réparation des torts.

ROBERT ne pouvoit pas méconnoître la main qui l'avertissoit; il rendit grâces à l'Etre Suprême de n'avoir pas péri, comme les scélérats que la foudre venoit d'anéantir. Il étoit suivi d'environ dix-huit jeunes femmes, de six beaux hommes, qui paroissoient être les amans de six d'entre elles, & d'environ une trentaine de bandits : L'air morne & pensif, ils traversoient la forêt. Robert se dispoisoit à aller à Rome; mais il n'avoit aucune envie d'y conduire sa troupe; cependant, comme ils avoient formé le projet d'être sages, il ne vouloit pas les abandonner, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de les présenter à son père, & de les mettre dans une situation assez avantageuse, pour qu'ils ne fussent pas exposés à avoir recours, pour vivre, à des moyens toujours dangereux & bien souvent funestes.

Ils arrivèrent, vers la nuit, à une Abbaye :

C. ij

Ils mouroient de faim , n'ayant rien mangé depuis la veille. Robert , pour ne pas effrayer les Moines par la multitude , disperse sa troupe , & la cache dans des broussailles. Il frappe à la porte ; mais , à peine le Portier l'a-t-il aperçu , qu'il tremble de tout son corps , & tombe à la renverse , en s'écriant de toutes ses forces , *au secours, c'est le Diable*. Deux Moines arrivent , reconnoissent Robert , & , voyant le Portier qui se relève en criant toujours au secours , ils s'imaginent que c'est Robert qui l'a assommé , & se mettent à fuir , en criant aussi de toutes leurs forces : Comme ils fuyoient , & que Robert les suivoit , ils rencontrèrent des Moines qui venoient à eux ; la frayeur ne leur permit pas de les distinguer ; ils se heurtent , se culbutent , & renversent ceux qui viennent après eux : La crainte , l'obscurité confondant à leurs yeux tous les objets , chacun prend son voisin & son compagnon pour Robert lui-même ; ils se demandent mutuellement la vie , à genoux l'un devant l'autre. Robert ne put s'empêcher de rire , lorsque , ayant fait apporter un flambeau , il vit leur méprise & leur effroi. Il les rassura , il leur dit , qu'il n'étoit plus cet insensé , ce furieux qui avoit saccagé & pillé leur Abbaye ; il demanda à parler à l'Abbé , qui étoit son oncle. Dès que Robert l'aperçut , il courut se jeter à ses genoux ; il dit à l'Abbé , & aux Religieux , qu'il étoit pénétré du repentir le plus amer d'avoir fait tant de dégâts dans leur Monastère : Il leur

demanda pardon, promit de tout réparer, dès qu'il le pourroit. Le Père Abbé étoit pénétré de joie; il demandoit grâce lui-même pour son neveu; il vantoit, surtout, les trésors de la grâce, qui ramène le pécheur le plus endurci : Il célébroit les ressources de la miséricorde divine, lorsque deux Moines, effrayés, vinrent encore jeter l'alarme dans le Couvent. Nous sommes trahis, s'écrièrent-ils, le Monastère est investi, il ne reste plus d'issue pour la retraite : C'est ici qu'il faut périr. Tout le monde est consterné, Robert lui-même ne sait que penser; enfin, on interroge les deux Moines; ils répondent qu'ils ont vu dans les broussailles qui entourent les murs du Couvent, plus de six cents personnes armées de piques & de poignards. Robert comprit alors que c'étoit sa petite troupe : Il raconta ce qui venoit de lui arriver, le combat qu'il avoit essuyé, la foudre qui avoit consumé ses victimes, & , enfin, que ceux qui le suivoient avoient, ainsi que lui, touché le Ciel par leur repentir; qu'il les avoit fait disperser de côté & d'autre, pour qu'ils ne fussent pas à charge au Couvent : Qu'à la vérité, ils étoient en assez grand nombre, & que, quoiqu'ils périssent de faim, ils attendroient jusqu'au lendemain, aimant mieux passer encore une nuit sans manger que d'incommoder la Communauté. L'Abbé, attendri jusqu'aux larmes, consulta les Religieux : Il fut délibéré qu'on dresseroit trois tentes, l'une pour les femmes,

& les deux autres pour les hommes. Quand les tentes furent dressées, on y apporta des vivres de toutes les espèces, & les Religieux voulurent les servir.

Robert recommanda tous ces malheureux à l'Abbé; il lui donna une lettre pour son père, dans laquelle il le prioit de leur accorder sa protection : Les femmes la méritoient surtout, la plupart avoient été enlevées, de force, à leurs maris, ou à leurs amans, qui avoient perdu la vie en les défendant : Les autres avoient été prises, voyageant, ou se promenant hors des villes, seules ou avec leurs mères. Quant aux Religieux, Robert leur assura que tout ce qui leur avoit été pris, leur feroit rendu. Il y avoit, dans le bois, auprès de la caverne que la foudre avoit consumée, un caveau, que les brigands avoient creusé eux-mêmes, & qu'ils avoient fait construire & fermer par des ouvriers, qu'ils avoient tués ensuite. C'est dans ce caveau qu'on renfermoit tout ce qu'on voloit : C'étoit le trésor de la troupe. Les Chefs avoient deux parts, les autres partageoient tous également. On prenoit, tous les mois, de quoi subsister, le reste étoit en réserve, & devoit se partager au bout de dix ans : Chacun auroit été libre, alors, de se retirer, & d'emporter sa portion du butin; il étoit le maître de laisser ses fonds, &, alors, sa part auroit doublé. Robert donna à l'Abbé la clef de ce trésor, pour le remettre au Duc de Normandie; il le pria de rendre à chacun, & surtout aux Reli-

gieux, ce qui leur appartenoit : Il lui marqua qu'ils trouveroient dans le caveau un journal, dans lequel on avoit écrit toutes les prises & les personnes à qui elles avoient été faites, & que, par ce moyen, il seroit aisé de restituer. Quant aux malheureux & aux femmes qu'il lui recommandoit, il prioit le Duc de leur donner ce qui resteroit des restitutions pour lesquelles il n'y avoit pas d'indices.

Robert passa toute la nuit dans l'Abbaye : Lelendemain, l'Abbé députa deux Religieux, qui conduisirent la petite troupe au Duc de Normandie, qui prit soin des hommes, & confia les femmes à son épouse. Tout fut rendu & distribué, ainsi que Robert l'avoit désiré. L'Abbé l'accompagna sur le chemin de Rome, & alla joindre le Duc & ses deux Religieux : Il raconta tout ce que Robert lui avoit dit, & donna à son père les plus heureuses espérances. Il n'est que trop ordinaire de voir, dans le monde, la conduite la plus foutenue se démentir à un certain âge ; au lieu que, lorsqu'à une jeunesse trop licencieuse succédèrent le remords & l'*assagissement* * ; il est rare de voir qu'on revienne à ses premiers égaremens. Le Duc versa des larmes de joie ; il eût bien voulu embrasser son fils ; mais Robert crut ne pas mériter cette faveur ;

* Terme fort en usage au temps de Robert, & qui manque aux nôtres.

il remercia son père, & lui promit de revenir digne de ses bontés.



CHAPITRE VII.

Robert, Comédien par occasion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Histoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.

ROBERT partit pour Rome, à pieds, seul, sans équipage, s'exposant à tous les dangers & à toutes les incommodités d'un voyage long & pénible. Il avoit des vertus à acquérir; mais son naturel impétueux étoit un obstacle qu'il falloit surmonter; en conséquence, il prit un habit de pèlerin, & alloit demandant l'aumône, tâchant, comme Diogène, de s'accoutumer aux refus & aux duretés des hommes. La patience & la douceur étoient les qualités dont il sentoît qu'il avoit le plus de besoin : Les premières épreuves furent difficiles. Ce fut dans une ville de Savoie, que, venant de traverser le mont Cénis, harassé de lassitude & d'ennui, il trouva une occasion d'exercer cette patience qu'il n'avoit jamais connue. Il rencontra un jeune homme, qu'il crut reconnoître; il l'envifage, & aussitôt Robert se trouve dans ses bras : Il se nommoit Deville : C'étoit un de ses anciens camarades, qui, lassé de la vie qu'il menoit, s'étoit fait bateleur; il étoit associé avec deux

femmes & deux Normands de son âge ; ils alloient dans les villes jouant la comédie & montrant les marionnettes. Le Chef de la petite troupe engagea Robert de venir le voir chez lui, & le retint à souper. Comme il ne vouloit point être connu, il avoit pris le nom d'*el signor Pentito*. Malheureusement pour lui, il avoit passé, dans la même ville, un Musicien fameux, qui alloit jouer l'Opéra à Turin, & qui n'avoit pas voulu s'arrêter : Il étoit Espagnol, & s'appeloit *Lunez Pentido*. Cette conformité de noms fit croire aux habitans que c'étoit le même acteur. Dès le lendemain, Robert reçut une députation pour l'engager à se joindre à Deville, & à donner un spectacle dont on ne cessoit de parler à la Cour de Turin : C'étoit les Amours de Polyphème & de Galatée ; on offroit une somme considérable pour chaque représentation. Robert protesta que, non seulement, il n'étoit pas *Lunez Pentido*, mais encore qu'il ne connoissoit ni la musique vocale, ni l'instrumentale, ni la déclamation. On regarda ce propos comme une défaite. Deville fut pris à partie, &, menacé de la prison : Que voulez-vous que je fasse, disoit-il à Robert ? Je ne puis les dissuader en leur disant la vérité ; rien n'est plus simple. Robert ne voulut point y consentir. Il faut donc que vous jouiez le rôle de Polyphème. Robert étoit furieux ; il étoit, quelquefois, tenté de prendre une lance, & d'assommer les habitans, Magistrats & Comédiens ; mais il avoit fait vœu de se modérer. Deville trouva un

C v

expédient; il y a apparence, dit-il, que ces gens-ci n'ont jamais entendu chanter *Pentido*; vous n'êtes pas musicien, il est vrai, mais vous avez vu des représentations : Voici un moyen de vous tirer d'affaire. Tandis qu'habillé en Polyphème, vous vous agiterez & ferez, sur le théâtre, tous les gestes d'un amant furieux & passionné, un de mes associés chantera pour vous, derrière la toile : Sa voix n'est guère connue, &, d'ailleurs, il a des secrets pour la déguiser. Mais il me semble, disoit Robert, que la musique étant une peinture, ainsi que la poésie, il faudroit un accord entre la musique, le geste & la déclamation; accord qu'il me paroît impossible de rendre, à moins que l'acteur ne soit musicien & poète; or, mon ami, je ne suis ni l'un ni l'autre, & quelque intelligence que vous supposiez à votre associé, il est impossible que nous allions ensemble. Vous connoissiez bien peu le public, lui dit Deville; plus vous ferez de contresens, & plus il vous applaudira; il prendra sur son compte toutes les bévues que vous ferez; la réputation de *Lunez Pentido* est si bien établie, que vous pouvez tout hasarder. La plupart des plaisirs du Public sont une affaire de convention : Au spectacle le plus ennuyeux, il s'amusera, s'il est convenu qu'il doit s'amuser, & s'ennuyera au plus amusant, s'il n'est pas réputé pour être très-agréable. Robert consentit à tout ce qu'on voulut : On fit une répétition, & l'on annonça le spectacle si désiré. Par malheur, dans l'intervalle,

le véritable *Lunez Pentido*, qui revenoit de Turin , & qui passoit dans le village où Robert devoit jouer sous son nom , mais qui n'étoit connu de personne, voulut assister à la représentation. On s'assemble , la toile se lève , Robert fait ses gestes , & le Musicien , caché dans la coulisse , chante le rôle de Polyphème. Les spectateurs , & Lunez lui-même , crurent que le même Acteur chantoit & gesticuloit , l'illusion à cet égard étoit complète ; mais le Musicien chantoit faux de toutes ses forces. Lunez , auteur du poëme & de la musique , qui voyoit estropier l'un & l'autre , & qui , d'ailleurs , étoit si mal imité , ne pouvant y tenir plus long-temps , saute sur le théâtre , & demande , d'un ton insolent , à Robert , de quel droit il s'avise de prendre & de déshonorer le nom fameux de *Lunez Pentido* ; qu'il n'y avoit d'autre Pentido dans le monde que lui , & que quiconque prenoit ce nom étoit un imposteur. La patience de Robert ne tint pas contre l'insolence d'un histrion ; il appliqua au *señor Pentido* le plus rude soufflet qui eût encore été donné à aucun bateleur de Madrid , de Turin & d'Espagne. Pentido voulut riposter , Robert ne lui donna pas le temps , & d'un coup de pied , il l'envoya au fond de la salle. *Lunez* eut beau jurer qu'il étoit le véritable *Pentido* , il fut conduit en prison. Robert , qui avoit eu le temps de se calmer , acheva son rôle , & partit aussi-tôt , ayant que le peuple fût dissuadé : Car telle est son injustice , que , quoiqu'il eût forcé Ro-

C vj

bert, malgré ses protestations, de prendre le nom & le rôle de Lunez, on lui en eût fait un crime : Il n'arrive que trop souvent que le Public se venge contre ses victimes du mal qu'il leur a fait.

Lorsque Robert fut parti, & que Lunez fut sorti de prison, on s'en prit à Deville, qui protesta qu'il ne connoissoit ni le faux, ni le vrai Pentido : Il dit que cet étranger, en parlant de Robert, s'étoit présenté comme un homme à talens, qu'il l'avoit bien accueilli, & que le Public avoit fait le reste. Lunez garda son soufflet & ses coups de pieds, joua Polyphème, comme si rien n'eût été, & ne fut pas autant applaudi que l'avoit été Robert, dont on disoit que la voix étoit plus harmonieuse & plus flexible, ce qui flattoit beaucoup le Musicien qui chantoit pour lui.

Robert se demanda pardon à lui-même de s'être emporté contre un homme qui, au fond, avoit raison, & qui, d'ailleurs, n'étoit qu'un misérable Comédien : Il protesta qu'à l'avenir, tous les bateleurs du monde lui donneroient des démentis, qu'il ne s'en formaliseroit pas.

Ce maudit orgueil tracassoit le bon Robert : Il résolut d'acquérir de la modestie, à quelque prix que ce fût; il crut qu'il en trouveroit au Vatican. Il arriva à Rome, le jour d'une grande solennité : Le Pape faisoit le Service divin dans l'Eglise de Saint-Pierre. Robert, humblement prosterné, demandoit pardon à Dieu de tous ses crimes; il crut que ce n'é-

toit pas assez, & que, pour mieux s'humilier, il devoit s'accuser tout haut. Il s'approche du Pape le plus qu'il lui est possible, mais les Cardinaux l'écartent brusquement, & les Sbirres le frappent. Robert se félicite, & fait si bien, qu'il est tout près de Sa Sainteté; alors, il s'écrie de toutes ses forces : Saint-Père, ayez pitié de moi; & se précipite à ses pieds, la face contre terre. Le Pape le fit relever, & lui demanda ce qu'il désiroit : Vous avouer tous mes crimes, dit-il, & en obtenir le pardon de Votre Sainteté : Je crains, à tout moment, que l'enfer ne s'ouvre sous mes pas; je suis le plus grand criminel qu'il y ait au monde. A ce propos, & à quelques autres, le Pape se doutant que c'étoit Robert le Diable, le lui demanda : Il en convint; les Cardinaux reculèrent de frayeur. Mais, Robert, continuant à s'accuser, entra dans des détails si singuliers, que les assistans, malgré leur appréhension, s'approchèrent, peu à peu, de lui, & ne purent s'empêcher de sourire : Ils l'interrogèrent, & la naïveté de ses réponses lui concilia l'amitié de toute l'assemblée.

Le Saint-Père l'arrêta, & lui ordonna d'aller, à trois lieues de là, trouver un Hermite, auquel il acheveroit sa confession, & qui lui imposeroit une pénitence proportionnée à ses fautes. Robert baïsa humblement les pieds de Sa Sainteté, & partit, bien persuadé qu'il étoit un homme tout nouveau, & que, désormais, il maîtriseroit toutes ses passions.

L'esprit rempli de grands projets de réforme, Robert s'acheminoit vers l'Hermitage : Chemin faisant, il rencontre un Chevalier, qui s'étoit engagé dans un marais, d'où il ne pouvoit se retirer; Robert court à lui, le dégage, prend le cheval par la bride, & le remet dans le bon chemin. Le discourtois Chevalier, au lieu de remercier son bienfaiteur, se met à le railler sur son énorme chapelet. Robert lui représenta qu'il étoit Chevalier comme lui, & que, quand même il ne le seroit pas, il devoit être plus sensible au service qu'il venoit de lui rendre. Le Chevalier ajoute l'injure à la plaisanterie : Robert, ne voulant avoir rien à se reprocher, l'avertit qu'il avoit résolu de se modérer, mais qu'il sentoît que sa patience étoit à bout : Le Chevalier répond par un éclat de rire. Robert réplique par un coup de son gros chapelet au milieu de la figure du Chevalier, qui met sa lance en arrêt; Robert ne lui donne pas le temps; il s'élance sur la croupe du cheval, embrasse son ennemi, le jette par terre, & l'assomme à coups de poings. Meurtri, brisé, le malheureux demande grâce, & Robert ne la lui accorde, qu'après l'avoir traîné dans la marre d'où il venoit de le retirer.

Après cet exploit, Robert reprit le chemin de l'Hermitage avec le même sang-froid qu'avant cette aventure. Il arrive chez l'Hermite, qui vient au devant de lui; Robert se prosterne à ses pieds, & lui raconte toute sa vie. Ce qui lui coûta le plus à dire, fut le

massacre qu'il avoit fait des sept Hermites ; il ajouta qu'ils lui avoient pardonné en mourant, mais qu'il ne pouvoit se pardonner cette action. Le saint homme le consola, & lui fit promettre qu'à l'avenir, il auroit plus d'égard pour les Hermites. Ses exhortations, sa douceur pénétrèrent Robert : Il le retint le reste de la journée : Il partagea avec lui quelques fruits secs, du laitage & des racines. Lorsque la nuit fut avancée, ils se mirent en oraison : Le patient Robert la trouva un peu longue, interrompit cent fois l'Hermite, & cent fois lui protesta qu'il ne l'interromproit plus. Il n'y avoit, pour tout lit, dans l'Hermitage, que des nattes de paille, le saint homme s'y étendit & s'endormit.

Robert étoit trop fatigué pour pouvoir goûter les douceurs du repos. L'Hermitage étoit une grotte, sur le penchant d'un coteau, entourée d'un bosquet agréable ; la lune paroissoit : Robert entendit parler, il prêta l'oreille, il fut frappé de ces mots : „ Oui, mon „ cher Silvio, je consens à ce que tu désires, „ partons. „ Enflammé d'un saint zèle, il sort de la grotte, & court vers le lieu où il avoit entendu parler : Il trouve un jeune homme fondant en larmes, & une jeune femme qui le consolait ; les deux infortunés, effrayés, tombent à ses genoux : Malheureux, dit-il au jeune homme, infâme ravisseur, quel est ton projet ? C'est, sans doute, d'enlever cette jeune fille à ses parens ; aussi-tôt, il le prend par la main & l'entraîne dans la grotte : Il

éveille l'Hermite : Mon père, lui dit-il, voici un scélérat que je vous amène ; il étoit sur le point d'enlever cette jeune fille. L'Hermite, à demi endormi, reconnoît le prétendu coupable, qui tombe à ses pieds : Il le fait relever, & lui demande par quel hasard il a pu tromper la vigilance de sa belle-mère. Nous étions plus heureux, ma femme & moi, que nous ne pouvions l'espérer, dit-il, nous nous délivrions, pour toujours, de ses persécutions ; mais le bruit que Monsieur a fait l'aura, sans doute, éveillée, & nous sommes perdus. Robert, qui s'étoit flatté de faire une œuvre méritoire, en empêchant un enlèvement, voulut être éclairci. L'Hermite lui dit : Il ne faut jamais juger sur les apparences ; le jeune homme que vous voyez, est marié, depuis six mois, avec Cécile : Il étoit l'objet des desirs de sa belle-mère, qui, ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, a consenti de lui donner sa fille, dans l'espérance de venir à bout de ses desseins criminels. Aussi-tôt qu'ils ont été mariés, elle les a séparés & a protesté à Silvio que jamais elle ne permettroit qu'ils véussent ensemble, à moins qu'il ne consentît à partager ses faveurs entre la mère & la fille. Quelque amour que Silvio ait pour son épouse, sa belle-mère l'irrite encore par les obstacles qu'elle y met, & par mille ruses que lui suggère sa passion. Tantôt, elle découvre à ses yeux les appas de Cécile ; tantôt, feignant d'être absente, elle les laisse se faire quelques caresses, qu'elle interrompt tout à

coup; alors, elle renvoye Cécile, se jette au cou de Silvio, & lui jure que, s'il veut consentir à ses feux, il jouira, sans réserve, de son épouse. Silvio a toujours rejeté avec horreur ces abominables propositions; il y a quelques jours qu'il m'a confié ces affreux secrets: C'est moi qui lui ai conseillé de fuir avec Cécile: Cette femme les suit de si près, & leur permet si peu d'être ensemble, qu'il n'a jamais pu trouver une occasion favorable, non seulement, d'exécuter son projet, mais même de le lui communiquer.

Je l'ai trouvée, hier, cette occasion, reprit Silvio; quoique la mère de Cécile couche dans la chambre de sa fille, elle a trompé sa vigilance; je lui ai donné rendez-vous derrière l'Hermitage, elle y étoit avant moi, parce que, comme ma belle-mère ferme, toutes les nuits, la porte de ma chambre, de crainte que je ne me glisse auprès de mon épouse, j'ai été obligé de descendre par la fenêtre, & de prendre les plus grandes précautions. Malgré les persécutions que nous avons essuyées, malgré la tendresse de Cécile pour moi, j'ai eu beaucoup de peine à la déterminer à me suivre, craignant d'abandonner une mère qui l'a toujours aimée, avant que cette malheureuse passion eût étouffé ses sentimens maternels. Nous allions, enfin, être heureux. Vous le ferez, reprit Robert, où faut-il vous conduire? Hélas, reprit Silvio, j'ai un frère à deux lieues d'ici, & nous allions nous jeter dans ses bras; mais, si ma

belle-mère se doute que nous lui échappons, elle mettra à notre suite la moitié du village, qu'elle a su s'attacher par mille services qu'elle ne cesse de rendre à tout le monde. Ne craignez rien, dit Robert, malheur à quiconque voudroit attenter à votre liberté. Les jeunes gens, rassurés par son air intrépide, demandèrent à l'Hermite sa bénédiction : Il la leur donna, avec le produit de ses quêtes, pour les mettre en état de se soutenir jusqu'à ce qu'il eût déterminé leur mère à leur abandonner la dot de Cécile : Il espéroit de l'obtenir, en la menaçant de divulguer sa turpitude.

Ils se mirent donc sous la conduite de Robert & partirent. Cécile étoit très-belle, la demi-clarté de la lune prêtoit un nouvel éclat à ses charmes. Robert la lorgnoit en faisant, de temps en temps, des signes de croix : Silvio ne pouvoit s'empêcher de faire d'innocentes caresses à son épouse, elles les lui rendoit en cachette. Robert se sentoit tressaillir, & le vieil homme reprenoit le dessus, mais il se modéroit. Cécile fit un faux pas, Silvio la releva aussi-tôt, &, malgré la présence de leur conducteur, il se hasarda de lui donner un baiser. Robert s'en aperçut ; Ami Silvio, lui dit-il, avec un ton mêlé de fureur & de tendresse : Pour Dieu, cessez ce badinage, & pour cause : Vous vous caresserez tant que vous voudrez quand je n'y ferai plus. Ce n'est pas que je blâme votre impatience, j'en ferois autant à votre place,

mais il y a temps pour tout. Enfin, ils arrivèrent chez le frère de Silvio, qui favoit ce qu'ils avoient à souffrir auprès de leur belle-mère, & qui les reçut à bras ouverts. Robert reprit le chemin de l'Hermitage, & fut de retour au lever de l'aurore.

L'Hermite attendoit Robert avec impatience, il lui rendit compte de son voyage, vanta, surtout, le bonheur de Silvio & la beauté de Cécile. Ne songeons plus à cela, lui dit l'Hermite, songeons à porter le calme dans votre conscience, & à appaiser vos remords. Vous savez tout ce que vous avez à réparer; y êtes-vous bien résolu? Hélas! reprit Robert, un peu moins que je ne l'étois avant d'avoir vu Cécile; je ne fais, mais elle a bouleversé toutes mes idées. L'Hermite prit occasion de cet aveu, pour faire sentir à Robert la foiblesse de l'homme; peu à peu, il le ramena à ses premiers sentimens, lui retraça le tableau de ses crimes, &, comme il avoit reconnu en lui un cœur bon & sensible, il insista, surtout, sur ses injustices, & sur le sang qu'il avoit répandu : Il lui peignit avec des traits si frappans les outrages qu'il avoit faits à l'humanité, qu'il lui fit concevoir une sainte horreur de lui-même : Il l'augmenta par le contraste de la bienfaisance de l'Être Suprême envers toutes les créatures, &, surtout, envers lui. Il fit naître dans son cœur le regret le plus vif d'avoir mérité la colère d'un Dieu que l'homme n'auroit jamais dû connoître, que par sa bonté.

L'Hermite étoit éloquent, il chercha plus à toucher son cœur, qu'à effrayer son esprit ; enfin, il en vint au point de faire désirer à Robert tous les moyens d'expiation ses crimes. S'il faut porter ma tête sur un échafaud, ordonnez, mon père, dit-il, j'y cours. Non, lui dit l'Hermite, le ciel n'exige point ce sacrifice ; mais ce qu'il veut de vous, est, peut-être, plus pénible pour une ame aussi hautaine que la vôtre. Il ordonne que vous contrefassiez le muet & l'insensé, que vous disputiez aux chiens votre nourriture, & vous ferez dans cet état jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en délivrer, & que vos crimes soient expiés. Ce n'est qu'à ce prix qu'il vous pardonnera vos fautes : C'est Dieu lui-même qui vous parle par ma bouche. Vous êtes le maître d'accepter ou de rejeter ces conditions ; si vous les acceptez, vous avez tout à espérer : Mais si vous les refusez, vous deviendrez plus féroce que vous ne l'avez jamais été ; le meurtre & les assassinats ne seront plus que des jeux pour vous, la paix sera bannie de votre ame, la haine du genre humain deviendra pour vous un sentiment nécessaire. Robert promit de se soumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui. L'Hermite ajouta, qu'il devoit, surtout, se garder, pendant ce temps d'épreuve, de faire du mal à qui que ce fût, quelque tentation & quelque occasion qu'il en eût. Quelle que fût la bonne intention de Robert, cet article lui parut le plus pénible & le plus difficile ; il en fit part à

L'Hermite, qui lui représenta que, devant contrefaire l'insensé, il lui étoit aisé de renoncer à toute sensibilité; que ce qui nous portoit à la vengeance, étoit l'orgueil, & que, puisqu'il se sentoit le courage de passer pour insensé dans l'esprit de ceux qui le verroient, il devoit se sentir aussi la force de réprimer son orgueil, vice qui étoit incompatible avec la démence. Robert avoit de la peine à concevoir cette philosophie: Cependant, il se soumit; il pria le bon Hermité d'obtenir du ciel la force qui lui étoit nécessaire pour remplir ses décrets, d'écarter de lui les tentations, & de ne pas lui faire rencontrer souvent des Céciles.

Robert prit congé de l'Hermite, & commença, dès ce moment, à goûter une paix intérieure qu'il ne connoissoit pas. Cet homme, dont l'orgueil s'étoit nourri de tant de crimes, que la cruauté avoit endurci, devint doux, affable, humble, & trouvoit dans ces vertus une volupté qu'il n'avoit jamais éprouvée dans la débauche.

CHAPITRE VIII.

Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il est déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous mêmes excitent l'envie. Conspiration découverte. Qu'est-ce que la vertu?

QUE la Religion a d'empire sur l'esprit de l'homme! par elle, le tigre le plus sanguinaire devient un agneau paisible; par elle,

aussi, l'ame la plus foible acquiert une force qui lui fait affronter les plus grands dangers. Ce Robert, que ses passions rendoient comme insensé, maintenant, sous le joug de la Religion, insensé volontaire, se soumet aux humiliations les plus avilissantes. Après avoir quitté l'Hermite, il revint à Rome : Sa feinte démence le faisoit suivre par les enfans, qui le poursuivoient à coups de pierre ; mais, comme ses extravagances n'avoient rien qui tint de la fureur, les honnêtes gens se contentoient de le plaindre ; & le défendoient contre tous ceux qui l'attaquoient. Les uns s'amusoient de sa folie, les autres en avoient pitié : Il rioit en lui-même, en voyant que, parce qu'on croyoit qu'il avoit perdu l'esprit, il attiroit plus de monde autour de lui, que s'il eût eu tout celui des sept Sages de la Grèce.

En courant, ainsi, dans la ville, il se trouva auprès du Palais du Roi Astolphe ; il y entra, monta dans les appartemens, & s'y promena, tantôt d'une vitesse surprenante, & tantôt d'un pas grave & majestueux. Le Roi le regarda longtemps ; il fut frappé de la taille & des traits de Robert ; il le fit observer à un de ses amis : Voilà, dit-il, le plus bel homme que j'aye jamais vu ; il paroît avoir perdu l'esprit, &, certes, c'est bien dommage : Il m'intéresse, je défends qu'on lui fasse aucun mal, je veux qu'on en ait soin, qu'on le serve, & qu'on ait pour lui toute sorte d'égards. Il le fit appeler, mais Robert ne répondit point : On

lui présenta à boire & à manger, il refusa tout, ce qui surprit beaucoup tout le monde. Robert, par des folies agréables, amusoit tous les Seigneurs. A l'heure du dîner, le Roi lui fit signe de le suivre; Robert obéit : Ce Prince lui présenta lui-même, inutilement, différens mets. Il avoit un chien qu'il aimoit beaucoup, il prit sur sa table un poulet, qu'il lui jeta : Robert courut après le chien, lui arracha sa proie; le chien voulut la ravoïr, &, alors, il se fit un combat entre le chien & lui, qui amusa le Roi. Robert fut le plus fort, le poulet lui resta, & il le dévora avec avidité, n'ayant rien mangé depuis deux jours. Astolphe, qui crut que c'étoit une des manies de Robert de disputer sa nourriture avec son chien, jeta un pain tout entier sous la table : Le chien y courut, mais Robert le lui enleva encore; il divisa ce pain, en donna la moitié au chien, mangea le reste. Le Roi demeura tout étonné : La folie de cet homme est bien singulière, dit-il, il ne prend rien de ce que nous lui offrons, & l'enlève aux chiens. Puisque c'est sa fantaisie, il faut le servir selon son goût : Dès ce jour, on donna triple portion au chien du Roi, afin que le fou pût avoir ce qui lui étoit nécessaire.

Après le dîné, Robert alla se promener dans le Palais, faisant mille folies qui ne pouvoient cependant nuire à personne. Il mourroit de soif, & ne pouvoit demander à boire, à cause de la défense de parler qui lui avoit été faite par l'Hermite. Il vit une porte ou-

verte, qui donnoit dans le jardin du Palais, il entra, & courut se défaltérer à la fontaine.

Le chien d'Astolphe s'étoit familiarisé avec Robert, & ne le quittoit plus. Quand la nuit vint, le chien se retira dans sa loge, Robert le suivit, & ils couchèrent sur la même paille. Le Roi s'attachoit de plus en plus à son fou : Il ordonna qu'on lui dressât un lit, il le refusa encore, & fit signe aux domestiques de le reporter, montrant la terre & la paille sur laquelle il avoit couché, & faisant entendre que ce lit étoit trop bon pour lui. Astolphe, toujours plus étonné, ordonna qu'on lui portât, chaque jour, de la paille fraîche. Robert lui en marqua sa reconnoissance par quelques folies aimables. Son Maître suivoit de près toutes ses actions ; il lui trouvoit de la douceur, de la complaisance, de la générosité ; il l'avoit vu, quelquefois, distribuer aux pauvres ce que les chiens lui laissoient pour sa subsistance, encore le faisoit-il avec un tel discernement, qu'il n'y avoit que les vrais pauvres qui eussent part à ses aumônes, repoussant les paresseux & les vagabonds, & leur faisant signe d'aller travailler.

Ceux qui avoient besoin de la protection du Roi, avoient observé qu'il avoit de l'amitié pour son fou ; ils ne manquèrent pas de profiter de cette découverte : C'est à lui qu'ils remettoient les placets qu'ils adressoient à son Maître. Robert ne les rendoit jamais sans les lire : Lorsque la demande lui paroissoit juste, il donnoit le placet à Astolphe, un genou à terre ;

terre ; mais , lorsqu'il la trouvoit injuste , ou mal fondée , il présentoit le Mémoire à demi déchiré ; ce qui lui attira beaucoup d'ennemis , & ne lui fit qu'un très-petit nombre d'amis. Un de ceux dont il avoit mal accueilli le Mémoire , s'avisa de le frapper , en présence du Roi. Robert , ne pouvant résister au premier mouvement , prit un air furieux qui fit trembler l'agresseur , & , se modérant aussi-tôt , il le prit par la main & l'embrassa. Le Roi , qui s'étoit aperçu de cette action généreuse , fit arrêter l'homme injuste , & ordonna qu'il fût conduit en prison : Robert tomba aux genoux de son Maître , & fit tant par ses prières , qu'il obtint la grâce du coupable.

Robert se modéroit en tout : Son caractère n'étoit pas changé , parce que le caractère ne peut l'être ; mais , comme le fonds en étoit bon , l'habitude de la modération , qu'il acquéroit peu à peu , le rendit excellent : Le chef-d'œuvre de cette habitude fut le pardon des injures. Un de ses ennemis essaya de persuader à Astolphe que Robert contrefaisoit le muet & l'insensé : Il étoit d'autant plus facile de le prouver , qu'on lui voyoit faire , tous les jours , des actions de très-bon sens. Eh bien , dit le Roi , si c'est sa fantaisie , puis-je l'en empêcher ? D'ailleurs , n'est-ce pas être fou que de le contrefaire , & , surtout , d'une si vilaine manière ? Quel agrément trouveroit-il , s'il n'étoit pas dans la démence , à partager sa nourriture avec des chiens , à coucher sur la paille , à mener la vie la plus dure ? Sire ,

D

reprit l'homme méchant, on a souvent des raisons pour se déguiser; qui sait si cet homme, que personne ne connoît ici, n'est pas l'espion de quelque Prince qui a de mauvais desseins sur Rome? J'ai même de fortes raisons pour le croire coupable: Que risquez-vous, en approfondissant ce mystère? Et par quel moyen, reprit le Roi? Le méchant répondit: D'abord, en le flattant; s'il s'obstine, en le menaçant; &, si ce moyen est inutile, par les tortures. J'y consens, dit Astolphe, mais à condition que, si cet homme est réellement muet & fou, vous subirez la même peine. Le méchant frémit, & dit qu'on pourroit, avant tout, le faire examiner par des Médecins.

Leur conversation n'étoit pas encore finie, que Robert arriva tout essoufflé, conduisant par la main un étranger qui se débatoit en tremblant. Robert le remit à son Maître, & lui fit entendre, par des signes, que cet homme lui étoit suspect: Il lui remit, en même temps, un papier qu'il avoit surpris. Astolphe le lut, & y trouva le projet d'un complot contre l'Etat, dans lequel l'accusateur de Robert étoit impliqué. Le Roi le fit arrêter, & s'assura, en même temps, de la personne de cet étranger. Robert, qui passoit, non seulement, pour insensé, mais, encore, pour sourd & muet, fit signe à son Maître de lui donner, par écrit, quel étoit le crime du Seigneur qu'il venoit de faire arrêter. Le Roi lui dévoila le mystère du complot: C'est moi, lui écrivit-il, qui suis l'objet & la cause de cette trahison. Le

Prince Oforio, d'une des plus grandes Maisons d'Italie, a demandé Cynthia, ma fille, en mariage; quoiqu'elle soit muette, comme toi, sa beauté, ses talens, &, surtout, sa richesse, lui ont attiré une foule d'adorateurs. Oforio, n'ayant d'autre mérite que sa naissance, & une ambition démesurée, s'est mis sur les rangs, & a cru qu'il lui suffisoit de se présenter pour être accepté: Je n'aime point son caractère féroce, son orgueil m'a toujours révolté, & j'aurois eu la plus grande répugnance de l'avoir pour gendre. Cependant, comme j'aime beaucoup plus ma fille que je ne haïs Oforio, je lui fis part de ses prétentions, en ne marquant ni desirs, ni éloignement pour ce mariage. Ma fille me protesta qu'elle seroit toujours soumise à mes volontés, & que, quoiqu'elle se sentit un dégoût invincible pour Oforio, elle étoit prête à l'épouser. J'embrassai ma fille, & je dis à Oforio qu'elle étoit déterminée à ne pas se marier encore, & que mon intention étoit de ne pas la contraindre. Oforio me jura, dès ce moment, une haine éternelle: L'autorité suprême, que j'exerce, ne lui a pas permis d'éclater. Je suis informé, depuis quelque temps, qu'il ne se contente pas de murmurer contre le Gouvernement, mais qu'il a des relations avec les Sarrafins. Je le fais épier, ses manœuvres avoient échappé à mes recherches: Le papier, que tu viens de me remettre, me découvre qu'il a des liaisons dangereuses au dedans & au dehors de Rome; plusieurs

D ij

complices y sont nommés, & cet homme, que je viens de faire arrêter, est un des principaux.

Robert, en lisant cet écrit, fut confondu : L'Hermite lui avoit ordonné de ne faire du mal à qui que ce fût, &, en découvrant une conspiration, il devenoit la cause de la mort d'une infinité de personnes. Ce scrupule, mal fondé, le tracassoit : Il écrivit, au bas du papier du Roi, qu'il le supplioit d'accorder, si cela se pouvoit, sans conséquence, la grâce de ce complice. Astolphe répondit qu'il avoit plus d'une raison pour ne pas lui faire grâce, & lui rapporta tout ce que cet homme lui avoit dit, au sujet de sa prétendue démence, & des soupçons qu'il avoit voulu lui inspirer sur le compte de Robert, qui, sans hésiter, écrivit encore, que les plus insensés avoient de bons intervalles, & que c'étoit ce qui rendoit leur sort plus déplorable. Tu vois, répondit le Roi, toujours en écrivant, le cas que je fais des accusations de cet homme : Cependant, il faut bien que tu m'ayes inspiré une grande confiance, puisque, malgré ton état, je t'ai dévoilé des secrets d'une aussi grande importance. Robert ne répondit rien. Astolphe lui demanda de quel pays il étoit ? De la mer Baltique, écrivit Robert. Quels sont tes parens ? Le chien de Procris & la grande Ourse. Quel âge as-tu ? Six cents quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Roi crut que sa folie le reprenoit, & le quitta, en lui recommandant le secret.

Les soupçons dont on avoit fait part à Af-

tolphe, inquiétoient Robert : Il étoit sur le point d'écrire à l'Hermite, pour le consulter sur ce qu'il devoit faire, pour bien établir sa réputation d'insensé; il se douta, cependant, que, si ces soupçons avoient fait quelque impression sur l'esprit du Roi, il ne manqueroit pas de le faire questionner, & de mettre des espions auprès de lui. Il ne se trompa point dans ses conjectures. Il y avoit, dans le Palais, un Juif fort considéré par ses richesses & par ses grandes lumières sur les finances; c'étoit lui qui recevoit les revenus de l'Etat, & il étoit l'ame du Conseil. Astolphe lui marquoit beaucoup de confiance, mais il étoit fier & arrogant. Robert étoit encore sur sa paille avec le chien du Roi, ils déjeûnoient ensemble, lorsque le Juif vint, d'un air affable, escorté de quelques Seigneurs, pour voir Robert, qui devina son dessein. Le Juif s'assit à côté de lui, & se mit à écrire : Il fit plusieurs questions, auxquelles Robert fit des réponses, tantôt d'un bon sens à faire croire qu'il étoit très-sage, & tantôt d'une folie à persuader qu'il étoit le plus fou des hommes, lui marquant le plus grand respect, & lui donnant des nazardes, jouant alternativement avec son chien, & faisant au Juif les fingeries les plus singulières. Le Juif, perdant patience, le menaça. Robert prit son temps, ramassa toute sa paille, parmi laquelle il y avoit beaucoup d'ordures, l'entassa sur le Juif, qui, après s'être débarrassé, voulut se venger; mais son adversaire, plus fort que lui, le prit à la gorge,

D iij

& le mena chez le Roi , à qui l'on raconta tout ce qui venoit de se passer.

Cette action fit rire Astolphe , & confirma dans son esprit la démence de Robert : Elle fut suivie de plusieurs autres traits de folie. Son Maître, qui craignoit que les tracasseries qu'on lui faisoit , ne fissent empirer son état , ordonna qu'on le laissât tranquille , & ne fut pas moins étonné de ce mélange d'extravagance & de sagesse.

Il y avoit près de sept ans que duroit l'expiation des crimes de Robert. Comme l'Hermite n'étoit éloigné que de trois milles , il s'échappoit , de temps en temps , du Palais , & alloit le voir : Il revenoit toujours le jour même , de manière qu'il avoit accoutumé tout le monde à son absence , & l'on ne s'en inquiétoit plus. Dans les circonstances où il se trouvoit , il ne manqua pas d'aller lui communiquer ses craintes & ses scrupules. L'Hermite le rassura sur les unes & sur les autres , & lui dit que ses fautes lui étoient pardonnées , & qu'il pouvoit mettre fin , quand il voudroit , à sa pénitence ; qu'il espéroit que les efforts qu'il avoit faits sur lui-même , l'avoient accoutumé au joug aimable de la vertu. Il est vrai , mon Père , lui dit Robert , que je me sens plus tranquille , & que je trouve une espèce de volupté , lorsque je puis vaincre mon impétuosité : Lorsque j'ai fait quelque bien aux autres , je goûte un plaisir singulier , que je n'éprouvois jamais , lorsque je me livrois à tous mes penchans. Mais , mon

Père, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que la vertu, afin que je ne m'écarte jamais de ce qu'elle prescrit? Mon ami, lui dit l'Hermite, vous me faites une question, sur laquelle on a écrit plus de volumes que ne pourroit en contenir mon hermitage, & à laquelle il ne falloit répondre que ces mots, sur lesquels toutes les Religions, & la vôtre surtout, sont fondées : Aimer Dieu, l'honorer; aimer le prochain, lui être utile autant qu'on le peut, &, ensuite, consulter sa conscience dans toutes les actions de sa vie. Le premier de ces préceptes doit nécessairement élever votre ame, la pénétrer de la grandeur, de la bonté, de la justice de l'Être Suprême : Vous ne pouvez être rempli de ces idées, sans que votre cœur n'en soit touché, & sans que vous ne soyez pénétré de reconnoissance envers cet Être. La reconnoissance, qui doit nécessairement vous porter à imiter, du moins autant que votre foiblesse peut vous le permettre, cette justice & cette bonté, vous conduira, naturellement, à la pratique du second précepte. Le troisième est le guide le plus infailible pour juger si vous avez rempli les deux premiers. Voilà, mon ami, en quoi consiste cette vertu, dont on a parlé si diversement, parce que chacun l'accommode à son caractère, à ses penchans & à ses intérêts.

Robert ne trouva rien dans ces préceptes qui fût au dessus de la raison & des forces humaines : Il questionna l'Hermite sur la manière dont il devoit honorer Dieu, & sur beau-

coup d'autres articles ; mais le saint homme se conforma toujours, dans ses réponses, au degré de lumière & à la trempe d'esprit de Robert, & fixa des limites à sa curiosité.

CHAPITRE IX.

Guerre des Sarrafins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il est sur le point d'en perdre tout le fruit.

ROBERT revint au Palais, plus content & plus tranquille qu'il ne l'avoit jamais été : Il ne crut pas qu'il fût temps encore de dissuader personne sur sa folie. Il alla reprendre sa place auprès de son chien, qui l'attendoit avec impatience, & qui, par mille caresses, lui témoigna la joie qu'il eut de le revoir.

Cependant Osorio avoit été informé de la découverte du complot ; il n'en attendit point l'effet, il sortit de Rome avec plusieurs de ses conjurés, & donna avis aux Sarrafins, qui se tenoient tout prêts, au fond du golfe Adriatique, de descendre de leurs vaisseaux au premier signal. Le Roi avoit instruit le Pape de tout ce qu'il savoit de cette conjuration. Dès qu'on sut qu'Osorio avoit échappé aux supplices qu'il méritoit, on se doura bientôt que les ennemis ne tarderoient point à paroître. On leva des troupes, Astolphe se mit à leur tête, & le troisième jour, elles étoient campées sous

les murs de Rome, d'où elles partirent pour se rendre dans la Romagne, à portée de s'opposer à la descente des Sarrafins : Mais ils les rencontrèrent, & les Romains furent obligés de rétrograder jusque sous les murs de la ville. Les Sarrafins s'étoient déjà emparés de plusieurs places de l'État-Ecclesiastique.

Tous les Chevaliers, & tous les Princes de l'Italie, se réunirent à Astolphe, & protestèrent de défendre leurs peuples jusqu'à la dernière goutte de leur sang : Ils étoient plus indignés contre le Prince Otorio, que contre les Sarrafins même. On publia qu'on promettoit au soldat qui le prendroit en vie, une récompense & des honneurs proportionnés à ce service.

Les Romains, déterminés à combattre, allèrent au devant des Sarrafins, qu'ils trouvèrent à trois milles de Rome. Le courage & la fureur étoient égaux de part & d'autre : Les Romains étoient animés par l'amour de la gloire, par l'espérance de délivrer, pour toujours, l'Italie des incursions des Barbares, & par le désir de donner dans Otorio un exemple qui épouvantât les perfides.

Tandis que les armées étoient en présence, Robert, qui eût bien désiré pouvoir se rendre utile dans cette occasion importante, n'osoit demander des armes, & ne savoit où en prendre : Il se contentoit de faire des vœux pour les Romains & pour le Roi. Il traversoit le jardin du Palais, & alloit, à son ordinaire, à la fontaine, pour se désaltérer, lorsqu'il

D v

se trouva arrêté par un nuage éclatant ; il s'arrête, & se prosterne ; il entend une voix qui lui dit : *Va défendre la cause du juste, la victoire t'attend.* Robert se relève, &, au lieu du nuage, il trouve un beau cheval, & une armure qui paroïssoit étincelante. Robert ne songe plus à sa soif, il s'arme, monte sur le cheval, & part.

Le hasard fit que la fille du Roi étoit à sa fenêtre, d'où elle vit Robert s'armant & se préparant au combat : Sa surprise ne l'empêcha pas de remarquer qu'il n'y avoit point, parmi tous les Chevaliers qui combattoient pour son père, un plus bel homme que lui : Mais, comme elle le croyoit insensé, elle s'imagina que c'étoit un nouveau trait de folie.

A peine étoit-il sorti des portes de la ville, qu'il rencontre des soldats blessés, qui lui annoncent que les Sarrafins ont l'avantage. Il ne tarda pas à trouver les Romains qui se battoient en retraite, & dont l'intrépidité soutenoit encore le combat : Il voit, d'un coup d'œil, les manœuvres des troupes, suppose un ordre du Général, & se fait suivre par les plus déterminés : Aussi-tôt, il se jette au plus fort de la mêlée, & fait jour à sa petite troupe. Dès qu'il est au centre, il ne fait plus attention au nombre, il frappe à droite & à gauche, & fait tomber les ennemis, qui l'entourent : Les têtes & les bras volent autour de lui ; son cheval, qui sembloit respirer le carnage, foule aux pieds ceux que le fer dévorant de Robert ne

peut atteindre. Les Sarrafins qui ; en cet endroit , avoient enfoncé les Romains , reculent , & leur donnent le temps de se rallier. Chacun rentre dans ses rangs. Le Général change son ordre de bataille , & , au lieu de la défensive , qu'il avoit été obligé de prendre , il se dispose à l'attaque. Un silence farouche règne dans les deux armées : D'un côté , on voit le Général des Sarrafins désespéré de se voir enlever la victoire , qu'il croyoit certaine ; de l'autre , Astolphe , & un Chevalier , que sa visière baissée empêchoit tout le monde de reconnoître , remplis de confiance. La bataille recommence. Robert attaque le Général , que défendoit un escadron des plus braves Sarrafins ; il perce jusqu'à lui : Sa petite troupe , qui ne l'avoit point abandonné , rompt l'ordre de l'escadron ennemi , & laisse un libre passage au Chevalier , qui s'élance sur le Général , dont il évite , avec adresse , tous les coups qu'il lui porte ; il le saisit , & l'enlève de dessus son cheval. Le Général se débat en vain : Robert le porte sous son bras gauche , & , du droit , écarte ou abat , avec son épée , tout ce qui s'offre à ses coups. Il parvient jusqu'au Roi , & lui remet son prisonnier ; mais celui-ci saisit son poignard , s'ouvre un passage , & s'enfonce dans un bois , où on le perdit de vue.

Robert ne perd point de temps à écouter les éloges de son Maître , & les applaudissemens des Romains , qui l'entourent ; il retourne au combat. Les Sarrafins , effrayés

D vj

de l'action dont ils viennent d'être témoins, ne songent qu'à éviter ses coups, & la fuite lui enlève ses victimes : Il parcourt les rangs ennemis, & les rangs entiers disparaissent devant lui, comme les feuilles dont la gelée a desséché les tiges, & qu'un ouragan disperse dans les airs. A la faveur de Robert, les Romains restent, non seulement, maîtres du champ de bataille, mais, encore, poursuivent sans relâche les Sarrasins, pendant deux jours & deux nuits, massacrant, dans leur course, tous ceux à qui leur agilité ne permet pas de les éviter, ou que la lassitude retarde. Ils sont, enfin, arrêtés par une rivière : Les Romains les joignent, & ne leur donnent point le temps de jeter un pont ; alors, le carnage devient général, un tiers de ce qui reste de l'armée des Sarrasins s'engage dans le fleuve : Robert s'y élance, son cheval, avec la même facilité qu'un poisson, porte Robert à droite & à gauche : Ceux qui veulent l'éviter perdent le gué, & sont submergés. Il avoit quitté son épée en entrant dans la rivière, & s'étoit armé d'une massue : Chaque coup qu'il porte abat un ennemi, la rivière est presque entièrement nettoyée. Ceux qui restent encore reviennent vers le rivage qu'ils ont quitté, ils cherchent en vain à gagner les bords ; les Sarrasins qui y combattoient, & que les Romains pouffoient toujours vers la rivière, sont forcés d'y chercher un asyle, & s'y noyent. Enfin, de soixante mille combattans, à peine en reste-t-il quatre mille, qui jettent bas les

armés, & implorent la clémence du vainqueur. Le Roi leur fait grâce, afin qu'ils puissent porter dans leur pays la terreur des armes des Romains : Le reste étoit noyé, mort ou blessé. On eut soin des derniers, on fit les autres prisonniers. On les conduisit jusqu'à leur flotte, dont on s'empara, & on leur accorda six galères pour s'en retourner, après leur avoir fait signer une capitulation, par laquelle ils promirent que leur Nation ne rentreroit pas, de cinquante ans, dans l'Italie. On garda les principaux Chefs, & les blessés, pour otages.

Robert avoit disparu au moment où il avoit vu que les ennemis capituloient. Astolphe fit chercher vainement le Chevalier, qu'on ne connoissoit que sous le nom de terrible, que l'armée lui avoit donné. Il arriva à Rome, pénétra dans le jardin du Palais, sans être reconnu, revint auprès de la fontaine, se désarma, & se prosterna la face contre terre. Après avoir rendu grâce à l'Être Suprême, qui lui donnoit la force & la victoire, il se releva, & ne retrouva ni ses armes, ni son cheval, qui avoient disparu. Il appaisa sa soif, & alla se coucher auprès de son chien. Robert n'avoit reçu qu'une légère blessure au visage, que le chien cicatrifa bientôt, en la léchant.

Le Roi ramena à Rome son armée triomphante, & chargée des dépouilles des ennemis. Il fit déposer le butin sur la place, alla rendre compte au Pape de tous les détails de

cette bataille, revint au même endroit, régla le partage qu'on devoit faire des richesses immenses qu'on avoit prises aux ennemis, en fit mettre à part un tiers pour le Chevalier inconnu, & rentra dans son Palais, avec les Chevaliers & les principaux Chefs de son armée.

On y avoit préparé des fêtes magnifiques & un superbe repas. A l'heure du souper, Robert se présenta à l'ordinaire, alla se jeter aux pieds du Roi, & fit mille folies qui amusèrent beaucoup l'assemblée. Astolphe raconta les choses singulières qu'il savoit de lui, assura ceux qui ne connoissoient pas son fou, que, le plus souvent, c'étoit l'homme le plus sensé & du meilleur conseil qu'il eût vu, & qu'enfin, c'étoit à lui qu'il devoit la découverte de la conspiration d'Oforio : Il entra, à ce sujet, dans des détails qui étonnèrent tout le monde. Robert ne pouvoit s'empêcher de rougir, & faisoit semblant de ne rien entendre, continuant toujours à faire des extravagances. Son Maître l'appela, & lui fit comprendre, par des signes, qu'il venoit de gagner une bataille complète sur les Sarrafins. Robert lui fit des signes de félicitation, alla prendre son chien, & se mit à danser & à sauter avec lui, en signe de réjouissance. Le Roi s'aperçut de la blessure qu'il avoit au visage, le questionna, par signe, comment cela étoit arrivé ; mais Robert répondit que ce n'étoit rien, & continua de danser. Le Roi appela ses domestiques, leur dit que, s'il savoit que ce fût

quelqu'un d'eux qui eût blessé son fou, il le puniroit très-sévèrement, défendant très-expressément qu'on fît aucun mal à un homme qui n'en faisoit à personne. Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, dit un des Généraux, ce pauvre malheureux, qui a resté tranquille dans ce Palais, est blessé, & nous, qui nous sommes battus pendant trois jours, n'avons pas reçu une égratignure. Oui, reprit un autre, grâce au Roi, & à ce terrible Chevalier qui nous a ramené la victoire. Quoi, dit Astolphe, personne ne le connoît. Je serai donc privé du plaisir de savoir à qui l'Italie & moi devons un si grand avantage : J'ai fait réserver un tiers du butin pour lui ; demain, je ferai publier que je promets une récompense à qui pourra m'apprendre le nom de ce brave homme.

La fille du Roi, qui étoit muette, mais qui n'étoit point sourde, se lève, & fait signe à son père que c'est le fou. Le Roi, craignant de se méprendre aux signes de sa fille, envoie chercher sa gouvernante, pour lui servir d'interprète. La Princesse veut vous faire entendre, dit la bonne gouvernante, que le Chevalier qui a fait toutes les belles actions dont vous parlez, & sans lequel Rome alloit être faccagée, n'est autre que ce fou. Astolphe ne put s'empêcher de rire, mais, ensuite, il se fâcha vivement contre elle & contre sa fille, croyant que c'étoit une plaisanterie qu'elle avoit imaginée pour tourner en ridicule l'amitié qu'il témoignoît à ce malheureux.

Quelques recherches que fit le Roi, il ne put découvrir autre chose sur le compte du Chevalier inconnu, & bientôt on cessa d'en parler. Trois mois ne s'étoient pas encore écoulés, que les Sarrafins, au mépris de la capitulation, excités par Oforio, traversèrent les mers avec une flotte plus nombreuse que la première, & une armée plus redoutable encore. Comme on savoit le peu de foi qu'il y avoit à faire sur les promesses des Sarrafins, on se tenoit sur ses gardes. Le Roi n'avoit pas licencié son armée, de sorte qu'à la première nouvelle de leur descente, il marcha en force contre eux. Cependant, on ne put les empêcher de s'avancer, & ils auroient, peut-être, repoussé les Romains, & mis le siège devant leur ville, si Robert ne fût venu au secours, & n'eût fait les mêmes prodiges que la première fois. Les Romains remportèrent encore une victoire complète, quoique moins décisive que la première, parce que les Sarrafins eurent le temps de regagner leur flotte. Robert, après que la bataille fut gagnée, disparut encore, sans qu'il fût aperçu de personne, que de la fille du Roi, qui l'avoit vu partir & revenir, mais qui, cette fois, avoit gardé le secret.

Astolphe avoit la plus grande curiosité de connoître le Chevalier inconnu, il fit de nouvelles perquisitions, mais aussi infructueusement que la première fois. Il résolut, à la première occasion, de prendre si bien ses mesures, qu'il découvriroit quel étoit ce brave Chevalier.

Les Sarrafins ne tardèrent pas à tenter une nouvelle entreprise ; comme les côtes étoient bien gardées , ils firent croire qu'ils se reti-roient , & allèrent descendre sur les côtes de Gênes : Ils firent des marches si adroites , qu'ils arrivèrent presque aux portes de Rome , sans qu'on s'en doutât. Le Roi eut , cependant , le temps de rassembler ses troupes , & de faire bonne contenance. Il se douta bien que le Chevalier inconnu ne manqueroit pas de re-venir : Il appela un de ses Généraux , auquel il avoit le plus de confiance , & lui ordonna de former un détachement qu'il embusqueroit sur le chemin , afin de le surprendre : Les Chevaliers , qui avoient la même curiosité , entrèrent avec plaisir dans ses vues.

Dès le point du jour , le Général , & quel-ques Chevaliers , se cachèrent dans un petit bois , & mirent des sentinelles de tous côtés ; mais , tous leurs soins furent inutiles : Robert vint au camp par un chemin opposé à celui qu'ils observoient. On les avertit que l'inconnu étoit arrivé , & que l'action étoit déjà engagée ; le zèle & le courage des Chevaliers ne leur permirent pas d'attendre plus long-temps ; ils rejoignirent l'armée , & l'action devint géné-rale ; elle fut encore plus sanglante que la première : On avoit ordonné de ne faire grâce à personne. Le Roi avoit envoyé un gros dé-tachement sur le derrière des ennemis , pour leur couper le chemin de la retraite , & s'em-parer de leur flotte. Robert observa dans quel endroit étoit le Général ennemi , & piqua vers

lui ; il étoit au centre , entouré de l'élite des troupes : Robert s'y élance , & son épée & son cheval brisent , abattent tout ce qui les arrête : Un seul de leurs coups faisoit tomber trois ennemis à la fois ; car , dans le temps que l'épée de Robert abattoit la tête de l'un , son cheval , avec ses dents , arrachoit l'épaule d'un second , & , d'un coup de pied , enfonçoit les côtes d'un troisième : Leurs mouvemens étoient si prompts , que l'œil pouvoit , à peine , les suivre ; lorsque Robert voyoit cinq ou six hommes de la même taille , & sur la même ligne , il ne s'amusoit pas à les frapper l'un après l'autre , mais d'un seul revers , il abattoit leurs têtes , ainsi qu'un moissonneur fait tomber les épis ou l'herbe des prés. Il s'éleva autour de lui un parapet de morts entassés les uns sur les autres , de sorte que Robert & son cheval se trouvèrent enfermés dans ce cercle affreux , formé , peu à peu , de soldats qui , pour frapper Robert , montoient sur ceux qui venoient d'être tués. C'est à la faveur de ce parapet que le Général évita sa fureur. Le cheval de Robert franchit la sanglante barrière : Le Général , qui voit son mouvement , se détourne , rompt les escadrons & s'enfuit. Cette fuite détermine celle de l'armée , la déroute devient générale , les Romains la suivent , assomment , foulent aux pieds de leurs chevaux tout ce qui se présente : Robert hache & met en pièces des troupes entières : On diroit que la foudre a nettoiyé la place où son cheval a passé. Les Sarrafins cherchent à gagner leur

flotte ; mais ils rencontrent le détachement que le Roi avoit envoyé pour s'en emparer ; alors, ils se trouvent pris de tous côtés ; ils demandent quartier, leurs prières sont inutiles, tout est passé au fil de l'épée.

Osorio, aussi perfide envers ses associés, qu'il l'avoit été envers sa patrie, envoie au Roi, & lui fait proposer de lui livrer la flotte & le Général des Sarrafins, à condition que tout le passé sera oublié. Astolphe, qui vit que c'étoit le seul moyen de finir la guerre, & d'empêcher les Sarrafins de rentrer dans l'Italie, consentit à la capitulation : Elle est signée, & Osorio, sans pudeur, vient rejoindre les Romains ; il demande un corps de troupes considérable, les conduit sur une hauteur, & leur fait voir le corps de réserve du Général. Osorio, à la tête des Romains, marche contre eux ; les Sarrafins, qui ne se méfient pas de lui, le laissent passer avec sa troupe : Lorsqu'il a pénétré jusqu'au centre, il se développe, fond sur ses alliés, en fait une boucherie horrible, & fait le Général, qui se débat inutilement ; il l'entraîne. Le traître Osorio l'égorge, plutôt pour se délivrer d'un témoin qui pouvoit lui reprocher sa perfidie, que pour se défendre, prétexte dont il se servit auprès du Roi, qui lui représenta que, suivant la capitulation, il devoit lui livrer le Général en vie, pour lui servir d'otage. Quant à la flotte, il y conduisit les Romains, s'embarqua avec eux sur une galère, prétexta un ordre du Général, & tout se rendit.

Lorsqu'il ne resta plus d'ennemi, Robert reprit le chemin de Rome ; les Chevaliers, chargés de le surprendre, avoient pris leur poste dans un bois, sur le chemin de la Ville, se doutant bien qu'il s'y rendroit. Lorsqu'il passa, ils se partagèrent en deux troupes, & lui coupèrent le chemin, l'entourant de tous côtés. Robert s'arrêta, & leur demanda pourquoy ils le retenoient ainsi. Seigneur Chevalier, lui dirent-ils, c'est avec trop d'obstination vous dérober à nos hommages : Nous voulons connoître notre libérateur & celui de l'Italie. Chevalier, leur dit-il, je désire d'être inconnu ; si mon bras vous a rendu quelques services, c'est le seul prix que j'en exige. Nous serions des ingrats de vous l'accorder, dirent-ils, ou des lâches : Car si c'est par modestie que vous vous cachez, notre devoir est de vous connoître, malgré vous ; si c'est par orgueil, nous avons lieu d'être offensés, parce que chacun de nous n'a ni moins de courage, ni moins de vertu que vous, quoiqu'il ait moins de force, d'adresse & d'expérience : Ainsi, Seigneur Chevalier, ne trouvez pas mauvais que nous employions un peu de violence, si vous vous obstinez encore. Robert, sans leur répondre, pique son cheval, les écarte & leur échappe. Un des Chevaliers s'écria : Il n'y a qu'à abattre son cheval, & décoche un trait qu'il vise dans les flancs de l'animal, & que Robert reçoit dans la cuisse. Quoique la blessure fût profonde, & que le fer y eût resté, Robert n'en alla pas moins vite. Il

revint à la fontaine, s'y désarma, retira lui-même le fer, & le cacha sous une pierre, mit sur la plaie de l'herbe, qu'il broya & qu'il recouvrit avec de la mousse, & enveloppa le tout le mieux qu'il put.

La fille d'Astolphe, qui s'intéressoit beaucoup à Robert, & qui savoit à quoi s'en tenir, ne témoigna encore rien. Le Roi & ses Chevaliers étoient rentrés au palais : Il s'informa si on avoit pu découvrir quelque chose au sujet de l'inconnu : Sa curiosité étoit portée au comble. Celui qui l'avoit blessé raconta tout ce qui s'étoit passé, & dit qu'en voulant abattre son cheval, il l'avoit blessé à la cuisse, que le fer de la flèche y avoit resté, & que le bois s'étoit brisé ; qu'en retournant, il avoit retrouvé ce bois, & qu'il seroit bien aisé, si l'on découvroit un Chevalier blessé, de vérifier si c'étoit l'inconnu. Le Chevalier témoigna beaucoup de regret d'avoir blessé un aussi brave homme ; puis il ajouta : Seigneur, vous avez fait mettre à part, pour lui, un tiers du butin qui a été fait sur les Sarrafins ; cette récompense acquitteroit un Souverain envers un Général qui lui auroit conquis trois provinces ; ce n'est pas encore assez, je crois que ce Chevalier mérite mieux que des richesses : S'il est digne, par sa naissance, de s'allier avec vous, je serois d'avis que vous lui promissiez votre fille : Qui sauve un royaume, mérite de le gouverner.

Le Roi approuva ce conseil, & fit publier dans toutes les villes d'Italie, que le Che-

valier aux armes blanches & au cheval blanc, qui s'étoit distingué aux trois batailles contre les Sarrasins, pouvoit se présenter, avec le fer dont il avoit été blessé, & qui étoit resté dans sa plaie, & venir accepter, de la main du Roi, sa fille pour récompense. Avant de faire les criées, on communiqua ce projet à la Princesse, qui fit signe qu'elle l'approuvoit.

Oforio, qui aimoit la Princesse, n'eut pas plutôt entendu cette publication, qu'il résolut d'en profiter pour obtenir une main qui refusoit de se donner. Il chercha un cheval & des armes semblables à celles du Chevalier inconnu, & se fit une blessure à la cuisse avec le fer d'une flèche qu'il rompit. Quelque vive que fût sa douleur, il la souffrit avec courage, dans l'espérance qu'on seroit la dupe de son stratagème : Il étoit persuadé qu'en amour, comme en guerre, il étoit permis d'employer indifféremment la ruse, la force ou la vertu.

Il crut qu'il devoit s'annoncer avec beaucoup de fracas ; il habilla ses gens magnifiquement, leur donna les livrées & les chevaux les plus superbes, & entra dans Rome avec le cortège d'un triomphateur. Il se présenta, dans cet état, à Astolphe, la visière baissée. Je viens réclamer, dit-il en entrant, la récompense que vous avez promise au Chevalier qui s'est distingué contre les Sarrasins, & à qui vous devez les trois victoires que vous avez remportées. Quoique vous m'ayez cru

Notre ennemi, & leur allié; quoique les apparences fussent contre moi, il n'en est pas moins vrai, que, sous le prétexte d'une feinte conspiration, je les ai attirés dans l'Italie, pour faire périr cette nation infidelle sous mes coups. Tous les Chevaliers se regardèrent : La taille noble & l'air de beauté qu'on apercevoit à travers sa visière, sembloient confirmer que c'étoit là le Chevalier intrépide; mais le ton orgueilleux & la hauteur avec lesquels il s'annonçoit, renversoient leurs idées : Alors, il leva la visière de son casque, & l'on reconnut Osorio.

Le Roi parut étonné; mais le traître, qui savoit prendre toute sorte de caractères, lui dit, avec une feinte douceur : Est-il possible que vous ayez pu me croire si dénaturé, que j'eusse voulu livrer à une nation que je déteste, ma patrie, mes parens & mes amis, & mettre en leur pouvoir ce que j'aime le plus au monde? Non, je savois qu'il ne me restoit qu'un moyen de mériter votre estime : C'étoit en me couvrant de gloire, & en délivrant l'Europe, du moins pour long-temps, des perfides Sarrafins. Ils ont su que vous m'aviez refusé votre fille; ils ont cherché à me mettre dans leurs intérêts; je leur ai promis tout ce qu'ils ont voulu, & c'est sous ce prétexte que je les ai attirés dans l'Italie. Je combattois avec eux; mais, quand l'action étoit engagée, je passois dans l'armée des Romains, je prenois une autre armure & un autre cheval, qu'un Ecuyer affidé me tenoit tout prêts,

&, alors, inconnu de l'une & de l'autre armées, je me livrois à mon courage.

Le Roi loua la générosité d'Osorio; elle lui paroissoit d'autant plus admirable, qu'il s'étoit exposé à passer pour un traître. Osorio, pour le confirmer dans sa bonne opinion, lui présenta le fer de la flèche, qu'il avoit, disoit-il, arrachée de sa cuisse. Le Chevalier qui avoit blessé le Chevalier inconnu, s'aperçut aisément que ce n'étoit pas le fer de la flèche qu'il avoit décochée; mais il ne dit rien, étant bien assuré de confondre l'imposture quand il voudroit, & sachant bien qu'un tel mensonge ne pouvoit pas se soutenir long-temps. Astolphe lui dit qu'il avoit bien mérité la récompense qu'il avoit promise, & qu'il alloit en prévenir sa fille.



CHAPITRE X.

Prodiges. Triomphe de Robert. Tournbi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne sont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril pressant.

ROBERT n'avoit rien perdu de la conversation d'Osorio & du Roi : Quoiqu'il connût à peine la Princesse, il fut fâché qu'on la donnât à un homme capable d'une telle imposture. Jamais il n'avoit été si fortement tenté de

de rompre le silence, quoique l'Hérmitel'eût assuré que son temps d'expiation étoit fini, il voulut, avant que de parler, le consulter encore. Il vivoit toujours de la même manière qu'avant ses exploits, n'ayant d'autre consolation que son chien, faisant mille folies, & rapportant à Dieu seul la force de son bras.

Tandis qu'il se disposoit à partir pour l'Hermitage, Oforio vint réclamer la parole du Roi. La Princesse ayant appris à qui on la destinoit, tomba dans le plus grand désespoir; elle ne pouvoit pas douter que le perfide Oforio ne se parât des actions d'autrui : Elle fut saisie d'une fièvre violente. Le Roi, qui prenoit Oforio pour le véritable héros qui avoit vaincu les Sarrazins, attribua la maladie de sa fille à l'aversion qu'il savoit qu'elle avoit pour lui. Il la prit par la main, la présenta au perfide, & lui ordonna de se parer pour la cérémonie de son mariage, qu'il remit au lendemain, & sortit, sans vouloir l'entendre.

Robert, consterné, apprit les chagrins de la Princesse, voulut la voir : Comme tout lui étoit permis, il s'introduisit, sans difficulté, dans son appartement : On le laissa entrer, espérant que ses folies pourroient la distraire. Il s'aperçut qu'elle le regardoit avec attendrissement; &, lui-même, lorsqu'il voulut commencer ses extravagances, il se sentit pénétré de tristesse & de respect : Il la considéra quelque temps, & sortit les larmes aux yeux.

Animé d'un sentiment qu'il ne connoissoit pas, il part, & trouve l'Hermite à moitié

E

chemin. Je fais, mon fils, le sujet qui t'amène, lui dit-il; va, retourne à Rome, laisse faire le Ciel, il fait où il veut te conduire; continue à paroître muet & fou, jusqu'à ce que, moi-même, je t'ordonne le contraire. Le docile Robert embrassa l'Hermite, & alla reprendre sa place auprès de son chien : Il l'avoit demandé au Roi, qui le lui avoit donné.

Le jour paroissoit à peine, que la Princesse vit entrer son père pour hâter la cérémonie. Sa fille se jeta vainement à ses genoux : J'ai promis, lui dit-il; & toi-même, avant de faire faire la publication de la récompense que je promettois au vainqueur des Sarrafins, lorsque je t'ai consultée, n'as-tu pas consenti à tout? La Princesse fut obligée d'en convenir; mais, en même temps, elle fit signe que ce vainqueur n'étoit point Osorio. Son inflexible père prit un air courroucé, ne l'entendit point, ou, du moins, feignit de ne point l'entendre, & sortit, pour attendre les personnes qui devoient assister à la cérémonie.

Lorsque tout le monde fut assemblé, Astolphe conduisit Osorio dans l'appartement de sa fille; il prit l'extérieur de l'amant le plus tendre, la Princesse lui répondit par une indifférence accablante. Osorio avoit trop bonne opinion de lui-même, pour ne pas se persuader qu'il viendrait à bout de s'en faire aimer; ainsi, sans lui faire ni plaintes ni reproches, ils s'acheminèrent vers l'Eglise

de Saint-Pierre, où le Pape devoit les unir. Robert, plein de confiance à la parole de l'Hermite, se contentoit de faire des vœux pour la Princesse : Ils ne furent point infructueux. Le Pape commençoit la cérémonie ; déjà les mains des deux époux étoient unies ; il alloit les bénir, lorsque la Princesse, qui jamais n'avoit parlé, sentit sa langue se délier. Alors, retirant sa main, & retenant celle du sacré Pontife : „ Arrêtez, s'écria-t-elle, ce n'est point là l'époux que le Ciel me destine ; mon père m'a donnée, & j'ai confirmé ce don au vainqueur des Sarrazins, je proteste encore que je ne serai point à d'autre : Oso rio ne l'est point ; après avoir trahi sa patrie, l'imposteur profite de la modestie du plus brave des hommes, pour s'attribuer ses exploits, & pour lui enlever une récompense qu'il a si bien méritée. O mon Père, ajouta-t-elle, en s'adressant au Roi, comment avez-vous pu vous laisser séduire par un traître, dont le caractère vous est connu depuis si long-temps, quand vous avez, dans votre palais même, le héros que vous avez tant désiré de connoître ? Deviez-vous vous attendre que le Ciel, par un prodige auquel vous ne pouvez vous refuser, déliât ma langue pour vous dissuader. „

Astolphe, étonné, ne pouvoit croire ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit : Mais, il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de l'imposture d'Oso rio ; il le regarde avec indignation ; &, sans le respect qu'il devoit au

E ij

Souverain - Pontife , & à la majesté du lieu où il étoit , il l'eût fait arrêter. Oforio sortit , & alla cacher sa honte chez les Sarrafins , qu'il trouva le moyen de séduire encore , après les avoir trahis. Le Roi demanda à sa fille , quel étoit donc ce héros qui avoit vaincu les Sarrafins ? Quand je vous l'ai fait connoître , dit - elle , vous n'avez pas voulu me croire ; il est dans votre palais : C'est à son amour , à ses vœux , à ses prières , que je dois la faculté de parler , que Dieu m'avoit refusée jusqu'à ce jour. Astolphe étoit bien éloigné de penser que sa fille parlât de Robert ; il lui nomma tous les Chevaliers qui venoient assiduelement au Palais. Ce n'est aucun de ceux-là , dit-elle ; & , ensuite , s'adressant au Pape , à son père & à tous ceux qui attendoient le dénouement de cette scène , daignez me suivre jusqu'au palais de mon père , ajouta-t-elle , c'est là que vous verrez un prodige plus grand que celui qui vient de s'opérer en moi.

On s'empresse de suivre Astolphe & sa fille : Le Souverain-Pontife , malgré son âge avancé , veut être témoin d'un événement qui lui paroît si extraordinaire. La Princesse les conduit tous auprès de la fontaine où Robert avoit accoutumé d'aller se désaltérer ; elle lève une pierre , & prend le fer de la flèche qu'il y avoit caché. Voilà , dit-elle , le fer dont le Chevalier que vous avez surnommé le terrible , fut blessé au retour de la troisième bataille. Elle demanda au Chevalier le bois de la flèche , & l'ajusta si bien au fer , que personne ne put

douter que ce ne fût l'arme dont ce héros avoit été frappé. Au retour du combat, reprit la Princesse, je l'ai vu, de cette fenêtre, arracher ce fer de sa plaie, & le cacher sous la pierre : C'est dans ce même lieu que je l'ai vu s'armer avant le combat & venir se déarmer après la victoire, sans que j'aye pu découvrir ce que devenoient son cheval & ses armes : Il ne s'agit plus que de vous faire voir cet homme extraordinaire.

La Princesse prit son père par la main, & le conduisit à l'endroit où couchoit Robert ; on le trouva sur la paille jouant avec son chien. Le Roi crut que sa fille étoit elle-même tombée en démence ; elle s'aperçut de son étonnement, &, se tournant vers lui : Voilà, lui dit-elle, celui à qui vous devez toute votre gloire & le salut de l'Italie. Robert se leva ; ceux qui le connoissoient pour le fou du Roi, commencèrent à lui trouver dans les traits une noblesse qu'ils n'y avoient point remarquée ; mais quelle apparence qu'un fou eût pu faire des exploits si glorieux ? Cependant Robert les regardoit d'un air étonné, ouvroit de grands yeux, rioit niaisement, & faisoit mille folies qui excitoient les uns à rire, les autres à la pitié.

Astolphe appela Robert en particulier, & le pria de lui montrer sa cuisse. Robert, feignant de ne pas l'entendre, revint à la compagnie, & se mit à sauter & à danser. Le Pape crut qu'il auroit plus d'autorité, & lui ordonna de parler, s'il en avoit la faculté, ou, du

E iij

moins, de répondre à l'invitation que venoit de lui faire le Roi. Robert, comme s'il ne l'eût point entendu, donna sa bénédiction à Sa Sainteté; mais, comme il se retournoit, il aperçut l'Hermite derrière tout le monde. L'Hermite, à qui la Providence découvroit ses secrets, avoit eu connoissance de la destinée de Robert; il s'étoit rendu au palais d'Astolphe, sachant ce qui devoit s'y passer, &, étant bien persuadé que Robert, plus docile aux ordres du Ciel qu'à ceux des hommes, continueroit de contrefaire le muet & l'insensé, si, de la part de Dieu, il ne lui ordonnoit le contraire.

Lorsque Robert eut aperçu l'Hermite, il prit un air grave & sérieux, & se prosterna la face contre terre, le saint homme le releva & lui dit : Puisque vos crimes sont expiés, rien ne vous empêche de vous déclarer. Vous voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers la compagnie, ce fameux Robert surnommé le diable à cause de sa méchanceté; Dieu, qui connoissoit son cœur, touché de ses remords, lui a pardonné ses crimes; il les a expiés par dix ans d'humiliation. Il n'étoit ni muet ni insensé; mais il a paru l'un & l'autre à tout le monde : Il a vécu de ce que les chiens ne vouloient point; il a mené, à peu près, la même vie qu'eux, c'est par là qu'il est venu à bout d'humilier cet orgueil & cette férocité qui le rendoient redoutable à toute la Normandie. Ce même Dieu, qui l'humilioit, a suscité son bras pour votre délivrance, c'est lui qui lui donna le cheval & les armes qui l'ont si bien servi

dans les combats. L'orage gronde encore , & Robert doit donner aux Romains de nouvelles preuves de sa valeur.

Robert se prosterna encore , adora l'Être Suprême , & alla se jeter dans les bras du Roi , qui ne pouvoit retenir ses larmes , & qui s'excusoit auprès de sa fille , de n'avoir pas voulu la croire , lorsqu'elle rendoit témoignage à la vérité. Robert la remercia & lui dit tout ce qu'il avoit souffert , lorsqu'il l'avoit vu sur le point d'être sacrifiée à l'impositeur Otorio. La Princesse lui témoigna l'estime qu'elle faisoit de ses vertus. Astolphe , & tous ses courtisans , étoient dans la joie & dans l'admiration de voir discourir ensemble deux muets , & ce qui les étonnoit davantage , étoit l'air de sagesse & de modération de Robert , qu'ils avoient toujours pris pour un fou : Le Roi seul rappeloit des traits qui lui avoient donné l'idée d'une prudence consommée ; il vouloit , le jour même , l'unir à sa fille , mais l'Hermite s'y opposa. Robert n'osa murmurer ; mais il soupira : La Princesse ne dit rien , rougit & baissa la vue. Le Pape voulut savoir pourquoi l'Hermite refusoit son aveu à une union si belle : Robert , dit-il , n'a pas encore été armé Chevalier ; sa présomption , après toutes les épreuves , & de plus fortes qu'il n'en faut pour être admis dans cet Ordre , lui en fit rejeter la cérémonie , comme une chose vaine & inutile. Robert convint de sa faute , & supplia le Roi de lui prescrire tout ce qu'il devoit faire

E iv

pour la réparer, & pour se rendre digne de cet honneur. Rien, répondit ce Souverain; puisque vos preuves sont faites, qu'est-il besoin d'en faire de nouvelles? Ah! Prince, reprit Robert, je les déteste, ces preuves que j'ai faites, l'orgueil & la férocité seuls conduisoient mon bras. Un Ordre, fait pour la valeur, exclut tout ce qui ne tient point au vrai courage & à la générosité. Ce qui fait le prix des vertus, est la fin qu'elles se proposent : Autrement, il faudroit rendre-les mêmes honneurs au mercenaire, qui, pour un modique intérêt, s'élève au faite des tours les plus hautes, pour en réparer les ruines, qu'au guerrier qui s'expose aux plus grands dangers pour le salut de sa patrie.

Astolphe convint de cette vérité, & fit publier un tournoi, qu'il fixa au huitième jour. Robert reconduisit la Princesse dans son appartement, & lui demanda la permission d'aller la voir, & de lui faire agréer les témoignages de sa reconnoissance. Elle le lui permit, après en avoir demandé le consentement à son père. Le Pape embrassa Robert, félicita le Roi de la joie que le Seigneur répandoit sur sa maison, & se retira. Robert, qui, jusqu'à ce moment, avoit négligé sa parure, se crut obligé de prendre un habillement conforme à son état, & se fit un devoir de la décence & de la propreté. Il parut un nouvel être à Astolphe & aux Courtisans : On fut frappé de sa beauté & de son air de grandeur, que sa modestie relevoit encore; lui seul ne

s'en aperçut pas, sa bienfaisance & sa bonté, loin de souffrir aucune altération, en éclatèrent davantage. Il alloit au devant de tous ceux qui souffroient, ou qui étoient dans le besoin; ceux qui lui avoient marqué du mépris, de l'humeur, & qui, même, contre les ordres du Roi, l'avoient affligé, lorsqu'ils le croyoient insensé, fuyoient sa présence, ou ne l'abordoient qu'en tremblant, ou avec un air consterné. Dès que Robert les apercevoit, il alloit à eux, les rassuroit par ses caresses, & se contentoit de leur dire, avec douceur : Que cet exemple vous apprenne à être humains & compatissans envers les fous comme envers les sages : Car, quelque sage que vous puissiez être, il ne faut qu'une fibre dérangée pour vous rendre plus fou que je ne le paroïssois.

Le jour fixé pour le tournoi, Rome fut remplie d'un concours étonnant d'étrangers : La guerre des Sarrasins y avoit fait venir les Chevaliers les plus renommés de toute l'Europe; les exploits qui l'avoient illustré dans cette guerre, rendoient les joutes avec Robert très-dangereuses; les Chevaliers les plus intrépides le craignoient : Ils espéroient de balancer sa force par leur adresse. A l'heure marquée, le Roi & sa fille, suivis de toutes les Dames de la Cour, parurent sur des échaffauds ornés magnifiquement. Les Hérauts d'armes firent leurs cris accoutumés; Robert & les Chevaliers firent leur montre : Aucun d'eux n'effaçoit sa bonne grâce & son air majestueux; chacun reprit sa place, & Robert parut dans la lice. Il fut

E V

vainqueur dans tous genres de combats ; mais il ménagea si bien ses forces, que les vaincus sembloient partager avec lui l'honneur de la victoire.

Le dernier qui se présenta étoit couvert d'une armure noire, parsemée de têtes & d'ossements de morts & de flammes renversées. Sa taille étoit gigantesque ; il étoit monté sur un rhinocéros, que, malgré sa pesanteur, il avoit dressé à caracoler & à voltiger. Ce Chevalier n'avoit point paru avec les autres : Il s'étoit présenté à la barrière lorsque les joutes étoient presque finies. Sa monture, ses armes, sa taille, effrayèrent la Princesse ; il n'étoit point armé d'une lance, comme Robert, mais d'une massue que six hommes des plus robustes auroient eu de la peine à lever. Le Roi vouloit que les Chevaliers combattissent avec armes égales, & que le Géant se servît d'une lance. Pourquoi, dit le Géant, prendrois-je plutôt une lance que lui une massue ? eh bien, que le hasard en décide, tirons au fort. Robert y consentit, pour satisfaire la Princesse : Car, pour lui, il lui étoit indifférent que son adversaire se servît de ses armes ordinaires, ou qu'il en prît d'autres. Le fort décida que le Géant prendroit une lance ; aussi-tôt sa massue s'allongea & forma une lance redoutable. Les spectateurs, à ce prodige, jetèrent un cri : Le Géant s'éloigne, prend du terrain, ils partent : Le rhinocéros s'élance avec l'agilité d'un aigle. Robert écarte le fer de son en-

nemi, frappe l'armure du Chevalier, qui retentit comme le bruit de dix cloches, dont chacune a un son différent. Aussi-tôt la lance redevient massue, & le Chevalier en porte un coup sur la tête de Robert, qui l'évita avec adresse. Le Géant secoua sa massue dans les airs, & il en sortit une fumée épaisse, qui forma autour de lui un atmosphère d'où s'échappoient des éclairs éblouissans. Tout le monde trembloit pour Robert; lui seul étoit tranquille; il revient sur le Chevalier aux armes noires, &, d'un coup de lance, il le renverse sur la croupe du rhinocéros. Le Géant parut furieux; il métamorphosa sa massue en épée étincelante : Robert saisit la sienne, &, alors, commença un effrayant pour les spectateurs. A chaque coup que Robert lui portoit, l'armure noire jetoit des flammes, & résonnoit avec fracas. Robert jette son épée, s'élance sur son ennemi, l'embrasse & se précipite avec lui à terre. Ils se roulent sur le sable, le Géant pousse des hurlemens affreux; enfin, se voyant vaincu, il a recours à ses derniers enchantemens. Une flamme dévorante dérobe les combattans à tous les yeux; la Princesse est désolée, on croit Robert perdu; mais il ne quitte point prise; la flamme se dissipe, on voit Robert prêt à plonger son poignard dans le sein de l'Enchanteur, au défaut de son armure. Il alloit le frapper, lorsqu'au lieu d'un Géant informe, il voit la Princesse elle-même qui lui sourit avec tendresse; le poignard lui échappe, Robert est à ses genoux : Le Géant profite de

E vj

ce moment, reprend sa première forme, remonte sur son rhinocéros, franchit les barrières, & s'enfuit en éclatant de rire.

Robert demeura confondu ; il se félicitoit cependant d'avoir respecté l'image de la Princesse : Tout ce qui l'inquiétoit, étoit de savoir quel ennemi il avoit eu à combattre. Tous les spectateurs étoient dans le même embarras : Cette inquiétude suspendit, pour un moment, les éloges que méritoit Robert ; ils lui furent prodigués par le Roi, par la Princesse, par tous les Chevaliers & par tous les spectateurs, que son combat avec le Géant avoit fait trembler.

Robert fut armé chevalier : Les fêtes, qui furent données à cette occasion, durèrent pendant huit jours, & servirent comme de prélude à celles de son mariage avec la princesse. Le Pape voulut le célébrer lui-même ; jamais il n'avoit béni de si beaux époux ; le peuple étoit dans la joie ; le Roi donna des repas publics dans tous les quartiers de Rome : Les illuminations les plus brillantes succédoient au jour : On eût dit, pendant trois semaines, que le soleil ne quittoit pas l'horizon.

Dans le festin de noces qu'Astolphe donnoit, on servit un pâté qu'il avoit fait venir à grands frais, & qui avoit été fait par un cuisinier célèbre du Prête-Jean, le meilleur qu'il y eût dans le Catay. Ces pâtés, qui étoient fort à la mode dans ce temps-là, étoient composés de foies d'alcyons, de langues de colibris, & de truffes vertes des Indes. La Princesse, qui faisoit les honneurs

du festin, ouvre le pâté : Quelle est sa surprise ! un nain, qui n'avoit que onze pouces, s'élance avec une agilité surprenante sur la table, & amuse tous les convives par les propos les plus gais. Il propose à Robert de rompre une lance avec lui ; Robert se mit à rire, le prit sur sa main & le baïsa. Chevalier, lui dit-il, tu fais qu'il ne faut mépriser personne ; si tu l'as oublié, j'espère, un jour, t'inculquer si bien cette leçon, que tu ne l'oublieras de ta vie. Robert ne fit que rire de sa menace, & donna le nain à son épouse, qui le baïsa pendant tout son dîner, & qui l'assit à côté de son assiette, lui prodiguant & lui rendant ses caresses : Elle le garda, depuis ce jour-là, avec beaucoup de soin.

Lorsque ces fêtes furent terminées, Robert résolut d'aller, avec son épouse, voir ses parens en Normandie. Le Roi leur donna un cortège digne d'eux ; plusieurs Chevaliers les accompagnèrent, les courtisans & les dames les virent partir avec regret. Astolphe chargea Robert des plus riches présens pour le Duc & la Duchesse de Normandie ; mais il apprit, dans la route, que le Duc étoit mort, & que la Duchesse sa mère étoit au pouvoir d'un Chevalier, qui, sous prétexte du bien public, la tenoit renfermée, & gouvernoit sous son nom.

Robert & son épouse firent à Rouen l'entrée la plus pompeuse ; toute la Cour vint au devant d'eux, toute leur suite fut logée superbement : On avoit préparé, pour le Nain de la Princesse, un petit appartement de laque,

qui fut mis dans sa chambre même, & une belle niche de brocard d'or pour le chien du Duc, qui, par reconnoissance, n'avoit jamais voulu se séparer de lui.

Après les premières cérémonies, Robert voulut embrasser sa mère; mais le Chevalier, qui s'étoit emparé du Gouvernement, la retenoit dans son château de Fécamp, où il lui faisoit signer, de force ou de gré, tous les ordres dont il avoit besoin pour fouler les peuples par des impôts & par les vexations les plus odieuses : Il faisoit exécuter ses ordres avec la rigueur la plus révoltante. Les principaux Seigneurs de la Cour du Duc, qui connoissoient l'ame du Chevalier, rendoient justice à la Duchesse; mais le peuple, qui juge sur les apparences, ne voyoit qu'elle, & commençoit à la haïr. Robert, instruit de la tyrannie du Chevalier, résolut de le punir & de justifier sa mère.

Il rassembla des troupes, se mit à leur tête, & alla assiéger le Chevalier dans son château. Avant de former aucune attaque, il le fit sommer de se rendre. Le traître parut sur un balcon, tenant la Duchesse par la main, & appuyant un poignard sur son sein, prêt à la frapper au premier acte d'hostilité que Robert oseroit tenter : Robert frémit, & n'osa pas pousser la guerre plus loin. Le Chevalier avoit un fils unique, qu'il aimoit beaucoup, & auquel il espéroit de laisser la Normandie, lorsqu'il l'auroit usurpée. Ce fils, heureusement pour Robert, n'étoit pas avec son père : Il

étoit parti, depuis quelques jours, pour Rouen, pour s'opposer à la descente de quelques corsaires qui menaçoient les côtes : Il défendoit un château sur les bords de la mer. Robert y conduisit son armée, & força le fils du Chevalier à se rendre. Ce jeune homme étoit d'un caractère bien opposé à celui de son père : Robert lui fit part des sujets de mécontentement qu'il avoit contre le Chevalier, & lui raconta l'action barbare de son père. Le jeune d'Angerville promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour lui faire rendre sa mère. Robert le garda pour otage, & lui promit, de son côté, que, quoi qu'il en arrivât, il n'avoit rien à craindre pour sa vie, ne voulant pas le rendre responsable des fureurs du Chevalier.

L'armée reparut devant le château de Fécamp; Robert somma de nouveau le Chevalier, qui répondit que, si on le sommoit une troisième fois, il égorgeroit la Duchesse aux yeux de Robert. Celui qui portoit la parole, lui dit avec fermeté : Il y va non seulement de votre vie, mais encore de celle de votre fils, qui est au pouvoir du Duc Robert. Le Chevalier ne pouvoit pas croire qu'en si peu de temps, le Duc se fût emparé du château de Fécamp. Lorsque l'envoyé le vit hésiter, il lui dit de passer sur le balcon, & qu'il pourroit s'en convaincre. En effet, le Chevalier vit Robert tenant le poignard levé sur d'Angerville, qui tendoit les bras à son père : Hâtez-vous, lui dit l'envoyé, vous connoissez l'impétuo-

sité de Robert : Il attend votre réponse. Le tyran, tout barbare qu'il étoit, frémit à son tour, & consentit à l'échange de la Duchesse avec son fils : On vint rendre réponse à Robert, & l'échange fut fait tout de suite. Robert, en se séparant de d'Angerville, lui dit qu'il pouvoit offrir à son père sa vie sauve & ses biens conservés, s'il vouloit se rendre. Le Chevalier refusa constamment; il se défendit avec une espèce de fureur; il fit des sorties heureuses; mais la fortune de Robert l'emporta, le château fut pris d'assaut. Robert ordonna qu'on prît soin du fils & qu'on lui amenât le père, auquel, en faveur de d'Angerville, il sauva la vie, mais qu'il retint prisonnier le reste de ses jours.

Robert triomphant, ramena sa mère à Rouen, & la rétablit dans tous ses droits : Elle ne pouvoit suffire à la joie qu'elle avoit de le revoir : Cette espérance l'avoit soutenue contre les persécutions du Tyran. Robert lui raconta toutes ses aventures, depuis le moment qu'ils s'étoient séparés; il avoit le regret le plus sensible de n'avoir pas donné à son père la satisfaction d'être témoin de son changement, après lui avoir causé tant de chagrins par les égaremens de son cœur. Elle le tranquillisa à ce sujet, & lui raconta qu'il y avoit environ deux ans qu'un Hermite des environs de Rome, en passant à Rouen, avoit vu le Duc, & lui avoit appris que Dieu, qui avoit, sans doute, des vues sur son fils, l'avoit rendu le plus sage des hommes, quoi-

qu'il parût encore le plus fou ; qu'il triompheroit des Sarrafins, & vengeroit sa mère d'un Tyran & d'un Génie malfaisant. Sa prophétie est accomplie, dit Robert : Mais, quel peut être ce Génie, dont l'Hermite ne m'a jamais parlé ? Il est vrai que j'ai terrassé un Chevalier fort extraordinaire, & qu'à en juger par ce qu'on nous raconte des Génies, il paroît qu'il l'étoit : Je ne comprends pas comment je vous en ai vengée.

Le Duc Robert présenta la Princesse Cynthia, son épouse, à la Duchesse Mathilde. L'union la plus parfaite régnoit dans cette famille ; les jeunes époux s'adornoient : Robert n'avoit à reprocher à la Princesse que d'avoir trop d'amitié pour son Nain : Elle le caressoit sans cesse, & recevoit ses caresses sans conséquence. Un jour, que Robert étoit sorti plus matin que de coutume, & que la Princesse dormoit, le perfide Nain sort de son petit appartement, prend la figure de Robert, s'approche du lit de son épouse, & interrompt son sommeil par un badinage plus sérieux que celui auquel elle l'avoit accoutumé. La jeune Princesse le repousse négligemment, en l'avertissant de prendre garde au petit Nain : Sois tranquille, lui dit-il ; il dort. Le traître continue, elle se débat ; non qu'elle songe à faire une longue résistance, elle ne veut que rendre le badinage plus intéressant, & prolonger leurs plaisirs : Le lit étoit élevé, & le perfide cherchoit à s'y élancer ; la jeune épouse, à demi-nue, se défendoit comme dans son fort.

Le pied glisse à l'imposteur, & le chien de Robert s'éveille : Il sort de sa niche en aboyant , regarde , voit la figure de son maître , s'approche , & son nez dément ses yeux. Plus il le sent , & plus il semble se confirmer dans son idée ; il redouble ses aboiemens ; le faux Nain , que ce bruit inquiète , donne un coup de pied au chien , qui , alors , plus sûr de son fait , lui mord la jambe.

Le faux Robert jette un cri , & ne lâche point prise : Heureusement pour le véritable , les affaires pour lesquelles il étoit parti , finirent plutôt qu'il ne l'espéroit. Il revient auprès de son épouse , & , pour la surprendre encore endormie , il marche sur la pointe du pied : Il avoit entendu le cri du traître , l'aboiement du chien & quelques paroles consolantes de sa femme : Il entre furieux , & l'épée à la main. La Princesse jette un cri de frayeur ; le faux Robert s'élance sur l'époux & saisit son épée , qu'il casse en mille pièces. Robert est confondu de se voir double : La Princesse est dans le plus grand embarras , & tremble pour tous les deux , ne sachant pour lequel elle doit craindre. Le hasard conduit la mère du Duc dans l'appartement de son fils ; ils s'étoient élancés l'un sur l'autre : On veut les séparer en vain ; ils se portent des coups terribles , & ne paroissent pas s'effleurer. Les femmes crient , ils gardent un morne silence , le chien seconde son maître , il fait mille morsures à l'imposteur , qui ne se met pas en peine de l'écarter. La Princesse étoit sortie de

son lit & s'étoit habillée : Elle appelle ses femmes, & , enfin , on sépare les combattans. L'un ne fait pas un mouvement que l'autre ne le répète : Un miroir n'est pas plus fidelle à représenter les minauderies d'une coquette, que le faux Robert à copier les fureurs du véritable : Il est impossible de démêler de quel côté est la vérité. Le chien seul ne s'y méprend pas ; il s'élance encore , déchire l'habit de l'impofteur , & découvre sa poitrine , sur laquelle on aperçoit une espèce de médaille. Robert , qui ne se possédoit pas , le saisit encore , & en se débattant , arrache la médaille constellée : Aussi-tôt , il ne trouve plus dans ses bras qu'un Nain , nègre & contrefait , ayant des pieds de bouc , & portant des cornes à la tête. Robert le jette loin de lui , sa femme veut le mettre en pièces ; mais le monstre s'élève , & , d'un saut , va se percher sur la corniche de la cheminée.

Suspendez vos fureurs l'un & l'autre , leur dit-il , il n'est pas en votre pouvoir de me faire du mal : Je vous ai fait tout celui que j'ai pu , je voudrois pouvoir vous en faire encore ; mais je suis vaincu : C'est dans la médaille que tu tiens , que résidoit mon pouvoir : Il devoit finir dès qu'elle seroit dans tes mains ; le hasard t'a mieux servi que ta force : Apprends , maintenant , qui je suis , & l'origine de ma haine contre toi.

CHAPITRE XI & dernier.

Aveux du Génie, qui servent d'explication à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi, supplice d'Osorio. Robert fixé dans ses États.

HUBERT, ton père, avant son mariage, avoit rencontré, dans un bal, Mélisandre de Poitiers, nièce de la Fée Minucieuse : Il lui dit qu'elle étoit jolie, soit qu'il le pensât en effet, soit pour ne pas rester sans rien dire auprès d'une jeune fille que le plaisir de la danse n'occupoit pas toujours. Quoi qu'il en soit, elle le crut, son cœur s'enflamma pour Hubert; elle lui faisoit mille petites agaceries, Hubert y répondoit par politesse, mais il n'alla jamais plus loin, & prit le tout en badinant : Peu de temps après, il devint amoureux, tout de bon, de Mathilde, & l'épousa. Mélisandre, au désespoir, porta ses plaintes à sa tante, qui promit de la venger. Hubert eût pu apaiser la Fée, en flattant un peu sa vanité; mais il eut l'étourderie de ne pas la prier de la noce : Elle m'envoya chercher, & me dit : Fils de Tubal, je dévoue à ta malice Hubert & Mathilde; prends cette plaque, mets-la sur ta poitrine; tant que tu la porteras, tu auras la faculté de prendre toutes les formes que tu voudras; fers-t'en pour me

venger : Il doit naître d'eux un fils , qu'il soit l'objet de tes fureurs : Va , pars , & garde-toi de perdre , ou de te laisser enlever la médaille enchantée , si tu veux éviter ma haine.

Je ne sais quel Génie protégeoit Hubert ; il rendit toute ma malice inutile , ou , du moins , elle se borna à l'empêcher d'avoir des enfans. Un jour , que je m'étois absenté , Mathilde devint enceinte. Depuis long-temps , sous les formes les plus aimables , j'avois essayé de la rendre infidelle à son époux ; beauté , talens , esprit , feint caractère , j'avois tout mis en usage ; rien ne m'avoit réussi. Lorsque je m'aperçus qu'elle étoit enceinte , n'ayant pu la rendre coupable , j'essayai de la rendre malheureuse , en lui donnant tous les remords du crime. La curiosité l'engagea d'essayer les prestiges d'un Juif pour avoir des enfans ; jusqu'alors , j'avois dédaigné de prendre la figure d'Hubert , pour obtenir les faveurs de Mathilde , je l'empruntai ; elle y fut trompée ; elle se livra à moi de bonne-foi : Mais le maudit Génie , qui protégeoit Hubert , le sauva de toute espèce d'affront ; son évanouissement me laissoit maître de ses appas : Quelle détestable situation ! je m'en souviens encore. Enfin , tous mes efforts furent inutiles ; rempli de dépit & de rage , je changeai de figure , Mathilde revint de son évanouissement , vit qu'elle étoit dans les bras d'un autre qu'Hubert , & je n'évitai sa rage qu'en disparaissant.

Le Génie fut interrompu par la Duchesse Mathilde , qui lui fit mille questions sur ce

qui s'étoit passé pendant son évanouissement dans l'Isle, & embrassa autant de fois Robert, qu'elle l'avoit cru, jusqu'alors, le fils du Diable, malgré les doutes qu'elle s'efforçoit de former.

Le Génie reprit ainsi : Bornant aux remords, que j'avois donnés à Mathilde, tout le mal que je voulois lui faire, je m'emparai de l'esprit de son fils, dès qu'il fut né; mon objet étoit de faire soulever toute la Normandie contre son père & contre lui. Malheureusement, il s'avisa de faire danser des filles toutes nues devant sept Hermites, qu'il assassina, parce qu'ils firent quelques difficultés..... Hélas ! s'écria Robert, c'est un des crimes dont le souvenir me tyrannise le plus..... Ces sept Hermites, reprit le méchant Génie, étoient sept Esprits élémentaires, que le Génie, protecteur d'Hubert, avoit engagés à prendre cette forme, afin que le massacre, qu'il prévoyoit que tu en ferois, ou que tu croirois en faire, touchât ton cœur, qui, dans le fond, étoit bon, & ouvrit tes yeux sur la vie infâme que tu menois.

Robert fut au comble de la joie, en apprenant que le meurtre des Hermites n'étoit qu'une fausse apparence; & quoiqu'au fond, il n'en fût point coupable, il se félicita de cette découverte.

Je te suivis à Rome; je ne pus empêcher les bons dessein de l'Hermite, ni l'amitié d'Astolphe; je tentai mille moyens de t'inquiéter, tous se tournèrent contre moi. Si je prenois la figure de ton chien, on s'apercevoit que j'étois

un chien étranger : On me maltraitoit ; ou , si quelque femme me prenoit en amitié , elle me la témoignoit , en me faisant couper la queue & les oreilles , & , quelquefois , pis encore . Si je prenois celle de l'Hermite , je ne pouvois m'empêcher de caresser les petites filles , que les bonnes mères me menaient , & j'étois reconnu . Je crus triompher , lorsque tu te chargeas de conduire Cécile & Silvio ; je te vis prêt à succomber ; un moment de plus , & tu retombois en mon pouvoir : Tu l'emportas encore sur moi .

Enfin , je fus obligé de renoncer à te séduire ; je tentai un dernier effort au Tournoi qu'Astolphe publia pour ton mariage . J'étois le Géant au rhinocéros , que tu combattis avec tant d'avantage ; j'avois espéré que , plus la figure , que je prendrois , seroit effrayante , plus la victoire que tu remporterois sur moi t'inspireroit d'orgueil : Ce stratagème ne me réussit pas plus que les autres . Le Roi fit venir un pâtre du Catay ; je l'enlevai , & je lui substituai celui dans lequel je m'enfermai ; je me doutois bien que ta femme grossiroit sa ménagerie d'un Nain aussi joli que je le paroissais . Je t'avoue que , dans les temps même qu'elle étoit chez son père , j'en étois amoureux ; je me féliciterai , lorsque j'appris qu'elle alloit devenir l'épouse d'Osorio ; je poussai à la roue tant que je pus . Métamorphosé en Nain , j'ai eu le plaisir d'en être caressé ; mon état m'étoit cher : Mais , qu'est-ce que le plaisir d'un Nain ? Il ne tint pas à Mathilde que je ne fusse heureux , quand je pris la ressemblance de

son mari ; j'ai voulu essayer si je le serois davantage en prenant la tienne. Ta femme y a été trompée, & , si elle ne se fût pas amusée à folâtrer, Mélisandre, la Fée & moi, étions vengés. Grâce à ton chien, tu as entre les mains le talisman fatal qui faisoit tout mon pouvoir ; il t'est inutile, tu n'en peux tirer aucun parti ; au lieu que, si je ne le rends point à la Fée, j'ai tout à redouter de sa vengeance. Il est vrai que j'ai cherché à te faire le plus de mal que j'ai pu ; mais, tu as appris à rendre le bien pour le mal ; j'ai été témoin de cent actions plus généreuses, que tu as faites.

Le Génie essaya de le toucher par les discours les plus flatteurs ; Robert fut inflexible. Traître, lui dit la Princesse, oublies-tu que c'est devant Mathilde, & devant moi, que tu oses réclamer ce don funeste, qui couvrit d'amertume les jours de l'une, & au moyen duquel tu voulus plonger l'autre dans l'opprobre. Ah ! cher Prince, dit-elle à Robert, quel monstre ! je lui prodiguois mes caresses, & , par amour, j'allois t'être infidelle. Brise le talisman : Tant qu'il existera, quelle femme se croira innocente, même dans les bras de son époux ? Le talisman étoit une composition de divers métaux ; Robert ordonna qu'on fît venir un Chimiste pour les dissoudre, ce qui fut exécuté sous les yeux même du Génie. Quand il vit qu'il n'y avoit plus d'espoir de ravoir son talisman, il jeta un cri horrible, passa par la fenêtre, & s'envola dans les airs.

Quelqu'innocente que fût la princesse, elle étoit

étoit confuse de s'être exposée aux regards impurs du Génie. Robert & Mathilde la conso-
loient, lorsqu'on annonça un courrier qui arri-
voit de Rome. Aftolphe mandoit à Robert
qu'Oso rio avoit ramené les Sarrafins en Ita-
lie, & qu'il publioit hautement qu'il enleve-
roit la Princesse, de force ou de gré. Puisque
je l'ai sauvée des astuces du Génie, dit Ro-
bert, je saurai bien la défendre contre les for-
ces d'Oso rio.

Robert, aussi-tôt, rassemble toutes les trou-
pes qu'il avoit en Normandie, se met à leur
tête, & part pour Rome. Il apprit, en rou-
te, qu'Oso rio s'en étoit rendu maître ; il fit
la plus grande diligence, bat les Sarrafins en
arrivant, & les force de lui ouvrir les por-
tes de la ville. Oso rio se retrancha dans l'E-
glise de Saint-Pierre ; Robert força ce retran-
chement, & arracha Oso rio d'un asyle qu'il
profanoit. Il le traîna sur la place publique,
& lui reprocha toutes ses perfidies : Le peu-
ple Romain courut en foule, & demanda qu'on
le lui livrât. Les Sarrafins s'assembloient & veu-
lent le délivrer : Oso rio profite de ce mo-
ment, saisit la lance d'un Sarrafin, & s'a-
vance sur Robert, qui, n'ayant d'autre ar-
me que son épée, se détourne, & la lance
d'Oso rio va s'enfoncer dans la terre. Robert
revient sur son ennemi, lui porte sur la tête
un si redoutable coup, qu'il fracasse son cas-
que en plusieurs morceaux, & lui fendit la
tête jusqu'aux épaules. Il livra son corps au
peuple, qui le mit en mille pièces. Il assemble

F

les Romains, on passe au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de Sarrafins dans la ville, & Robert les poursuit jusqu'à la mer, où, sans faire grâce à aucun, il plonge tout ce qui a échappé à son épée.

Après cette expédition, Robert retournoit à Rome, & se proposoit d'aller porter à Aftolphe des nouvelles de sa fille : Ce ne fut qu'alors qu'on lui apprit que le traître Osorio ne s'étoit pas contenté d'introduire les Sarrafins dans Rome, mais qu'il avoit égorgé le Roi, de sa propre main, & livré son palais au pillage. Robert fut accablé de tristesse ; il maudissoit son absence, à laquelle il attribuoit ce malheur. Il s'affligeoit pour lui-même, & pour la Princesse ; il ne savoit comment lui annoncer cette nouvelle. Il envoya un courrier à Rouen : Il faisoit à son épouse le détail de ce qui venoit de se passer, & n'oublioit pas la punition d'Osorio : Il lui peignit les dangers qu'il avoit courus lui-même, de manière à la faire frémir à chaque ligne de sa lettre. Son but étoit de donner au cœur de la Princesse les secousses les plus violentes, afin que l'impression de la mort de son père fût moins forte. Ce ne fut point à elle-même qu'il apprit cette funeste nouvelle ; il chargea Mathilde de la lui annoncer avec tous les ménagemens dont l'amitié est capable.

Robert, de retour à Rome, répara, autant qu'il le put, les maux que les Sarrafins y avoient faits. Le Roi ne laissoit point d'enfans : La Princesse, en quittant l'Italie, avoit

renoncé à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir sur les États de son père. On offrit l'Empire à Robert, il le refusa; mais il eut soin d'écarter tout ce qui pouvoit gêner l'élection d'un nouveau Roi. Il fit déclarer incapables de régner tous ceux qui auroient acheté des suffrages, soit par argent, soit par des services rendus, ou par une faveur promise.

Aussi-tôt que le nouveau Roi fut élu, Robert alla le saluer, & partit pour la Normandie. Il y trouva sa femme, inconsolable de la mort de son père; il le pleura avec elle, & adoucit un peu ses regrets en lui marquant autant de douleur de cette mort, qu'elle en ressentoit elle-même. Mathilde les consolait l'un & l'autre, & leur tendresse prit le dessus: Ils firent revivre ce bon Roi, en imitant ses vertus.

Robert & son épouse furent les modèles des Princes. Le pouvoir suprême ne fut jamais, pour l'un & pour l'autre, qu'un moyen de faire des heureux. Le Ciel bénit leur tendresse, & leur accorda un fils, qui s'acquiesça autant de gloire que son père; il s'appela Richard; il fut l'ami, le compagnon & le rival de Charlemagne; son courage, qu'il eut souvent occasion d'exercer contre les Sarrasins, fit ajouter à son nom de celui de *Sans-peur*, ou d'*Intrépide*. Robert, plus heureux que son père, jouit de la bonne réputation de son fils, & lui laissa, après une longue vie, des États heureux & florissans.

F I N.

F ij

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

C HAPITRE I. <i>Sagesse d'Hubert. Embarras de ses courtisans. Combat contre deux Corsaires.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Dangers de la superstition. Naissance de Robert. Doutes mal fondés sur la paternité. Avis aux pères.</i>	11
CHAP. III. <i>Espièglerie de Robert. Chagrins qu'il donne à ses parens. Devoirs qu'impose le titre de Chevalier. Combat.</i>	21
CHAP. IV. <i>Révolte de Robert. Ses cruautés & son libertinage. Il déclare la guerre à son Père. Aventure de sept Hermites.</i>	29
CHAP. V. <i>Remords de Robert. Éclaircissemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière sûre de convertir des scélérats. Fin des égaremens de Robert. Il se voue à la réforme.</i>	39
CHAP. VI. <i>Réparation des torts.</i>	51
CHAP. VII. <i>Robert, Comédien par occasion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Histoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.</i>	56
CHAP. VIII. <i>Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il est déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous même excitent l'envie. Conspiration découverte. Qu'est-ce que la vertu?</i>	69

TABLE DES CHAPITRES. 125

CHAP. IX. *Guerre des Sarrafins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il est sur le point d'en perdre tout le fruit.* 80

CHAP. X. *Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne sont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril pressant.* 96

CHAP. XI & dernier. *Aveux du Génie, qui servent d'explication à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi. Supplice d'Oso-rio. Robert fixé dans ses États.* 116

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE.



SECRET

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE,

FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Père.

SECONDE PARTIE.



A L I É G E,
Chez F. DESOER, Imprimeur-Libraire,
sur le Pont-d'Isle.

M. D C C. L X X V I I.

VILLE DE LAGN

Biblioth. du Palais des Arts

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE

MAILED
JAN 10 1891
THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE



HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE,

FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Père.

CHAPITRE PREMIER.

Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'IMPLACABLE ennemie de la famille d'Hubert avoit fait sa propre affaire de l'ancienne querelle de Mélifandre sa nièce ; & , quoiqu'elles fussent brouillées , depuis long-temps , elle ne cessoit de chercher le moyen de se venger : Il falloit une victime à son ressentiment. Elle exerça sa fureur contre le Gé-

A iij

Biblioth. du Palais des Arts

nie mal-adroit, qui n'avoit pas su profiter de l'évanouissement de Mathilde, & qui se laissa si sottement surprendre par Robert. Elle le livra à ses deux singes noirs, qui, pendant un mois, lui châtouillèrent la plante des pieds; elle le bannit de sa présence, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes les particules du talisman que le Chimiste de Robert avoit décomposé, & presque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ses ordres, étoient occupés à servir ses haines particulières: Elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées, qui faisoient sa situation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur secours; elle s'en plaignit hautement, personne ne fit attention à ses plaintes. Elle n'auroit point hésité à rompre avec toutes les Fées, mais le désir de le venger l'emporta sur tout le reste. Elle apprit, par les correspondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, subtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus séduisantes, possédant, surtout, l'art de se vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit, presque toutes, trompées, se mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaisir de les faire échouer. La Fée Minucieuse résolut de l'avoir, à quelque prix que ce fût; elle lui écrivit: Mais Brudner, depuis long-temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre; elle eut recours au seul moyen qu'on puisse employer efficacement avec les fourbes; elle lui tendit un piège, dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles; il recherchoit celles du premier rang, pour le plaisir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies; mais il choisissoit, parmi les autres, les objets de ses amours. Minucieuse prit la forme d'une jeune Bergère; à force d'art & de prestige, son teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, sa taille s'élança, sa peau devint d'une blancheur éblouissante, & ses cheveux d'un noir éclatant; elle prit un air simple & modeste, &, dans un quart-d'heure, elle se trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit, en se promenant, une tracasserie, qui devoit brouiller six familles à la fois: Il aperçoit Minucieuse; jamais beauté ne lui parut plus ravissante: Il s'approche d'un air tendre & soumis; il lui demande, avec intérêt, qui elle est, d'où elle vient: Elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux: Il veut la conduire dans son château; elle résiste, il la presse, elle rougit en se défendant; il étoit amoureux & vain; il se retint, & ne voulut employer d'autre force, que celle de son mérite. Le Génie Gascon se piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde; il manquoit un bouquet à la Bergère, il lui demanda la permission d'en cueillir un lui-même, dans l'espérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergère accepta; mais, tandis qu'il se baïsoit pour moissonner la jacinthe & la violette, elle disparoit. Que devint Brudner, lorsqu'il ne revit plus sa proie? Il cherche autour de lui, il

A iv

l'appelle, il pousse des cris affreux, il consulte ses talismans, il n'apprend rien; il foule aux pieds le bouquet funeste, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorsque la Fée, sous sa véritable figure, paroît dans les airs, sur un char de mille couleurs, attelé de six sapajous aurores, auxquels elle avoit donné des ailes de chauve-souris, & qu'elle avoit dressés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'est en vain que tu soupîres, la Bergère qui t'a enflammé est en mon pouvoir : Je suis la Fée Minucieuse; je puis la soustraire, ou la rendre à tes vœux : Tu peux l'obtenir, & je rendrai sa beauté immortelle; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : C'est de me venger, de persécuter le fils de Robert, le célèbre Richard, qui se dit *sans peur*. Il faut que tu fasses échouer tous ses projets; tu en viendras facilement à bout, si tu peux l'effrayer : A ce prix, Clorifette est à toi. Le Génie promit, & demanda sa récompense. Il faut, d'abord, la mériter, lui dit la Fée Normande; mais, comme tu ne dois pas plus compter sur mes promesses, que moi sur ta parole, reçois ce gage; il te répondra de ma foi : Elle lui donna un ruban constellé, au moyen duquel il auroit l'ascendant sur tous les Génies de son Ordre, qui pourroient traverser ses desseins; elle y joignit le pouvoir de se rendre invisible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'assura, en même temps, que, s'il ne remplissoit point ses engagements, elle le rendroit encore plus amoureux de Clorifette, qui deviendrait la plus laide, la plus fantasque & la plus acariâ-

tre des mortelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de sa crainte. La Fée disparut, son char s'abattit derrière un buisson; elle reprit la figure de Clorifette, se fit voir, à demi-nue, à deux cents pas de Brudner, prête à se baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée sur son char, qui lui renouvela ses promesses, & disparut.

Après la mort d'Astolphe, Robert & son épouse, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faisoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient instruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à essuyer des Génies mal-faisans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout événement, pour triompher d'eux, à se rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent par-tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit présent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un père : Dès qu'il en faisoit un, il quittoit tout pour le secourir; &, afin que, bientôt, il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers responsables des crimes qui se commettoient sur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppresseurs; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussière aux tyrans, & distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses; il n'avoit

des compagnons que lorsqu'il les croyoit nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffroient. Les pauvres l'appeloient Richard le bon ; son intrépidité lui fit donner par tous les Chevaliers le nom de *Richard sans peur*.

Lorsque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard se disposoit à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devans. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivoit dans toutes ses expéditions ; il étoit né du chien qu'Astolphe avoit donné à son père, & qui fut son compagnon & son convive, dans le temps que Robert contrefaisoit le sourd & le muet. Cet animal étoit si fatigué, que son maître descendit, & le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins que Brudner avoit à ses ordres, & qu'il avoit dispersés sur des arbres, se réunirent autour du Chevalier, en poussant des cris affreux ; ils voltigeoient sur la croupe de son cheval & sur ses épaules : Richard se mit à rire & saisit son épée : Il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins, il leur étoit défendu de lui en faire : Le Génie, qui protégeoit Richard, avoit menacé Minucieuse de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chassieuse, si elle portoit sa vengeance jusqu'à attenter à ses jours ; il ne lui

étoit permis que de l'inquiéter, & d'essayer à lui faire perdre le nom de sans peur. Les lutins redoublèrent leurs cris; Richard, tranquille & de sang-froid, commença de chanter, & de crier comme eux. Désespérés de n'avoir pu l'ébranler, ils saisirent son chien, l'enlevèrent dans les airs, & le déchirèrent. Richard fut très-sensible à sa mort, & son plus grand chagrin fut de ne pouvoir se venger.

Le Génie ne se rebuta pas, il résolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas suspecter; il renvoya les lutins, monta sur un arbre, & se changea en enfant nouveau né; il se coucha dans un nid de tourterelles, &, lorsque l'aurore parut, il se mit à pleurer. Richard, qui continuoit sa route, l'entendit; il s'arrête, &, regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il aperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce spectacle; il descendit, aussitôt, de cheval, & monta, de branche en branche; il ne put se refuser de baiser cette innocente & malheureuse créature, qui lui sourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient exposé cet enfant; il le prit, l'enveloppa dans un coin de son manteau, le porta d'une main, &, de l'autre, s'aida pour descendre comme il étoit monté; il le mit devant lui, sur le col du cheval, à la place du chien, &, au lieu de continuer sa route, il prit celle de son Capitaine de chasses, & lui recommanda d'en avoir grand soin. Jusqu'alors, le zèle de Richard ne lui avoit pas per-

mis de vérifier quel étoit le sexe de l'enfant; la femme du Capitaine, plus curieuse, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ses peines. Heureusement, elle se préparoit à sévrer son fils; elle profita de cette circonstance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de soupçonner que cet enfant, dont le sourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faisant. Brudner, par cette ruse, avoit rempli deux objets; l'un, de donner le temps aux voleurs Irlandois, qu'il protégeoit, d'éviter Richard; &, l'autre, d'entamer une aventure, dont il concevoit les plus grandes espérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui suivoient plusieurs Cavaliers. Il pique son cheval, & arrive jusqu'à eux, l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, sans sa permission, ils s'avisent de chasser dans sa forêt : Eux, sans répondre, le regardent, se prennent à rire, & continuent leur chasse. Richard les suit de si près, & leur porte de si rudes coups, que trois Chevaliers, armés de toutes pièces, sont forcés de s'arrêter. Ils baissent leurs lances & fondent, tous les trois, contre Richard, qui ne connoissoit d'autre arme que son épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chasse, il

les attend, détourne son cheval, évite leur fer, &, en passant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverse sur la selle; les deux autres prennent du terrain, &, gardant toujours un silence obstiné, ils reviennent contre le Chevalier sans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la première, jette, d'un coup de revers, un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de son épée, sa générosité ne lui permet pas de frapper un homme désarmé; il le laissa remonter à cheval; mais lorsqu'il y fut, les trois Chevaliers se regardèrent & prirent honteusement la fuite. Richard courut après eux; il les poursuivoit si vivement, & étoit sur le point de les joindre, lorsqu'il vit à travers les arbres une troupe de gens qui dansoient, trois à trois, tous nus, quoique de différens sexes. Richard, surpris de ce spectacle, abandonna les fuyards, & s'approcha des danseurs. Ils le regardent, & suspendent leur danse pour le saluer; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité; &, ce qui le surprit le plus, c'est qu'elle n'excita, en lui, ni plaisir, ni peine; alors, il se rappela ce qu'on lui avoit souvent raconté dans le pays, de la famille d'Hellequin.



CHAPITRE II.

Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prodiges, où se confond l'esprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel; il fut un des Chevaliers dont la valeur illustra le plus la Normandie: Il étoit riche, & avoit une famille très-nombreuse. Il avoit rendu de très-grands services à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ses Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarrafins pénétrèrent en France. Charles envoya un Courier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarrafins avoient pillé les Provinces de l'intérieur de la France: L'argent manquoit; le généreux Hellequin vendit ses terres, & s'acquitta de sa commission avec un zèle qui fut célébré par tous les Poëtes du temps. Charles prit le commandement de l'armée; il donna celui d'une division au brave Hellequin. Il lui restoit encore un château, qu'habitoit sa famille. Les Sarrafins furent repoussés jusqu'aux frontières: On prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale; Hellequin eut l'honneur de commander en son absence. Dans le fond, il eût mieux aimé revenir au sein de sa famille,

mais il n'eût pas été honnête de refuser le commandement d'une armée; il lui en coûta son château; il espéroit s'indemniser sur le butin qu'on feroit à la première bataille. On entre en campagne; Hellequin est chargé de conduire un détachement contre l'ennemi; un coup de flèche lui emporte un œil : Il est vrai que, dans ce combat, il tua dix Sarrafins de sa main, & qu'il en resta trois mille sur la place; mais Hellequin, qui avoit perdu la moitié de son sang, & son œil, est ramené au camp. Charles le renvoye sur les derrières, en le comblant d'éloges; &, tandis qu'il est malade, on donne une bataille décisive. Le butin, selon l'usage, se partage entre présens; la paix se fait; Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le sou, &, pour comble de malheurs, trouvant sa famille dans la misère, & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles, & demanda une pension : Sa demande fut trouvée très-juste, on la lui accorda; il emprunta, en attendant l'échéance de la première année. Dès que le terme fut venu, il se présenta au Trésorier, qui lui représenta que la dernière guerre ayant épuisé les finances, il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas; il revint, en Normandie, gémir de son sort, & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux; n'ayant pas de quoi payer, ils se saisirent de sa personne; & ses enfans, qui auroient pu gagner de quoi sustenter leur

père, & acquitter, peu à peu, leurs dettes, furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complota, avec ses enfans, de se procurer la liberté : Son épouse, qui avoit la permission de sortir, deux fois la semaine, pour aller mendier quelques alimens grossiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille, dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot, fournissait aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit, Hellequin, & ses enfans mâles & femelles, armés jusqu'aux dents, se firent jour, à travers la garde, & sortirent de Rouen; leur projet étoit de se répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cachèrent dans les bois; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort, pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bizarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution; car, disoit-il, si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier, ce n'est pas le prisonnier, ce sont ceux qui le gardent, parce que c'est à eux de prendre toutes les précautions nécessaires. Il en étoit si persuadé, qu'il envoya sa femme & ses deux filles à Rouen; il savoit, d'ailleurs, que ses créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cause de ses dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent prises & conduites en prison:
Le

Le jugement rendu contre toute la famille, alloit être exécuté ; l'échaffaud étoit dressé, lorsque le Duc de Normandie, instruit que les victimes étoient les filles & la mère d'Hellequin, fit changer leur supplice en une prison perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mère y mourut, peu de jours après, & les deux filles, en voulant se sauver, s'écrasèrent contre des rochers.

Le désespoir s'empara d'Hellequin & de ses quatre enfans ; ils n'eurent point la force de résister à leurs malheurs ; leurs têtes étoient prosrites ; ils n'avoient d'autre asyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ses fils, parce que des hommes cruels ont conspiré notre mort, sans que nous nous sentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie sans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme prison ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai supporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des sommes que j'étois dans l'impossibilité de leur rendre. Mais, à présent, qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous sommes livrés à ce penchant pour la liberté, inséparable de notre existence, je sens que je ne suis plus le maître de me modérer : Vendons-leur ché-

B

rement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous sommes désarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur, ensuite, aux perfides qui tomberont sous nos coups; vous n'avez pas seulement une vie à défendre, mais une mère & des sœurs à venger.

Les jeunes gens n'hésitèrent point, ils promirent une armure à leur père avant la fin du jour. Ils prirent leurs massues, ils allèrent sur le grand chemin; deux Chevaliers passèrent, les quatre frères les attaquèrent: La haine du genre humain, & le désespoir, leur donnèrent un nouveau courage; ils désarmèrent les Chevaliers, & s'emparèrent de leurs chevaux, qu'ils conduisirent à leur père. Ils revinrent, au même endroit, attendre une nouvelle proie; elle ne tarda point à paraître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi, les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts; les quatre frères leur proposoient le combat seul à seul, ou deux contre deux, avec cette condition, que la dépouille resteroit au vainqueur. Enfin, lorsqu'ils eurent des armes, le père, & ses quatre fils, sortirent de leur retraite, ils jurèrent de ne pas se séparer, & commencèrent une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils avoient à craindre une mort infâme, s'ils étoient pris.

Il suffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein; rien ne fut sacré pour les Hellequins. Ils levèrent une petite troupe, avec laquelle ils assiégèrent les châteaux voisins, rien ne leur résista. Les plus

braves Chevaliers tombèrent sous leurs coups, les maisons de leurs créanciers furent dévastées; s'ils sommoient un château de se rendre, il falloit qu'on se rendît à discrétion; une défense de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu, par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & sa famille avoient été vertueux jusqu'alors, & plus ils sembloient aimer le crime. Souvent, au milieu de ces excès, le souvenir de leurs vertus passées leur arrachoit des larmes amères; mais, dès qu'il se présentoit quelque occasion de piller, tout étoit oublié, ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivresse, ils commettoient les cruautés les plus inouïes; veuves, orphelins, innocens, ou coupables, tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits; leur troupe avoit grossi au point qu'il paroïssoit impossible de la détruire sans des forces supérieures. Il convoqua la Noblesse de ses Etats; il fut résolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant, avant de faire aucun acte d'hostilité, on publia que, si Hellequin & ses enfans vouloient rentrer dans leur devoir, on leur feroit grâce en faveur des services qu'Hellequin avoit rendus, & des belles actions de sa vie. Hellequin rejeta cette proposition avec mépris: Les ingrats, dit-il, ils ne se souviennent de mes services, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils

B ij

me craignent ! Qu'ils me rendent mon épouse, mes filles & mes vertus, & je me foumettrai.

Le Duc étoit juste, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes, qu'il avoit contractées dans son extrême nécessité, ne montoient point au quart des sommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient grossies par les usures les plus criantes. Il restoit encore deux de ses créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évasion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que, si les Géoliers avoient veillé plus exactement sur les prisonniers, ils ne se seroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une prison perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes, & autres instrumens, dans la prison ; ce qui n'avoit pu se faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort sévère, mais juste, parce qu'un citoyen qui est sous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ses gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruse ; mais ne doit point user de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit blessé une des sentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grâce. Ils l'auroient acceptée, s'ils avoient été seuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faisoit à leurs Chefs : En vain leur promit-on une amnistie générale, ils jurèrent la mort des Hellequins, s'ils

se soumettoient, & de continuer leurs brigandages sans eux. Hellequin renvoya le Hérault au Duc, & lui fit dire qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

L'armée du Duc, composée de toute la Noblesse de Normandie, de vieux soldats & de citoyens, se mit en campagne. Hellequin rangea la sienne en bataille; elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque soldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées, pour s'amuser à de simples escarmouches : A peine furent-elles en présence, qu'elles en vinrent aux mains : La valeur combattoit contre la rage : Au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adossés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa; alors, le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à espérer. Les Normands se seroient cru déshonorés de demander grâce; les brigands se faisoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit : Trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancèrent au milieu de l'armée ennemie, tuèrent un nombre prodigieux de soldats, & trouvèrent la mort qu'ils cherchoient : Le quatrième, blessé de plusieurs coups, fut fait prisonnier; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le consoler; il se jeta sur l'épée de l'Officier qui le conduisoit, & se tua.

B iij

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre considérable de Normands qu'il avoit tués; il respiroit encore; on le porta dans la tente du Duc, qui l'embrassa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ses ancêtres. C'en est fait, dit le malheureux père, je meurs, & c'est le sort le plus heureux que le Ciel puisse me faire: Je pérís le dernier de ma famille, & je regarde cette circonstance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai soulevés contre leur patrie; homme foible & pusillanime, je n'ai pas eu le courage de supporter une vertu malheureuse, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit respecter le plus, sa patrie; je l'ai eu en horreur: Puisse-t-elle être satisfaite par ma mort! Puisse le Ciel être touché de mon repentir! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands, qui restoient après la bataille, ils se rassemblèrent tous, &, tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirèrent tous sur le champ de bataille.

Telle est l'histoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la justice de qui nous avons la témérité de prescrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin, qu'indigné de ses crimes, l'avoit condamné; lui & sa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en sortir, dans certain temps, pour annoncer à leurs concitoyens les évé-

nemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années, & , pendant ce temps-là, ils devoient être exposés à toutes les intempéries des saisons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'eussent qu'un corps fantastique & aérien : Il leur étoit permis de se montrer aux hommes sous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompense de leurs vertus.

Richard conçut, que les personnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & sa famille; il en savoit l'histoire; plus il les considéroit, & plus il se sentoît pénétré de respect; l'attrayante majesté de la vertu étoit sur leurs lèvres, & sur leur front la candeur de l'innocence & la modestie du repentir. Il vit, parmi eux, un de ses Ecuyers, qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda, avec étonnement, par quel prodige il le revoyoit, après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il est vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc ressuscité? reprit Richard. Je ne suis point ressuscité, repliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me persuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu, tu étois bien inconsequent & bien fou, quand tu étois à mon service; mais, jamais il ne t'est venu en fantaisie de me persuader de semblables folies. Explique-toi; enfin, quelle est ton existence?

Non, Monseigneur, reprit-il, je ne suis pas ressuscité; ce corps qui frappe vos yeux, n'est

B iv

qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être Suprême, qui doit punir le mal, & qui se plaît à récompenser le bien, m'a imposé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous sommes plusieurs dans le même cas. Cette forêt est la même que celle où il vint se réfugier, avec ses enfans, lorsqu'il s'échappa de la prison de Rouen: Vous savez que j'y venois souvent chasser, avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conservé notre goût pour ces lieux, & nous nous y sommes joints à la famille d'Hellequin: Ces femmes, que vous voyez, sont ses deux filles & son épouse. Nous ne rougissons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inspire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppose à leurs desirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils se perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame, dépouillée du corps, n'a plus la faculté de se reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit pas trop ces subtilités métaphysiques, puisque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels sont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'avisent d'y chasser sans permission? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre! dis-tu? reprit Richard; ne voudrois-tu pas me persuader encore que je ne l'ai pas renversé de son cheval? Il est vrai, répondit l'Ecuyer,

que le Chevalier s'est cru blessé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience, fais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me disputes des faits, dont j'ai été, non seulement, témoin, mais encore l'auteur. C'est-à-dire, insistoit l'Ecuyer, que vous avez cru..... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrais bien attraper quelque horion, ainsi que ce brigand; mais, enfin, puisque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mène au pied d'une aubépine, où il vit, en effet, le Chasseur qu'il avoit renversé, & qui se leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, osez-vous chasser dans ce bois, sans ma permission? Ne savez-vous pas qu'ils sont réservés pour mes plaisirs? Je le fais, répondit le Chevalier; mais, celui qui dispose de toi, peut bien disposer de ta forêt; c'est lui qui m'a permis d'y chasser, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard, ne se possédant plus, s'élance sur le Chevalier. Quelle fut sa surprise, lorsque, croyant le saisir par le milieu du corps, il n'embrasse qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il s'élance encore sur eux; leur premier mouvement fut un signe d'effroi; le second, un témoignage de dédain; tous ceux qui dansoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme invo-

B v

lontainement, puis s'arrêtèrent en riant. C'est assez, dit le Chevalier impalpable : Ecoute Richard, & que ta surprise cesse ; je suis Hellequin ; les deux Chasseurs que tu as rencontrés avec moi, sont mes deux fils. Nous avons conservé, après notre mort, le goût pour la chasse, que nous avions contracté pendant la vie. L'habitude de combattre, qui nous reste, nous a portés à t'attaquer : Nos corps, ainsi que nos armes, ne sont que des simulacres ; tu nous a porté des coups inutiles ; cependant, comme nous sommes susceptibles des mêmes sensations que toi, malgré nos corps aériens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je suis tombé, par une suite naturelle de mon illusion ; j'ai, tout à l'heure, éprouvé un véritable effroi, lorsque tu t'es précipité sur nous ; un moment de réflexion a dissipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement semblable, sont venus à mon secours ; ainsi, nous éprouvons des passions, & même des maux, sans que notre existence puisse en être altérée.

Richard fit plusieurs questions à Hellequin, il lui demanda bien des choses qui étoient cachées dans l'avenir ; Hellequin lui répondit, que Dieu seul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifestoit pas les événemens futurs ; que, conformément à cette providence, il fau- roit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue conversation, ils se séparèrent ; Hellequin lui

donna une grande pièce de soie, & Richard en fit une écharpe, dont il se para tout de suite; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es poursuivi par un Génie méchant & rusé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui sont à tes ordres, ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracasent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.

CHAPITRE III.

*Origine du goût des Normands pour les pommes.
Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens
de la mendicité des Religieux.*

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit son chemin; il étoit nuit; les Chasseurs; qu'il avoit suivis à travers la forêt, l'avoient détourné de sa route, il ne savoit plus où il en étoit. Il aperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau; il étoit fatigué; il descendit auprès de la fontaine; il vit, devant lui, un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu; il ne comprenoit pas comment un tel arbre se trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que sa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroissoient aboutir les principales routes. Richard secoua l'arbre, quel-

B vj

ques efforts qu'il fit, il n'en put faire tomber aucune pomme; l'arbre étoit élevé, il se disposa à y monter; il l'embrassa des jambes & des bras, il est déjà parvenu aux deux tiers de la tige; mais, à mesure qu'il monte, la tige s'allonge, & les branches s'éloignent; Richard est trop avancé pour reculer; il monte toujours, il se trouve à dix toises de terre; il monte encore, & voit le sommet des plus hauts arbres au dessous de lui. Le vent du midi souffloit, il courba une branche, que le Chevalier saisit; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrût dans la même progression qu'il avoit grandi, & revint, peu à peu, dans son état naturel. Richard cueillit une pomme: Aussi-tôt qu'il l'eut arrachée, il en poussa une autre plus belle que la première; il cueillit la seconde, &, soudain, il en parut une troisième plus belle que la seconde; il l'arracha encore, & il en sortit du même endroit une quatrième. Les trois qu'il avoit prises étoient si grosses, qu'à peine il pouvoit les soutenir; aussi n'en cueillit-il pas davantage, & descendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la suivit, & arriva à Rouen à minuit; il se coucha, après avoir lui-même enfermé ses pommes.

Le lendemain, au dessert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: Tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta

comment il l'avoit cueilli, & la propriété singulière de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il seroit dangereux de manger de ce fruit. On proposa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en plusieurs morceaux, au lieu de pépin, on trouva une perle de la grosseur d'une olive, & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorsqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de sa gueule, roula & fut sur le parquet; plus le chien le suit avec avidité, & plus le morceau fuit avec vitesse. Le chien de Robert étoit sur les genoux de son épouse: il semble admirer ce phénomène; mais, enfin, impatienté de la durée de cette chasse singulière, il s'élance, attrape la pomme fugitive, & l'avale. La Duchesse crut son chien empoisonné; l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on se détermina à manger le reste de la pomme; on la trouva plus délicieuse encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint, le jour même, dans la forêt, pour chercher le pommier; toutes ses recherches, furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir obtiendrait, pour récompense, une pomme d'or aussi grosse que la-pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple se répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au désespoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réserver les

pepins de celles qu'il avoit, &, quoique la Duchesse sa mère eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les sema, de sa propre main, après avoir écrit son nom autour de chaque pepin. En moins d'un an, ils produisirent des tiges, qui furent en état d'être greffées; &, dans trois, les arbustes furent chargés de fruits; mais bien dégénérés pour la grosseur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes, pour en semer les pepins; Richard n'en refusoit à personne, elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit, s'y accoutumèrent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'espèce que Richard avoit découverte, fut appelée de son nom. On n'en mangea, d'abord, que pour faire sa cour à Richard. Ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en nécessité. De là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais, revenons aux exploits de Richard. Il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un si grand nombre d'aventures. Un jour, qu'il la traversoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit exposé. Richard étoit pieux, il se mit à genoux, & pria l'Être Suprême de faire grâce à l'ame de cet homme, & il sortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il sentit quelqu'un se lancer sur la croupe; il se retoutna, & se voit embrassé par un homme au. C'étoit

le même, pour lequel il venoit de prier, & qui, de sa léthargie, étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, &, de temps en temps, le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau se débattre, il ne pouvoit pas s'en débarrasser. Il trouve sur ses pas une rivière, il espère qu'en y entrant, cet homme, effrayé, l'abandonnera : Il y pousse son cheval ; mais, plus il avance, & plus ce malheureux serre Richard dans ses bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin, Richard revient sur ses pas & sort de la rivière : Alors, l'homme en délire reprend ses sens, descend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un père de famille, qu'un coup de soleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que, vraisemblablement, on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné sa maladie en travaillant pour ses enfans, il étoit étonné qu'ils se fussent si pressés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui ; il trouva sa femme & ses enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit naître parmi eux, lorsqu'il leur rendit leur père. Il leur reprocha de l'avoir transporté trop vite. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir,

les morts ne feroient enterrés que deux fois vingt-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus sévères. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore plusieurs années, & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eut occasion de rendre *. Il vit, dans la forêt, un Moine que le Supérieur de son Couvent, & un Soldat, se disputoient ; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara, & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit : Monseigneur, je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France ; cet homme, qui se dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de servir sous la bannière du Seigneur de mon village, refuse de venir avec moi ; il est si peu Moine, que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine

* On lisoit, dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable, & un Ange, qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient, sans doute, altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine, sont injurieuses aux Religieux ; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frère Quêteur puisse être tenté, & succomber. Les plus saints Fondateurs, & notamment Saint-Bruno, se sont fort élevés contre la Quête.

est au Couvent, & qu'il en porte l'habit : Il est vrai que je l'envoyai, l'année dernière, faire une quête à Paris ; mais, quand même il auroit promis d'aller servir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : L'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Père, nous allons voir, reprit Richard ; l'habit ne fait pas le Moine. Alors, il interrogea le jeune Religieux : Il lui demanda s'il étoit Prêtre ; il répondit qu'il ne l'étoit pas, & convint qu'il avoit promis de servir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prit un jeune homme, qui, du travail de ses mains, entretenoit son père qui étoit fort vieux, sa mère qui étoit malade, & ses deux sœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à son Supérieur pour cette seule bonne action. Il restoit l'article de la Maîtresse ; le Moine nia d'abord : Le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maison dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : En moins d'un quart-d'heure, la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle est, & si elle connoît le Religieux ? Hélas ! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'est lui qui a empêché mon frère d'aller à la guerre. Oh, oh ! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, sans en connoître le motif : Poursuivez, dit-il à la jeune fille ;

par quel hasard vous a-t-il amenée ici ? Il a dit à mon père, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille si nombreuse, & qu'il vouloit l'aider à la placer ; il a proposé à mon frère de le faire recevoir Frère Portier ; mais mon frère a refusé, & il a mis ma sœur auprès de la nièce du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard ? Moi ! c'est pour lui qu'il me destine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une dispense de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choses si avancées. A force d'interroger l'innocente Payzanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuses, s'étoit fait marier par le Sacristain, & qu'il lui avoit persuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, sans quoi les traîtres excommuniés, qui haïssoient les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monseigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce secret n'est su que de vous, du Père Supérieur & du Sacristain. Richard ne put s'empêcher de rire de la simplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation succéda à ce premier mouvement ; il adjugea le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller soigneusement sur sa conduite, & de le lui représenter, lorsque la guerre des François seroit terminée, s'il n'étoit pas tué : Il retira la sœur d'auprès de la nièce du Supérieur, &

ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le scélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur père, & assura une pension à cette honnête famille, au sein de laquelle l'hypocrisie avoit essayé d'introduire la corruption. Richard ne se borna point à la punition du Moine, il remonta à la source du mal : Il vit que la quête entraînoit, nécessairement, une vie errante & dissipée; qu'elle offroit aux Religieux des occasions périlleuses, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à résister. En conséquence, il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terrains incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquèrent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathèmes. Il fit punir les plus mutins; &, tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, disoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, source de la plupart des maux qui affligent les États, lorsque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple?

CHAPITRE IV.

Étrange mariage de Richard. Mort de son Épouse. Qui elle étoit.

LA fille, que Richard avoit donné à élever à son Capitaine des Gardes, croissoit à vue d'œil : A sept ans, elle étoit aussi formée

qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante; c'étoient les grâces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable; elle réunissoit tous les caractères de la beauté; en sorte qu'elle plaisoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues, étoient séduits par son air simple & modeste; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui pouvoit leur plaire : Elle recueilloit les suffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes; son esprit & son caractère prenoient le ton de tous les caractères & de tous les esprits. Vive, indolente, capricieuse avec les uns, toujours égale avec les autres; sensée ou folâtre selon les circonstances; médisante ou discrète, raisonnable ou inconséquente, avare ou généreuse, sévère ou compatissante, affable ou impérieuse, elle se rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ses charmes; il se félicitoit, chaque jour, de l'avoir sauvée; il mettoit tous ses soins à former son cœur & à cultiver son esprit. Ses succès passaient ses espérances; il avoit commencé par l'aimer comme sa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtresse adorée; &, lorsqu'il voulut se rendre compte de ses sentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré son amour, il ne songeoit point à en faire son épouse; il avoit trop de délicatesse pour n'en

faire que l'objet de ses plaisirs, il se bornoit à l'aimer, sans songer encore à ce que deviendrait son amour. Une circonstance à laquelle il n'avoit pas pensé, le força de faire des réflexions sur son état.

Robert étoit vieux, son épouse étoit morte, & Richard étoit le seul espoir de la Normandie. Il s'exposoit aux aventures les plus périlleuses, & il pouvoit être enlevé à ses sujets. Les Barons & les Chevaliers s'assemblèrent ; ils lui représentèrent combien le peuple seroit à plaindre, s'il ne laissoit pas de successeur. L'Etat étoit menacé d'une invasion par les Anglois, les François soutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le supplièrent, au nom de la Nation, de choisir une femme, qui pût lui donner des héritiers, & conserver la Normandie à ses anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs représentations.

Si la tendresse pour *Eléonore* ; c'est ainsi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la situation où le mettoient les représentations de ses sujets, l'auroient portée à l'excès. Il sentoit son cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penser à la quitter sans une peine insupportable, & n'osoit songer à l'épouser sans honte. La naissance d'*Eléonore* le désespéroit ; un enfant trouvé par hasard, né, peut-être, d'une mère infâme ! Ces idées le jetoient dans la consternation. *Eléonore* s'en aperçut, &

voulut savoir la cause de son chagrin. Richard lui avoua son amour & son embarras : Éléonore, qui connoissoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur, au lieu de se plaindre du sort, exhorta son amant à choisir une épouse digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du désintéressement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y résister, il tombe à ses genoux, & lui proteste qu'il est déterminé à l'épouser : Elle combattit cette résolution avec force; elle savoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermiroit.

Enfin, Richard convoqua une assemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choisi une épouse, & que, dans ce choix, il n'avoit consulté que l'intérêt de ses peuples. Il leur persuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voisins, afin que jamais ses États ne pussent passer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils pussent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit assez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de successeur, & qu'en tout événement, il le désigneroit avant sa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu, non plus, choisir parmi les filles des Seigneurs de sa Cour; qu'il connoissoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalousie de personne. Alors, il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les soins qu'il avoit pris pour la

former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient si prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut universellement approuvé : S'il y en eut qui le blâmèrent, ce furent ceux qui aspireroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carrousel, où Richard se distingua : Il combattit successivement contre le Comte d'Alençon, le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine; il les vainquit dans toutes sortes d'exercices. Plusieurs autres Chevaliers s'y distinguèrent; le Comte de Vendôme abattit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : On appeloit ainsi le Chevalier désigné pour épouser la Princesse d'Angleterre. Éléonore présidoit aux joutes & distribuoit les prix. Jamais mariage ne fut, en apparence, plus heureux que celui de Richard; mais que de contradiction lui fit essuyer son épouse! Elle le tourmentoit de manière que, quelques raisons qu'il eût de se plaindre, il étoit forcé de convenir, lorsqu'il examinoit les choses de près, que c'étoit lui seul qui avoit tort : Elle lui donnoit, à tout moment, sujet d'être jaloux, & ses moindres soupçons paroissoient des injustices. Elle le contrarioit sans cesse; c'étoit toujours elle qui se plaignoit d'être contrariée, & lui seul se croyoit coupable; il l'adoroit, & elle lui reprochoit, sans cesse, son indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuste, cruel & méchant; mais

elle ne put jamais parvenir à changer son caractère.

Enfin, après sept ans de mariage, la Duchesse Éléonore, ennuyée, sans doute, de ne pouvoir faire tomber son mari dans le piège, feignit une maladie mortelle; elle effectoit de souffrir des douleurs insupportables. Richard étoit désolé; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être servie que par lui, il ne la quittoit pas un instant : Elle tomba dans le délire; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, &, surtout, Richard. Dans certains momens, qu'elle étoit tranquille, elle l'appeloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait : Richard fondoit en larmes & l'embrassoit; elle profitoit de cette circonstance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grâce à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en est fait, lui dit-elle, je vous perds, je sens que ma fin approche; puisse une autre épouse, plus digne de vous, vous consoler de ma perte. Je vous dois tout, c'est vous qui m'avez élevée, du sein de la misère, au faite de la grandeur : Si je meurs avec quelque regret, c'est de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous sacrifier; la grâce que je vous prie de m'accorder, c'est de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez transporter dans le mausolée que je m'y suis fait construire : Il est au milieu de la forêt. Quand
mon

mon corps y aura été déposé, je désire de n'y être veillée que par vous : Je mourrai tranquille, si je suis assurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en sanglotant, l'embrasse, la presse dans ses bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant, & tombe évanoui auprès de son lit : On accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verser un torrent de larmes : Tout entier à sa douleur, il étoit insensible aux caresses de son père & à toute sorte de consolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernières volontés de son épouse ; il accompagna son corps au lieu de la sépulture, l'y fit déposer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : Ils passèrent la nuit auprès d'elle. Richard ne cessa de pleurer, il ne pouvoit se persuader qu'il alloit être séparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil ; un rayon d'espérance ranime ses sens ; il se lève, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : Le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrepide Richard admire & ne s'effraye point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'asseyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inspiré de crainte. Hélas !

C

dit Richard, ce n'est pas la crainte qui m'agite, c'est l'espoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, est-il possible que tu respires ! Quoi, ta mort ne seroit qu'une illusion ! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réserve encore des jours heureux ; mais le temps presse, je sens qu'un peu d'eau fraîche m'est absolument nécessaire ; allez à la fontaine voisine, vous trouverez un vase qui sert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez aussi-tôt, sans en répandre une goutte. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : Tandis qu'il y puise, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : Il revient & ne trouve que le Chevalier, qu'il avoit laissé dans le mausolée, expirant ; le cadavre & le cercueil avoient disparu. Richard enlève hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui, à peine, a le temps de lui apprendre que son Eléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le sage Richard dans les pièges du crime, en le rendant passionné pour ses charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je suis sa victime : La honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux ; il s'est élancé sur moi, m'a saisi dans ses bras, &, en me disant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoisonné de son haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit aussi-tôt expirer son malheu-

reux compagnon : Il ne se ressouvint d'Eléonore, que pour abhorrer sa perfide beauté, il ne regretta que le Chevalier ; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne se consolait point d'avoir eu pour épouse un monstre aussi détestable : Alors, n'étant plus fasciné par ses perfides attraits, il se rappela, avec douleur, les tourmens que la fausse Eléonore lui avoit fait souffrir. Il ne pensoit pas, sans rougir, à la honte d'avoir épousé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princesses qui lui auroient fait d'illustres alliances. Il désiroit que le Génie prît un corps passible, & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard étoit si animé par la vengeance, qu'il se sentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit assuré de la victoire. Cependant, il n'osoit pas publier quelle étoit Eléonore ; il résolut de garder, là dessus, le plus profond secret, le seul qui eût pu le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de son épouse ; &, afin que personne ne pût soupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau, & défendit que personne l'ouvrît.

Cependant, tout le Clergé de Normandie faisoit retentir les Eglises de prières & d'oraisons funèbres pour la Duchesse Eléonore. Richard ne savoit comment les faire cesser : Employer son autorité, sans en donner aucun motif, eût paru une chose extraordinaire, &, peut-être, impie : D'un autre côté, il ne pouvoit souffrir qu'on adressât des prières au

C ij

Ciel pour un Esprit infernal. Il prit, enfin, son parti, il assembla les Evêques, & leur avoua tout ce qu'il favoit de la fausse Eléonore : Il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduisit à la porte du mausolée, où l'on croyoit faussement que reposoient les cendres de la Duchesse. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empestée s'exhala dans la forêt : Lorsque la vapeur fut dissipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun vestige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : On le fit enterrer, une seconde fois, avec les mêmes cérémonies que la première.

Richard, indigné d'avoir passé sept années avec un tel monstre, résolut de ne plus se marier : Il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de sa maison, détestant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne pensant jamais à la manière dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, sans se sentir attendri.



CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit passé deux années entières dans sa retraite de Fécamp, où il se convainquit que si les Monastères renferment, quelquefois, de mauvais Religieux, il en est dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup sur l'austérité, tant vantée, des Philosophes de l'antiquité. Il ne sortit de l'Abbaye, qu'à l'occasion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réunissoit sous sa puissance la France & l'Empire d'Occident, & qui, pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'assurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer, par des fêtes, son retour dans ses États. Il envoya des Courriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris, sa capitale, pour le lieu du rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris, en même temps qu'Aymé, Duc de Bavière, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierry d'Ardenne, Salomon de Bre-

C iij

tagne, Renault de Montauban & ses trois frères, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allèrent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : Il les félicita, à son tour, sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : Il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le fort qui en décida. La première troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragne, d'Oligier de Vienne, son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après-midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses; elle avoit, à son côté, Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers

& des spectateurs : Derrière les Princesses, étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur *pa-*
ture.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : Comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grâce & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait retentir les airs, Richard, qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier ; le brave Roland, l'Hector de son siècle, courut, de son côté, contre Richard ; deux rochers d'égale grandeur qui se détachent du sommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils se frappent, & leurs lances se brisent sur leurs écus. Ils reprennent du terrain, & partent avec plus d'impétuosité ; Richard atteint Roland sur le heaume, & le désarçonne. Roland se remet : Ils reviennent, se mesurent, & se frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre : Leur chute fut si violente, qu'ils restèrent à terre presque évanouis & sans connoissance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers, qui ne les voyoient pas se relever, cou-

C iv

rurent à eux & levèrent leur visière ; l'air rétablit leurs forces , & ils remontèrent sur leurs chevaux. Olivier , cousin de Roland , prit sa place , & Salomon , Duc de Bretagne , celle de Richard ; Olivier terrassa & mit Salomon hors de combat. Les joutes devinrent générales , les deux partis se battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger s'entrechoquèrent , & tombèrent , chacun de son côté. L'Amoureux de Galles , dont le courage & la force sembloient doubler , par le désir de plaire à la Princesse d'Angleterre , avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuste Comte d'Alençon , moins jaloux , dans ce moment , de plaire à leurs Maîtresses ; que d'obtenir l'estime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudissoit de son triomphe : Richard fut indigné de tant d'orgueil ; il résolut de le mortifier aux yeux de sa Maîtresse ; il s'élance contre l'Anglois , & , du premier coup , le renverse à dix pas de son cheval. Les deux troupes ne se ménageoient point : Richard fit des prouesses incroyables , pour forcer le parti qui étoit en dedans , défendu par Roland , qui lui opposoit une résistance invincible. Richard fait le tour du camp , & tout ce qui se présente à ses coups , il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent : Par-tout où il passe , il est comme l'aimant au milieu de la limaille de fer , lorsque leurs poles sont opposés ; il règne un grand intervalle entre lui & ses ennemis. Enfin , l'avantage est égal entre les deux

Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un festin, auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoignée de lui-même, avoit indisposé Richard : Soit prévention, soit jalousie, il le vit à regret l'amant de Clarice : Le hasard le plaça, à table, à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les soins les plus empressés, Clarice n'y fut point insensible.

Richard, qui, depuis la trahison du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été surpris de celle de la Princesse d'Angleterre : La conversation de Clarice, le son de sa voix, changèrent l'admiration de Richard en un sentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux, qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. L'orgueilleux Anglois étoit placé vis à vis : La jalousie dans le cœur, & le dépit sur le front, il les observoit, répondoit à son voisin d'un air distrait, & lançoit sur sa Maîtresse des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaisant, aimable. L'Anglois étoit sombre, exigeant & sévère. Richard étoit modeste, sembloit ignorer son mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ses exploits. L'Anglois ne cessait

C v

soit de vanter les siens , & les exagéroit à sa Maîtresse. Les femmes ont un instinct singulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaises qualités de leurs amans. Si leur cœur se trompe souvent, lorsqu'il se donne, leur esprit n'est jamais en défaut lorsqu'il nous juge. Le parallèle que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles , lui fit voir, dans ce dernier, tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'apercevoir ; la fureur, qu'elle voyoit dans ses yeux, lui fit trouver ces défauts insupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princesse. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choisir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ses parens ; qu'à la vérité, il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le souffrir.

La fin du souper interrompit Richard. Il demanda à la Princesse la permission de la servir : L'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. " Chevalier, lui dit-il, vous êtes aussi pressant auprès des Belles qu'aux Tournois ; mais il me semble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que son Amant „. Ce brusque reproche fit rougir Richard, & n'embarrassa pas moins la Princesse. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes sont journalières, vous avez été vaincu, aujourd'hui, je le ferai, peut-être, demain. Quant à la belle Clarice, je sens qu'il faudroit être bien téméraire pour oser entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit

au pied de la lettre le compliment de Richard. Je fais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : Ainsi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, souffrez que je la consulte, & que je lui offre mes services en échange de ses conseils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air sombre, & conduisit Clarice à la Reine, qui venoit à eux.

Le lendemain, Richard fit demander à la Princesse d'Angleterre la permission de la voir. L'Amoureux de Galles, Édouard, en fut informé, il se trouva chez Clarice, lorsque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : La Princesse se sentoit un penchant secret pour Richard, qui, de son côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux sont pénétrants, mais l'orgueil d'Édouard étoit un voile qui le rassuroit. Il les obsédoit sans cesse, & cette contrainte, en irritant les feux de son rival, contribua beaucoup à lui enlever sa Maîtresse. Huit jours se passèrent dans cette gêne : Richard, enfin, profita d'un moment favorable, pour déclarer sa passion à Clarice. Si vous aimiez Édouard, lui dit-il, si votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'est une déloyauté que de chercher à désunir deux cœurs que l'amour a joints : Il abuse de l'autorité que vos parens ont sur vous : Il doit

C vj

en être puni. Clarice hésitoit; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, sa reconnoissance pour l'Amoureux de Galles balançoit sa nouvelle passion. Si, lorsque vos parens, reprit-il, vous destinèrent à Édouard, ils avoient consulté votre cœur, l'auriez-vous accepté? Non, répondit la Princesse. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits: Vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin, elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit, ou, du moins, de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard, qui avoit su adroitement qu'Édouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire passer par la Normandie, partit, deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au delà, sur le chemin qui conduit à la mer; il ne prit, avec lui, qu'un Écuyer, auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château, d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris, & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des haquenées blanches, escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint son cheval tout prêt, & attendit l'avis de son Écuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant, à tout instant, au donjon, dans la crainte que l'Écuyer ne s'endormît, &

parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même, ils les apercevroat plutôt.

Il les vit, enfin, à une lieue de distance. Édouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiselles les suivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt aperçus, qu'il monte à cheval, prend sa lance & va au devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre, il leur ordonne de se retirer, & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent, & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria : Insensé ! quelle est ton audace, d'oser, seul, t'exposer à une entreprise, pour laquelle cent comme toi ne feroient pas encore assez forts ? C'est ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main : Édouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêchèrent, & l'un d'eux prit sa place ; mais, d'un seul coup, Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : Le second eut le même sort. Alors, quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baissèrent leurs lances contre lui. Il les évite avec adresse, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuisse, un troisième dans la vièsière, & enlève le quatrième de son cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le sable jusqu'à la poitrine : Ses jambes, en s'agitant, frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent, dans le

poitrail, un coup d'éperon qui le met en sang. Edouard est furieux; il reconnoît Richard. La honte & la jalousie redoublent ses forces : Il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée, qui eût dû séparer en deux le Chevalier & sa monture; mais Richard, qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance sur lui, le prend d'une main, &, de l'autre, tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le sein, s'il refuse de se rendre. Dans le moment que Richard est ainsi occupé, deux Chevaliers couroient sur lui, & alloient le terrasser : C'en étoit fait de lui, si Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment, Edouard, qui se voit trahi, fait un soupir, demande grâce à Richard, & lui dit qu'il se rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre son poignard & le lever sur le sein de la princesse : Richard jette un cri, pousse son cheval, passe entre Edouard & Clarice, la sauve, revient contre l'assassin, le désarme, &, du même poignard, l'étend aux pieds de sa Maîtresse. Il restoit encore quatre Chevaliers; Clarice leur propose de se retirer; ils refusent. L'épée de Richard étoit émoussée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice descend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus sur le sable, en donne une à Richard, & garde l'autre, en cas d'événement. Le Chevalier attend ses ennemis de pied ferme;

lorsqu'ils sont prêts à le frapper , il se détourne & passe derrière eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de si rudes coups sur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre, en un clin d'œil, sont emportés à plus de deux cents pas; deux des chevaux s'abattirent & expirèrent sur la place; les deux autres refusèrent d'obéir à la voix & à l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le sien à garder à une des Dames, & se présenta au combat contre les deux Chevaliers, qui étoient à pieds. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les blessa l'un après l'autre, & les laissa sur le sable; il s'avance vers les deux qui restoient : Étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demandèrent grâce; il la leur accorda; ils se rendirent. Richard envoya ordre à son Écuyer de faire enterrer les morts, & de faire transporter les blessés à Rouen dans son Palais.

Alors, Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promesse qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de se choisir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : Mais, si je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choisirez. Clarice lui répondit que son choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi son père. Richard la rassura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ses genoux, & lui jura,

à son tour, une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les blessés furent enlevés, Richard, Clarice, ses deux compagnes, & les deux Chevaliers prisonniers, prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand soin des blessés; il y en eut trois qui guériront de leurs blessures. Peu de jours après, Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, jusqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'assemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore, lorsqu'on se disposoit à l'enterrer. L'Ecuyer le secourut, & ses soins le rendirent à la vie. Il lui demanda le secret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli, en peu de jours; il se montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manqueroit pas de se vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme sur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en imposer à la crédulité du peuple.

Lorsque Richard, en parlant aux Etats, en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu, ne manquèrent pas de se récrier. Richard interpella Clarice; elle protesta qu'elle l'avoit vu tomber à ses pieds. On fit venir l'Ecuyer, qui avoua la vérité. Un inconnu présenta au Duc une lettre, qu'un Anglois, qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remise, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre

& la lit en présence des États : ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. “ Tu m’as ravi
„ ce que j’avois de plus cher ; & , comme si le
„ titre de Ravisseur ne te suffisoit pas pour
„ te déshonorer aux yeux des Nations, tu te
„ vantes d’avoir donné la mort à ton rival :
„ Je te préviens que je pars, & que, si, dans
„ quatre jours, tu ne me renvoyes pas Clarice
„ à Londres, je viendrai, avec une puissante
„ armée, ravager la Normandie, t’arracher ta
„ proie, & punir, par ton supplice, ta per-
„ fidie & ton imposture.

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ses sujets qu’il étoit prêt de soutenir, les armes à la main, que tout ce qu’il avoit raconté, à l’exception de la mort d’Edouard, qu’il croyoit certaine, étoit exactement vrai ; que, s’il avoit besoin de se justifier auprès d’eux, il n’y avoit qu’à interroger les Prisonniers. Tout le monde, d’une voix unanime, s’écria que c’étoit une chose inutile, & qu’on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t-il, que nous allons avoir sur les bras une guerre sanglante avec le Roi d’Angleterre, qu’Edouard n’a pas manqué de prévenir. Mon dessein étoit de vous proposer Clarice pour Souveraine ; vous voyez sa beauté, & vous avez souvent entendu parler de ses vertus. Elle n’eût aspiré qu’à faire votre bonheur & le mien : J’aurois pu l’épouser, sans vous consulter ; mais, comme vous êtes chers à mon cœur, c’étoit de vous que je voulois la tenir.

La menace d'Édouard est une circonstance qui mérite vos réflexions. C'est à vous à délibérer, si vous aimez mieux que votre Souverain se couvre d'un opprobre qui réjaillira sur vous, en renvoyant une jeune princesse à des tyrans, ou si vous préférez mon honneur, & le vôtre, à une qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perdit aucun temps à délibérer; toute l'assemblée s'écria: CLARICE, ET LA GUERRE.

Aussi-tôt Richard dicta lui-même le Cartel, qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD, DUC DE NORMANDIE, à ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES. „ Un „ ravisseur est celui qui, comme toi, abuse „ de l'autorité d'un père injuste, pour se rendre maître d'un cœur dont il n'est pas digne, & auquel il ne laisse pas la liberté du choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, que pour lui rendre cette liberté; elle en dispose en ma faveur; si elle m'eût ordonné de la rendre à tes vœux, j'aurois respecté ses ordres; mais, pour le bonheur de mes sujets, elle préfère d'être leur Souveraine à l'honneur de régner, un jour, avec toi, sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas craint de combattre seul à seul contre moi, tu n'aurois pas été chercher l'appui d'une armée. De quelque manière que tu viennes en Normandie, je t'y attends. Mes sujets se disposent à recevoir tes troupes; Il n'en est aucun qui n'ait ri de tes menaces; juge du cas que j'en fais.

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduisit, en même temps, les prisonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & protesta qu'il auroit Clarice, malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Édouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : Il fit Édouard son Lieutenant-Général, &, sous lui, le Duc de Northumberland & le Comte de Winchester. Tous les Seigneurs Anglois demandèrent à l'accompagner. Il fit un armement considérable, qu'il chargea de toute sorte de munitions; &, lorsque tout fut rassemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloise descendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Etrange aventure de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit sa descente sans obstacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y opposer. Il attendit les Députés du Roi, qui le sommèrent de rendre Clarice, s'il ne vouloit exposer son pays à la destruction, & ses habitans à toutes les horreurs de la guerre.

Richard répondit qu'il défendrait son épouse jusqu'à la dernière goutte de son sang, & qu'il comptoit assez sur la fidélité de ses sujets, pour espérer que, tant qu'il en resteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du secours à Roland & à Renaud de Montauban : Ils ne purent lui en donner aucun ; ils étoient occupés à la guerre, que Charlemagne faisoit contre les Sarrasins, qui, après avoir été chassés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre se félicita de leur absence, & crut que, sans eux, Richard ne pourroit jamais soutenir ses efforts. Il assembla son Conseil, & il fut décidé de profiter du désordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jeter les habitans. Les ennemis étoient campés au delà de Dieppe. Dès que Richard fut la résolution du Conseil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace : Il avoit pour maxime, qu'à la guerre, il faut se laisser attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aile droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le temps qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il aperçut, au fond d'un valon, un jeune homme richement armé, sur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeste, & Richard fut frappé de sa figure : Il lui trouvoit une ressemblance singulière avec Eléonore, il soupira, & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel hasard, dans un jour où l'on se préparoit à combattre, il se trouvoit dans cet endroit écarté. Je suis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant, votre valeur m'intéresse, le petit nombre de vos troupes, l'absence de Roland & de Renaud, sur lesquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon secours ne vous fera, peut-être, pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir, quelquefois; je connois l'armée ennemie; la langue angloise m'est aussi familière que la françoise; à la faveur de mon armure étrangère, je puis parvenir jusque dans la tente du Roi, & assister à ses conseils les plus secrets. Si vous daignez accepter mon secours, je vous l'offre, mais à condition que, lorsque j'aurai besoin du vôtre, vous ne me le refuserez pas, dans quelque circonstance que je me trouve. Richard y consentit, & le jeune homme l'assura que, tant qu'ils seroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeste de ce jeune homme avec les prouesses dont il se vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, se mit à la tête de ses troupes. Dès que les deux armées furent en présence, le jeune Chevalier, avec la permission de Richard, fit donner le signal de la bataille par les trompettes; ce brusque empressement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais

ils furent bien plus surpris , lorsque les deux Chevaliers se précipitèrent au milieu d'eux , & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi - heure. Le feu qui dévore un chaume est moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis , qui prenoient la fuite , & , les forçant de revenir sur leurs pas , les fugitifs faisant face à ceux qui vouloient fuir , les choquoient , ils s'embarrassoient les uns les autres , & ne songeoient point à se défendre. Il n'y eut pas un seul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros , les Normands pénétrèrent dans les lignes des ennemis , & les enveloppèrent de tous côtés. Edouard essaya de les rallier & de former une colonne qui fît face de tous côtés. Les Chevaliers s'aperçurent de cette manœuvre , ils l'attaquèrent de front , pénétrèrent jusqu'au centre , & ouvrirent un passage aux Normands , qui dissipèrent cette masse énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre ; il voulut le conduire à Richard : Il lui proposa de se rendre ; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée , le jeune Chevalier l'abattit à ses pieds d'un coup de la sienne. De son côté , Richard avoit rencontré le Prince de Galles , qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois , lui dit le Duc , je t'ôterai le moyen de me démentir , quand on publiera que je t'ai tué ; aussi-tôt il lui abat la tête d'un revers , & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'en la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandu dans son armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & plusieurs se noyèrent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trousses. L'inconnu, en les voyant fuir, les défilait; sa voix les faisoit fuir encore plus vite. Enfin, ils disparurent, & leur camp resta tout entier au pouvoir des Normands, sans que les Anglois eussent emporté un seul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, lui demanda s'il étoit content de son service. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnaissance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'est un secret qui n'est pas en mon pouvoir de vous dire. Richard voulut l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Etranger le remercia; il lui promit qu'ils se reverroient, gagna la forêt, & disparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de sa Cour, qui s'étoient le plus distingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen, au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au devant de lui; sa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi son père. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire prisonnier, l'avoit tué. Richard, qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût désiré

que le Roi se fût porté à un accommodement, le pleura avec elle & la consola peu à peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine, qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'aperçut que ses chiens étoient harrassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Clorifandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque temps, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur rameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercièrent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie, né d'une Chrétienne & d'un Sarrafin. Richard fut fâché de cette circonstance, n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu
de

de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la manière de s'en servir. Quoiqu'on ne chassât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque, vers minuit, il fut éveillé en sursaut : Sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole : Il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez-moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Étranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé, il lui demanda où il falloit le suivre. A une aventure, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur, que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracassé, pendant sept ans, par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai dansé avec les Hellequins, je me suis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, suivez-moi.

Richard suivit son conducteur dans la forêt; ils y trouvèrent douze Chevaliers qui se préparoient à combattre, & qui s'exerçoient, en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Étranger, qui ne craignent guère votre intrépidité, & qui, certainement, vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, fais-tu que tu me

D

donnes envie de les attaquer , pour te prouver que je ne les crains pas ? Il n'est pas temps encore , lui dit l'inconnu , réservez votre courage pour une meilleure occasion.

Toute la vengeance que la Fée Minucieuse vouloit tirer de Richard , consistoit à lui faire perdre son nom d'intrépide ; le Génie Brudner s'y étoit engagé , mais ses ruses & ses efforts avoient toujours échoué. Il avoit résolu , cette nuit , de venir à bout de son entreprise. Lorsque Richard & le Génie , car l'Inconnu étoit Brudner lui-même , furent bien enfoncés dans la forêt , un Écuyer , d'une figure hideuse , & portant une torche dans chaque main , paroît , & s'écrie : Que tardes-tu ? Le grand Nazoméga t'attend. Ce Chevalier fanfaron , qui doit te servir de second , pourquoi ne l'amènes-tu pas ? Ne devois-tu pas prévoir qu'il seroit aussi effrayé que toi , lorsque tu lui proposerois de combattre contre nous ? Richard pouvoit se modérer à peine ; laisse-moi faire , dit-il à son conducteur , tu vas voir rouler sa tête sur le sable. Le jeune homme l'arrêta ; Richard dit à l'Écuyer : Rends grâce au mépris que j'ai pour toi , si tu respirez encore ; mais , va dire à celui qui t'envoie , que , fût-il escorté de l'enfer , je le combattrais. Eh bien , reprit le hideux Ecuyer , en secouant ses torches , & en riant , suivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas , que les arbres qui les environnent se courbent , éclatent , & que toute la forêt semble crouler sur leurs têtes. L'Écuyer , avec une de ses torches , met le feu

à une feuille, &, dans l'instant, Richard se trouve sous une voûte de flamme. Il voit, à chaque branche, un glaive suspendu: Un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroissoit transi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloises? Avons-nous à perdre, aujourd'hui, une vie de plus qu'en un jour de bataille? Cet Écuyer t'annonçoit un combat, où donc sont nos adversaires? Quel est le juge des joutes à qui nous devons nous adresser? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voisin, fend l'écorce & en fait sortir un démon d'une taille prodigieuse; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine; il avoit dix oreilles & point de mains; il n'avoit rien qui pût désigner son sexe: Une balance étoit suspendue devant lui; à ses pieds, étoit un tas de couronnes & un glaive. L'Ecuyer conduisit les deux Chevaliers devant le démon. Nazoméga parut en même temps; il accusa le jeune Chevalier d'avoir violé sa fille, & Richard d'avoir assassiné le Roi d'Angleterre, après avoir enlevé Clarice. Nazoméga offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, si ce jeune homme a violé ta fille, mais je sais que tu mens, lorsque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choisi librement pour époux: Quiconque dit le contraire,

D ij

ment, & je suis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval, & avec telles armes qu'il jugera à propos. Nazoméga parut furieux; il demanda au juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'instant. Il jeta son gantelet; Richard alloit le relever, lorsque le Chevalier le prit, en représentant au Duc qu'il s'étoit offert pour second, & que, n'ayant pas d'autre adversaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant seroit vaincu. Richard se plaça à côté du Juge, pour être spectateur du combat.

Nazoméga étoit d'une taille gigantesque; ses yeux étoient rouges & étincelans, son nez avoit la forme, d'une trompe d'éléphant, étoit d'une grosseur énorme, & alloit se perdre sous son menton. Sa tête, pointue, étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaisse de cheveux de l'autre: Toute son armure étoit d'un cristal de roche très-poli; il étoit monté sur une écrevisse, qui, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toise & demie, ses antennes avoient quinze pieds. On proposa au Chevalier le choix entre une monture semblable & son cheval; il préféra la dernière. Ils prirent du terrain, le Chevalier s'élança sur son adversaire: Nazoméga, qui avoit arraché une des antennes de l'écrevisse, & qui s'en servoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit sa lance sur l'écu du Géant; &, tandis qu'il se retournoit pour prendre du terrain, l'écrevisse ne fit qu'étendre sa jambe, saisit le Chevalier avec

sa pince, l'enlevé de dessus son cheval & le terrassa. Le Chevalier demanda grâce & s'avoua vaincu : Qu'on le garde, dit Nazoméga, & qu'on le donne, demain, à mon écrevisse, après son avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrain; il entend un coup de tonnerre, & voit, aussi-tôt, la voûte enflammée vomir, de toutes parts, des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazoméga pique son écrevisse, qui ne fait que s'appuyer sur ses pattes de derrière, & joint le Duc : Nazoméga lui porte un coup d'antenne, elle se brise contre ses armes. Le Monstre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux; il aperçut la monture de Nazoméga qui levait la pince; le Duc se retourne à propos & la coupe d'un revers; il en revint aussi-tôt une nouvelle; alors, le combat devint furieux, les coups tomboient sur leurs heaumes comme la grêle : Nazoméga en portoit de si terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne sentoit rien; il passa deux ou trois fois son épée au travers du corps de son adversaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers, que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés sur des tigres, deux sur des léopards, les deux autres sur des lions, les deux qui suivoient sur des rhinocéros, deux sur des dromadaires,

D iij

& les deux derniers sur des chevaux ailés. Richard se vit attaqué, à la fois, par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures, que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroissoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouissoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il se jeta au milieu d'eux, & le mit tous hors de combat. Alors, Nazoméga dit à Richard : Tu l'emportes; mais fais-tu pour qui tu te bats, c'est pour ton Génie persécuteur, le même que tu as épousé sous le nom d'Éléonore, & qui t'a si bien secondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me persuader que ce brave Chevalier est un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu mens, & je suis prêt à te prouver qu'il est le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazoméga, fais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre de Faux-monnoyeurs & des Brigands déguisés qui dévastent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'est contre des Démons, que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne fais quel est son dessein; il nous rassemble, ici, pour te combattre jusqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop long-temps, lui dit-il, car, de ma vie je n'ai menti, ni ne mentirai. S'il est un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terrassé? Pourquoi étoit-il transi de peur, quand il a com-

battu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazoméga. N'importe, dit Richard, quel qu'il soit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je suis ici pour le soutenir. Chevalier obstiné, reprit Nazoméga, fais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque ose lutter avec nous doit succomber à la fin; crois-moi, soumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laisserons aller; aussi bien, as-tu besoin de repos. Richard ne replique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence; mais Richard, voyant que les coups qu'il porte à son adversaire, ne lui font aucun mal, &, enfin, convaincu qu'il se bat contre les Démons, tire adroitement de sa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Clorifandre, l'attache à son heaume, &, à mesure que les objets enchantés se peignent dans la glace, ils disparoissent. Les Démons restèrent immobiles; leurs corps phantastiques s'évaporèrent dans les airs, & leur esprit rentra dans les demeures sombres : Les feux, qui formoient la voûte du champ de bataille, parurent un brouillard léger, qui tomba en rosée, & Richard se trouva seul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit : Il étoit une heure après-minuit. Lorsqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adressa au jeune Chevalier. Puisqu'il n'y a plus de combattans, lui

D iv

dit-il, il est temps que je me retire, à moins que je ne puisse vous servir encore : En attendant, dites-moi si tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, est vrai ou faux ? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement ; mais seroit-il possible que je me fusse battu, tout un jour, contre le Diable ? Est-il vrai que vous le soyez vous-même ? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuse de la venger : Il lui raconta l'histoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & son épouse, contre Robert, &, enfin, les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard sa réputation de Chevalier sans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces esprits subalternes sont soumis à nos ordres, un pouvoir suprême les oblige à nous obéir, malgré eux-mêmes ; je les ai évoqués, & c'est moi qui leur ai prescrit tout ce que vous venez de voir ; sans votre talisman, j'aurois poussé les choses plus loin.

Tout ce que disoit le Génie étoit nouveau pour Richard ; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Esprits aériens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enseigner & d'instruire avec une si grande facilité, qu'un mot leur suffit pour mettre un homme au fait du système le plus compliqué. Richard, après

un quart-d'heure d'instruction, en savoit autant que Brudner lui-même, & c'est, dit-on, d'un descendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les secrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : On a, depuis, porté l'indiscrétion jusqu'à les mettre sur les trois théâtres de Paris.

Quelques promesses, dit le Génie au Duc, que j'aye faites à la Fée Minucieuse de la vengeance, je vois bien qu'il m'est impossible de réussir; je ne sais quel est le Génie qui vous protège, il est supérieur à moi : Au surplus, quand il ne le seroit pas, votre valeur & votre caractère m'attachent à vous pour toujours : Je fais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuse, mais, il en arrivera ce qu'elle voudra; comptez sur moi dans toutes les occasions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval disparurent. Richard, se trouvant seul, réfléchit sur tout ce qui venoit de se passer, & conjectura que la plupart des événemens, dont les Philosophes se donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les causes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il se retira dans son palais, où son épouse l'attendoit avec impatience : Il lui raconta son combat, elle frémissait à chaque mot, & ne comprenoit pas comment son mari n'en faisoit que rire.

 CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrafins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit, à Rouen, du bonheur de son peuple, dont il partageoit l'amour avec Clarice; elle adoroit son époux, qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnèrent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre, & l'autre, au Duché de Normandie. Il ne consulta, pour leur éducation, ni les Courtisans, ni les Philosophes; il ne consulta que la nature, & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux sciences abstraites: Il aimoit & respectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences: Il voulut que ses enfans connussent assez les arts, pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs États, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs, par l'exemple de ses vertus; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent, presque jamais, quand elles tombent sur un caractère naturellement pervers

ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importans , plus essentiels à la félicité publique , & plus honorables pour le Souverain , que les faits d'armes les plus éclatans , lorsque Charlemagne apprit que les Sarrafins , que Charles-Martel avoit éloignés des frontières de la France , menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir , il résolut de les attaquer , lui-même , sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces , & chez tous ses Feudataires : Il invita tous les Chevaliers François , & tous ses alliés , de se rendre auprès de lui , pour partir en même temps : Il manda au Comte de Toulouse , qu'ayant assigné les plaines qui entourent sa capitale , pour le rendez-vous général des troupes , il les y attendît pour les recevoir , & que tous les Chevaliers , qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarrafins , y arriveroient , dans peu de jours , avec lui.

Lorsque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard , il écrivit au Roi qu'il se rendroit à Paris aussi-tôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon , de Mortaigne & de Caen , à chacun desquels il donna trois cents Gendarmes à conduire , outre ceux qu'ils avoient sous leurs ordres : Il se joignit encore à eux un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe se mit en marche , quelques jours

D vj

avant le départ de Richard : Lorsqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il se couvrit de ses plus belles armes; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté surprenante, qu'il avoit rencontré, quelque temps avant, au milieu de la forêt, les lui avoit remises. C'étoit sans dessein que Richard s'arma; il monta à cheval, & ne prit qu'un Écuyer avec lui. Il arriva, le lendemain, dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement son Écuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus sévère défense de dire son nom. L'Écuyer trouva le Roi, environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : Il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier, mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : Il est dans la forêt Royale; &, avant que de venir à votre Cour, il désireroit d'éprouver son courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, soit à la lance, soit à l'épée. L'Écuyer demanda permission pour son maître de défier les Chevaliers qui étoient présens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Écuyer, qu'il pouvoit annoncer à son maître, quel qu'il fût, que, puisqu'il désireroit combattre, il pouvoit être assuré qu'il trouveroit, dans la forêt, un rival qui tâcheroit de se rendre digne de lui. L'Écuyer

alla porter cette réponse à Richard. Olivier le suivit de près, armé d'une lance à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard, qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui se présenteroit. Après s'être salués, ils prirent du terrain & s'élancèrent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il se remit : Olivier lui opposa vainement son écu ; la force qu'il mit à lui résister ne servit qu'à accélérer sa chute ; il tomba renversé par dessus la croupe de son cheval, qui fut si épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier se releva tout honteux ; &, après que son Écuyer lui eut ramené son cheval, & rassemblé les pièces de sa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta, avec franchise, ce qui venoit de lui arriver.

Oger le Danois ne put entendre, de sang-froid, le récit de ce combat, il se proposa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui susciteroit un nouvel adversaire : Il étoit à l'entrée de la forêt ; ils ne s'aperçurent pas plutôt, qu'ils se mirent à combattre. Oger porta un coup si terrible, qu'il renversa le cheval de Richard sur sa croupe ; mais il se releva aussi-tôt, & Richard, furieux, porta un coup de lance à Oger, qui

le jeta sur la poussière, & lui fit perdre connoissance : Après s'être remis, il remonta ; & , ne voyant plus paroître son adversaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorsqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au devant de lui, & , le voyant triste & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher cousin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh ! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui sera le plus fort ; il y aura bien du malheur, si je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne, aussi-tôt, à son Ecuyer de lui amener son cheval, & de lui apporter son écu & sa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'espérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut Roland à sa marche fière & rapide. Il alla à sa rencontre, & régla le pas de son cheval sur celui de son adversaire. Ils se frappèrent en même temps, & , comme deux corps également solides, lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculèrent avec la même vitesse. Richard fut renversé sur la croupe de son cheval & se retint ; mais, Roland avoit fait un si grand effort, qu'il tomba par terre avec le sien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de son Ecuyer : Il chercha par-tout son ennemi, faisant retentir la forêt de ses cris : C'étoit la première fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu ; il vouloit se venger. Richard, qui ne

combattoit que pour faire connoître sa valeur, & à qui il suffisoit d'avoir l'avantage sur ses rivaux, disparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : Cependant, il le consola, & se félicita, avec lui, d'avoir à son service un Chevalier aussi brave. Il falloit être bien téméraire, pour oser, après la défaite de Roland, tenter de se battre avec ce Chevalier inconnu : Mais, plus cette victoire paroissoit surprenante, & plus on s'obstinoit à la croire un effet du hasard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : Il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, &, dédaignant de prendre l'essor, il n'opposa au Duc que sa propre résistance, &, semblable à un ballon poussé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & se démit la cuisse. Richard, au désespoir de cet accident, descend, &, avec le secours de leurs deux Ecuyers, il le fit transporter à Paris.

Guy de Bourgogne succéda au Duc de Bretagne ; excepté qu'il ne se démit pas la cuisse, il ne fut pas plus heureux. Thierry d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Guy, étoit parti, peu d'heures après lui : Il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne se découragea point : Il disoit en lui-même, si ce Chevalier inconnu a abattu Roland, que

personne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas espérer que le même hasard me servira contre lui aussi heureusement. Le hasard fut inexorable; Thierry s'en retourna avec une blessure au bras : Il eut la gloire de n'être pas terrassé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en essayer : Il me terrassera, peut-être, comme les autres, disoit-il; que m'importe? je n'en serai pas moins brave, & il en sera plus digne de servir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : Après être revenus, trois fois, l'un contre l'autre, avec un égal avantage, Richard désarçonna Renaud, dont le cheval, épouvanté, l'emporta dans la forêt. Après Renaud, se présentèrent successivement Guerin de Lorraine, Geofroid de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroid, Comte de Frise, Samson de Picardie, & plusieurs autres Chevaliers, qui furent tous abattus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouer avec lui : Il part avec un seul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par son Ecuyer que c'étoit le Roi, abat sa lance, & la brise contre terre en mille pièces; descendant, ensuite, de son cheval, il met un genou à terre, lève la visière de son casque, & se nomme. Le Roi l'embrassa, & lui confirma le titre d'intépide : Charlemagne le conduisit à Paris, & le présenta à tous les

Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Isle de France, s'étant répandues à Paris, le Roi se mit en marche avec ses Chevaliers : Ils allèrent rejoindre le reste de l'armée, qui les attendoit dans les environs de Toulouse. Lorsqu'ils furent réunis, l'armée de Charles se montoit à plus de cent mille hommes : Elle traversa les Pyrénées, & se rendit en Espagne. Charles rencontra les Sarrafins sur les frontières de ses États : Il les força de reculer, leur enleva Huescaf, Barcelone, Gironne, Pampelune, & plusieurs autres, qu'il remit à Alphonse, Roi d'Espagne. Ses Chevaliers se distinguèrent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui sont trop connus dans les fastes espagnols, pour les rapporter ici. Je dirai seulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peseroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette somme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarrafin, exigea de lui les deux récompenses, qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya son prisonnier.

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrafins, Charlemagne s'en retournoit avec ses Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrénées

nées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires : Il rencontra, devant la porte d'un château, une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pièces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château, malgré cet homme, qui paroïssoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrain dépendant du château, où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit : Homme déloyal, permets, dans l'instant, à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens ? On peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'est qu'un long assassinat, ou, plutôt, un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injustement cent hommes en un jour, feroit, sans doute, plus coupable envers la société, mais moins criminel envers soi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid, & lui dit : Si vous étiez à ma place,

peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi :

Chevalier, ainsi que toi, d'une Maison illustre & d'une fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occupant que du soin de soulager les malheureux ; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : J'étois jeune ; un de mes Fermiers, à qui j'avois donné ma confiance, & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation ; je la confiai à une femme respectable, ma parente ; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe ; il sembloit que la jeune élève allât au devant de ses leçons : Les plus heureux talens se développèrent dans la jeune Henriette ; beauté, grâces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux ! je me laissai surprendre par ces charmes, qui ne devoient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans, Henriette étoit un prodige ; à dix ans, elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire ;

hélas ! je n'eus que trop le malheur d'y résister. Henriette s'attacha à moi ; elle sentoit le prix de mes bienfaits ; je ne voulus point de sa reconnoissance , je ne lui demandai que l'amitié la plus pure ; & l'amour se fit entendre dans son cœur aussi violemment que dans le mien , elle s'y livroit de bonne-foi , mais avec innocence : Ses sens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore ; elle éprouvoit toute la force des desirs , sans qu'elle pût distinguer quel en étoit le but.

Son père s'en aperçut d'autant plus aisément , que l'innocence de sa fille lui permettoit de lire au fond de son ame. Il me vint trouver , d'un air consterné , les larmes couloient de ses yeux. Ah ! Monseigneur , me dit-il , vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien , & vous avez fait sa honte & mon malheur ; la reconnoissance , que je lui ai toujours inspirée pour vos bontés , a produit en elle une passion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ses sentimens ; mais il n'est que trop vrai que vous en êtes l'objet. S'il en est encore temps , Monseigneur , aidez-moi à guérir ma pauvre fille ; ce sera pour elle un bien , plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés jusqu'à présent. Va , rassure-toi , mon pauvre Pierre , lui dis-je , je connois les sentimens de ta fille , & je vais te faire part des miens. Affieds-toi. Ah ! Monseigneur ! s'écria le Fermier. Affieds-toi , & ne m'interromps point , repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaisance. Je la regardois précisément comme ma fille. Sa beauté, qui se développa, ses talens & son esprit me la rendoient chère, l'habitude me fit une nécessité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarrassantes, Henriette étoit présente à mon esprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvais le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me distraire par les plaisirs, je formai des liaisons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles, &, par une conséquence nécessaire, tout ce que je pouvois leur inspirer; je revenois auprès de mon Henriette; sa beauté, qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne servirent qu'à augmenter ma passion. Ne t'alarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la dissimuler à ta fille : Si je n'avois couru qu'après le plaisir, il m'eût été facile de la séduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois : Je résolus d'en faire ma femme; elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits, & trompée par sa reconnoissance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicatesse d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore,

que de l'exposer à se repentir, un jour, de s'être livrée, avec imprudence, à un premier penchant ; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour, sous le nom d'une parente ; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes ; mais plus elle plaisoit, & plus elle se trouvoit flattée qu'on la fît apercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi : J'affectai de la lier avec deux ou trois courtisans beaucoup plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageuses : Ils cherchèrent à s'en faire aimer : Mon cœur en souffroit, mais j'aurois fait un plus grand sacrifice encore, si Henriette se fût attachée à l'un ou à l'autre ; je voulus que son choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, insensible à leur tendresse, me raconter, naïvement, tous les efforts qu'ils faisoient pour lui plaire, & les plaindre bonnement de leur peu de succès. Enfin, le croirois-tu ? Henriette, éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua, la première, qu'elle n'aimoit que moi, & que, quelque parti que je prisse, jamais elle ne pourroit se résoudre à en aimer une autre. Alors, je lui déclarai mon amour : Je lui dis que, depuis huit ans, je brûlois d'un feu que, pour son intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : Je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la première à me faire sentir la distance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle ; je sens que ce sacrifice est celui qui doit coûter le moins à une ame telle que

la vôtre, mais du côté de la naissance : Fait pour parvenir aux premières dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien, par la délicatesse que j'avois mise dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtresse : Elle me proposa de se retirer dans un Couvent, & de se sacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette résolution. Je l'assurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouser. Elle combattit fortement mon projet. Enfin, vaincue par son amour, & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé, en me proposant un mariage secret. Je rejetai cette proposition comme injurieuse à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle est fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre sans honte.

Pierre voulut me dissuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendoit de lui, il me menaça de refuser son consentement à sa fille. Je pouvois user de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ses parens : Je leur fis comprendre qu'un amour nourri, pendant huit ans, dans le silence, combattu par tout ce que la prudence & la raison peuvent suggérer de plus puissant, n'étoit point l'effet d'une effervescence passagère, & n'avoit rien à craindre de l'inconstance. Enfin, j'obtins le consentement du bon Fermier, qui se jeta à mes genoux, & me demanda pardon

de me l'avoir refusée : Je connoissois trop bien les motifs de son refus pour lui en savoir mauvais gré. Henriette avoit accompli sa dix-huitième année, lorsque je l'épousai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empressé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, & de mon côté, j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier, en s'adressant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme, dont vous prenez la défense : Voici ses crimes. Je recevois, chez moi, tous les Seigneurs des environs ; je procurois à ma femme tous les amusemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle ; je n'avois aucune raison de ne pas la croire vertueuse, & je voyois, sans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des caresses, que je croyois innocentes. Un domestique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chassai. D'autres personnes cherchèrent à me faire naître des soupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même, à mon épouse, tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de se méfier de ces gens-là. Elle suivit mon conseil, & fut plus réservée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à son état & à sa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoissances, venoit chez moi ; je le recevois avec plaisir ; il vivoit avec nous, comme

comme étant de la maison ; je le destinois à remplacer son père, qui a été tué dans un Tournoi : Si j'avois eu des dispositions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des soupçons. Les mêmes personnes, avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inspirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahissoient l'un & l'autre. Cette obstination de la part des personnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui, dans le fond, ne pouvoient avoir aucun intérêt à troubler notre union, me piqua : Je résolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le hasard me servit mieux que je n'aurois pu l'espérer : l'esprit agité, & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis, un matin, à la fenêtre ; elle donne sur mon jardin, qui est vaste, & orné de quatre bosquets fort épais. Un moment après, je vis entrer la perfide, avec son amant, par une porte dérobée : Je ne les perdus pas de vue ; ils se croyoient seuls : Je vis le jeune homme embrasser mon épouse avec ardeur ; elle lui rendoit ses caresses avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus sérieux, elle se livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : Je fus sur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : Je me modérai, cependant, & j'attendis une autre occasion, pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy ; c'étoit le nom

E

de son amant, à souper, le soir même. Je lui répondis qu'il savoit bien qu'il étoit le maître : Nous nous mîmes à table; je dissimulai toujours, j'observois tous leurs gestes, leurs coups-d'œil; je les vis se presser la main par dessous la table; j'étois furieux, mais je voulois les prendre sur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le souper, je l'ouvris, & je lus devant eux, que le Comte de Toulouse me prioit de venir à sa Cour pour une affaire très-pressante; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain, je dis à mon épouse, que, pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : Elle approuva fort mon projet : Je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres nécessaires. Elle ne manqua point de faire avertir son amant, par une vieille domestique, qui avoit sa confiance, de venir, à minuit. Je pars; mais, quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voisins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé, non seulement, de me fournir l'occasion de la prendre sur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie courroit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : Je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il, n'eût pas été menacée, jamais je ne me serois avisé de porter le trouble

dans votre cœur; je me ferois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond silence : Je ne me suis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappelez que vous tuâtes, dans une joute, un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les lois de l'honneur défendent, tandis que vous vous présentiez avec une lance & une épée à fer émouffé. Ce Chevalier avoit résolu de se défaire de vous, & votre femme étoit sa complice : Quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : La première contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la seconde, qu'à condition que je promettois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adresse, & fut si bien me toucher, qu'enfin, j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à sa maîtresse le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit substituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs spiritueuses, que je porte ordinairement, en cas d'accident, à la chasse ou dans mes voyages. Mon voisin me dit de faire apporter mes flacons, il s'en trouva un cassé, afin que je fusse obligé de me servir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain, que je donnai à un chien : Deux heures après que cet animal

E ij

l'eut mangé, il tomba à terre, se débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouse, je repris le chemin du château : Je m'y introduisis, secrètement, avec deux domestiques ; un troisième va frapper à la porte de la chambre de ma femme ; il la prie d'ouvrir, pour prendre, disoit-il, quelque chose que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille, qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laisser entrer le domestique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte ; mais le domestique, plus agile, sous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, saisit la vieille à la gorge, entre & je le suis avec deux autres de mes gens, dont l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit, & je trouve les deux traîtres couchés ensemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainsi que la vieille ; je les conduisis dans le souterrain, où ils sont encore ; & là, l'épée levée sur leur sein, je forçai la perfide de verser, elle-même, le reste du flacon dans un verre, & de l'offrir à son amant : J'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au supplice le plus affreux & le plus long. Il n'hésita point, & une demi-heure après, il expira : Quant à ma femme, j'avois promis de lui laisser la vie ; je l'enfermai avec le cadavre de son amant, & ne voulus pas la séparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille est enfermée avec elle ; on a

soin de leur apporter, tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laissée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier, en finissant, si la vengeance surpasse l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, si vous les eussiez poignardés, l'un à côté de l'autre, dans le lit, ou même dans le souterrain; mais, perpétuer un supplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité se révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les lois; jamais elles ne punirent les crimes les plus horribles de peines aussi cruelles. Vous pouviez vous venger par le secours des lois, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent presque aussi coupable qu'elle. Enfin, Richard, à force de prières, obtint du malheureux époux, qu'elle seroit transférée dans un Couvent, où elle mourut, cinq à six ans après.



CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinai. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.

RICHARD reprit la route de ses États: Il apprit, en traversant la France, que la Reine d'Angleterre, mère de son épouse, étoit morte: Le trône appartenoit à la Duchesse; &, comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle transmit ses droits à Richard. Il se disposa à se faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaisseaux: Il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante: Le Duc monta le premier; le Comte d'Alençon, le second, avec cent Chevaliers; plusieurs Chevaliers & Seigneurs montèrent les autres vaisseaux.

A peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obscurcit & se troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaisseaux furent dispersés: Richard faisoit faire des manœuvres pour les rejoindre: Il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il aperçut, à la lueur des éclairs, les débris d'un vaisseau prêts à être submergés; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté ravissante. Elle versoit un torrent de larmes sur

le sort de ses malheureux amis & de son frère, qu'elle avoit, disoit-elle, vu engloutir par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaisseau de Richard : Il avoit entendu ses plaintes, il eut le bonheur de la sauver : Il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princesse, fille du Roi d'Espagne; j'allois, en-Ecosse, épouser le Roi de ce pays : Mon père m'avoit donné pour escorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frère : Tout a été submergé : Père infortuné ! une vague lui a ravi toute sa famille.

A peine fut-elle sur le bord de Richard, que le vaisseau partit comme la foudre, & alla se briser sur les côtes de Gênes, le seul Richard se sauva, les cadavres des Chevaliers flottoient sur les ondes. La fausse Princesse disparut, Richard la chercha vainement; il plaignoit son sort, lorsqu'il aperçut, dans les airs, un démon, qu'il reconnut pour Nazoméga. C'étoit lui qui avoit suscité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princesse d'Espagne, & qui fit échouer le vaisseau : Depuis le combat, qu'il avoit soutenu contre Richard, la Fée Minucieuse l'avoit pris sous sa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit sur des rochers, & se trouva dans une île très-agréable; il y étoit seul, & la nuit approchoit : La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit essuyée pendant la tempête, l'engagèrent à s'endormir. Nazoméga ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, insensible à ses coups, rompoit toute sorte d'enchantemens : Il se fit suivre de plusieurs

E iv

démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son sommeil étoit si profond, que Nazoméga & les démons le transportèrent sur le mont Sinai, sans qu'il s'en aperçût. Cet enlèvement fut si rapide, qu'ils y arrivèrent avant la fin du jour; tous les démons disparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazoméga étoit de le livrer à un Géant, qui faisoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jérusalem & dans la Palestine.

A son réveil, Richard, qui se croyoit dans l'île où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : A la place d'un lieu désert, il vit, dans l'éloignement, des maisons, des églises & des monastères : Il se crut encore dans les bras du sommeil & dans l'illusion d'un songe. Il avance, & entre dans une église; il interroge, & on lui répond qu'il est dans un monastère du mont Sinai. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été transporté dans ce lieu par un pouvoir suprême, il se prosterne, & prie la Divinité de le protéger contre ses ennemis visibles & invisibles. Aussi-tôt, une voix lui ordonne de prendre l'épée qui est entre les mains de la statue de Cathérine, à qui ce Temple étoit consacré, & de s'en servir pour tuer le Géant qu'il trouveroit sur le port des Pèlerins, où il faisoit sa résidence, pour être plus à portée de les voir arriver : A mesure qu'ils débarquoient, il les enlevait & les faisoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec respect de la statue, qui tend le bras & lui présente l'épée, symbole du zèle avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de sa religion. Cette épée étoit dans son fourreau, pour marquer que la Religion, douce & tranquille, ne fait que se défendre, & n'attaque jamais, qu'elle est prodigue de son sang, & avare de celui de ses ennemis. Richard reçut l'épée, en présence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de son fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui racontèrent que ni eux, ni plusieurs Chevaliers qui l'avoient essayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils eussent faits.

Les Religieux le félicitèrent; ils lui racontèrent tout ce que le Géant faisoit souffrir aux Pèlerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jérusalem, dont il destinoit la conquête aux Sarrafins. Richard leur promit qu'il espéroit de les en délivrer. Il arrive sur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : Il avoit douze pieds de haut, c'est-à-dire, fix de plus que Richard : Le Duc ne fut point effrayé de sa taille : Arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon prisonnier. Le Géant le regarda avec mépris, & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui servoit de massue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jérusalem & les massacres-tu? Le Géant, sans daigner lui répondre, laisse tomber sa lourde massue sur Ri-

E v

chard, dont l'écu se trouva fracassé; il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais, Richard, profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pousser au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : La massue lui échappa de la main, & alla tomber sur un vaisseau, qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du colosse, qui cherchoit à le saisir. Il prenoit si bien ses mesures, qu'il le blessait à chaque instant : D'un revers, il lui emporta la main droite; d'un second, il lui coupa la jambe au dessus du pied, & le Géant tomba, comme un chêne sous le dernier coup de hache; il se défendoit encore avec sa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher, qu'il lançoit contre son adversaire : Adroit à les éviter, Richard s'élance, & lui coupe encore cette main. Rends-toi, lui disoit-il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des secours qui te sont inconnus, conserver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma massue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma massue, qui a échappé de mes mains, amène-moi encore ce Dieu dont tu parles, & si toi, ou lui, pouvez me vaincre, je te promets d'être ton pri-

sonnier. Richard indigné de ce blasphème, & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame, lui soulève la tête, & la fèpare de son corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & présente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée, & offrirent de le faire conduire, à leurs dépens, en Angleterre, où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fît les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité, il se présente un jeune Ecuyer, qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à son service, de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazoméga, malgré son déguisement. Il porta la main sur la garde de son épée, lorsque la même voix, qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, se fit entendre : Elle ordonna au Génie de se transformer en cheval ailé, & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adressant à Richard ; mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protège : J'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil, dans les rochers brûlans, que ne connoissent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira, un jour, une partie des peuples de l'Europe : C'est là que jé me proposois de te tenter, par la vue des

trésors que la terre y recèle, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit séduire tant de Nations, je t'aurois transporté au milieu des glaces du Nord : C'est là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géans : Il t'auroit été impossible de résister à leur fureur : Si le Ciel t'eût sauvé, je t'abandonnois dans les déserts de l'Afrique, je t'y aurois exposé à des monstres plus effroyables encore : Ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des ailes : Les monstres qui habitent ces forêts sont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : S'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je suis, du moins, assuré qu'ils t'auroient effrayé, & c'est tout ce que je désirois ; mais, enfin, je suis vaincu ; le Ciel m'enchaîne ; je suis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les persécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les soumet à tes ordres.

A ces mots, les bras & les jambes de Nazoméga s'étendent, son col s'allonge, sa tête se courbe vers la terre, & des plumes s'élèvent sur son dos. Il devient un cheval magnifique, il déploie ses ailes, Richard s'élance sur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vitesse que l'aigle qui fond sur sa proie. Il parcourt, en un clin-d'œil, des régions immenses, il plane au dessus des plus hautes montagnes ; il avoit sous ses pieds des mers orageuses : Le Démon le transporte au dessus du Vésuve,

& Richard a le temps de plonger sa vue au fond du gouffre embrasé : Il traverse l'Italie, s'élève au dessus des Alpes ; le bruit qu'il fait, en passant sur leur sommet, effraye les aigles & d'autres oiseaux, qui sortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard est obligé de les écarter avec son épée. Son cheval le fait passer au travers d'un nuage épais, qui s'est élevé sur une vallée profonde ; le tonnerre gronde sous ses pieds, & la foudre sillonne les airs autour de lui ; elle frappe son écu, qu'elle fonde dans ses mains sans le blesser. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin, Nazoméga, arrivé sur les bords de la Tamise, s'abat, & pose, doucement, à terre Richard, qui, n'ayant plus besoin de son secours, lui ordonne d'aller apprendre son arrivée, sous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinaï.

Lorsqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit aperçu, en passant, quelques-uns des vaisseaux qu'il avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, &, bientôt, il est reconnu par un des principaux Seigneurs de sa Cour, qui demeure immobile de surprise. On croyoit Richard enseveli sous les flots : On avoit vu son vaisseau se briser contre des rochers ; trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de son arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois,

qui ne veut que des Rois qu'il puisse tenir sous sa dépendance, s'assembloit déjà pour en nommer un de sa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur, avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier son arrivée. Il assembla le peuple, & lui parla ainsi :

Le désir, que vous montrez, d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offense point ; il m'est, au contraire, un garant de votre fidélité : Un peuple qui aime sa patrie, doit, nécessairement, être attaché à ceux qui le gouvernent, lorsqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'est là mon unique dessein. Je ne suis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a transmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuse, & dont le caractère m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, son père étoit votre idole, & sa mémoire doit vous être chère : Refuser à sa fille les mêmes sentimens, seroit une contradiction qui n'est point dans votre manière de penser. C'est cette fille, au nom de laquelle je viens régner sur vous : Elle aime sa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainsi : Je hais la force & la violence, & je déteste les querelles civiles. Je serois au désespoir, si je croyois qu'il en coûtât une goutte de sang à mes sujets. Que ceux qui

font opposés à mon élection, choisissent un Chevalier, je le combattrai : S'il est vainqueur, j'abandonne mes prétentions ; si je le suis, vous vous réunirez tous sous mon obéissance. A cette proposition, il s'éleva des applaudissemens de toutes parts, & l'assemblée fut renvoyée au lendemain.

Les Anglois choisirent un Prince descendant d'Alfred le Grand, jeune homme élevé dans les montagnes d'Ecosse, accoutumé, dès son enfance, à lutter contre les monstres des forêts, & ne connoissant d'autres armes que sa massue, un poignard & sa valeur. Richard se rendit sur la place, & le brave Alfred se présenta : Le Duc ne voulut point combattre à armes inégales, il se saisit d'une massue & d'un poignard, comme son adversaire. Les Anglois, divisés en deux partis, faisoient des vœux, les uns pour Richard, & les autres pour la liberté. Les deux combattans s'élancent, un silence profond règne dans l'assemblée. Alfred avoit levé sa pesante massue, Richard l'évite, & le poids de l'arme d'Alfred fait courber sa tête sur le col de son cheval. Richard eût pu profiter de ce moment, pour écraser son adversaire ; il lui donna le temps de se remettre. Ils reviennent l'un contre l'autre, leurs massues se choquent ; &, quoiqu'elles fussent de racine de cèdre, armées de pointes acérées, le choc les entr'ouvre l'une & l'autre, les coups, qu'elles peuvent porter dans cet état, ne sont plus dangereux, & le combat eût encore duré long-temps, si Richard, au lieu de

frapper Alfred, n'eût adressé des coups multipliés sur la tête du cheval; il l'étourdit: Le courfier entraîne Alfred, qui ne peut le ramener contre son adversaire. Richard dédaigne de profiter de son embarras, il demeure simple spectateur. Alfred est forcé de descendre; le Duc descend de son côté, & tous les deux, le poignard à la main, se mesurent & marquent la place de leurs coups: Richard évite ceux d'Alfred, & le saisit par le milieu du corps; ils cherchent à se terrasser; les efforts même qu'ils font pour se renverser, semblent les rendre immobiles. Richard feint de céder, son adversaire s'ébranle, mais, rassemblant toutes ses forces, Richard, profitant d'un instant favorable, le met sous ses pieds & le désarme. Il ne tenoit qu'à lui de lui plonger le poignard dans le sein: Avoue-toi vaincu, lui crie-t-il. Alfred ne répond que par les efforts qu'il fait pour se dégager, mais Richard le tient pressé contre le sable. Alors, le peuple, divisé, se réunit, & crie, *vive Richard, vive le Roi*. Dès que ce cri a frappé l'oreille d'Alfred, il cède, & convient que Richard est vainqueur. Richard le relève, l'embrasse, & lui dit que les Anglois ne pouvoient choisir un Chevalier plus vaillant & plus fort: Il le pria de lui accorder son amitié, & lui promit la sienne.

Pendant le combat, il s'étoit élevé un bruit, dont Richard, trop occupé, n'avoit pas demandé la cause; c'étoit son épouse, qui, ayant appris la tempête que la flotte Normande

avoit effuyée, tremblant pour le fort du Duc, étoit venue à Londres pour en savoir des nouvelles. Elle arriva au moment où Richard luttoit contre Alfred, elle perça la foule & fut témoin de son triomphe. C'en fut un nouveau pour lui, lorsque, sortant des bras d'Alfred, qui lui marquoit son estime, & qui répondoit à ses caresses, il se trouva dans ceux de son épouse. Il la présenta aux Anglois, qui tombèrent aux pieds de leur Princesse. Les deux époux furent couronnés, le lendemain, avec la plus grande solennité; il y eut, pendant quinze jours, des fêtes & des tournois. Richard & son épouse se fixèrent en Angleterre; &, lorsque le Roi fut obligé d'aller en Normandie pour régler les affaires de l'Etat qu'il quittoit, & installer son fils, qu'il nomma son successeur, il fut obligé de laisser la Reine en otage, tant ils craignoient de le perdre. Ils régnèrent long-temps, & les meilleurs Rois qui ont occupé, après leur mort, le trône d'Angleterre, n'ont pu faire oublier à la Nation, les bienfaits de Richard & les vertus de cette Princesse.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

C HAPITRE I. <i>Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.</i>	Page 5
CHAP. II. <i>Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prodiges, où se confond l'esprit de Richard.</i>	14
CHAP. III. <i>Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.</i>	27
CHAP. IV. <i>Étrange mariage de Richard. Mort de son Epouse. Qui elle étoit.</i>	35
CHAP. V. <i>Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.</i>	45
CHAP. VI. <i>Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille; victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Étrange aventure de Richard.</i>	59
CHAP. VII. <i>Combats & victoire multipliés de Richard. Bataille contre les Sarraasins. Histoire de Henriette, & d'un Chevalier françois.</i>	74
CHAP. VIII. <i>Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.</i>	94

Fin de la Table.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

